MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XIII.

Contenant le Tome VII^e. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT

Les Lettres de Mad. la Ducheſſe de Ventadour, de Mad. la Marquiſe de Dangeau, de Mad. la Princeſſe des Urſins, des Princes, & de Mr. le Duc & Mad. la Ducheſſe du Maine.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
M2L2
1775
t 13

1016424

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce ſeptieme Tome.

LETTRES de Me de MAINTENON & Me. la Duc. de VENTADOUR.

LETTRE I—V. *De Madame de Maintenon à Mad. de Ventadour.* page 1
VI, VII, VIII. *De Mad. de Ventadour.* 9
IX. *De Mad. de Maintenon.* 14
X. *De Mad. de Ventadour.* 15
XI. XII. *De Mad. de Maintenon.* 17
XIII, XIV, XV. *De Mad. de Ventadour.* 19
XVI. *De Mad de Maintenon.* 24
XVII, XVIII. *De Mad. de Ventadour.* 27
XIX. *De Mad. de Maintenon.* 30
XX. *De Mad. de Ventadour.* 31
XXI. *De Mad de Maintenon.* 33
XXII, XXIII. *De Mad. de Ventadour.* 34
XXIV. *De Mad. de Maintenon.* 37

LETTRE XXV. *De Mad. de Ventadour.* page 38
XXVI. *De Mad. de Maintenon.* 41
XXVII. *De Mad. de Ventadour.* 43
XXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 44
XXIX—XXXV. *De Mad. de Ventadour.* 45
XXXVI. *De Mad. de Maintenon.* 58
XXXVII. *De Mad. de Ventadour.* 59
XXXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 61

LETTRES de Me. de MAINTENON & de Me. la Marq. de DANGEAU.

LETTRE I. *De Mad. de Maintenon à Mad. de Dangeau.* 64
II. *De Mad. de Dangeau à Mad. de Maintenon.* 66
III. *De Mad de Maintenon.* 67
IV. *De Mesd. de Caylus & de Dangeau.* 68
V—X. *de Mad. de Maintenon.* 69
XI. *De Mad. de Dangeau.* 78
De Mr. de Courcillon. 80
XII—XV. *De Mad de Maintenon.* 81
XVI. *De Mad. de Dangeau.* 88
XVII. *De Mad. de Maintenon.* 89
XVIII. *De Mad. de Dangeau.* 90
XIX. *De Mad. de Maintenon.* 92

LETTRE XX, XXI. *De Mad. de Dangeau.* page 94
De M. de Dangeau. 97
XXII. *De Mad. de Maintenon.* 198
XXIII. *de Mad. de Dangeau.* 100
XXIV *De Mad. de Maintenon.* 102
XXV. *De Mad. de Dangeau.* 106
XXVI. *De Mad. de Maintenon.* 109
XXVII. *De Mad. de Dangeau.* 111
XXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 113
XXIX. *De Mad. de Dangeau.* 115
De M. de Dangeau. 117
XXX *De Mad. de Dangeau.* 118
XXXI. XXXII. *De Mad. de Maintenon.* 120
XXXIII. *De Mad. de Dangeau.* 125
XXXIV—XL. *De Mad. de Maintenon.* 127

LETTRES de Mad. de MAINTENON & de Mad. la Princesse DES URSINS.

LETTRE I. *De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.* page 141
II. De *Mad. de Maintenon à Mad. des Ursins.* 146
III. *De Mad. des Ursins.* 151
IV. *De Mad. de Maintenon.* 160
V. *De Mad. des Ursins.* 163

LETTRE VI, VII. *De Mad. de Maintenon.* page 165
VIII, IX, X. *De Mad. des Urſins.* 170
XI. *De Mad. de Maintenon.* 179
XII—XV *De Mad. des Urſins.* 182
XVI. *De Mad. de Maintenon.* 194
XVII. *De Mad. des Urſins.* 197

LETTRES des Princes à Mad. de MAINTENON.

LETTRE I II. *Du Roi d'Eſpagne à Mad. de Maintenon.* 196
III. *De Mad. de Maintenon au Roi d'Eſpagne.* 199
IV. *Du Roi d'Eſpagne à Mr. de Vendôme.* 102
V. *Du même à Mad. de Maintenon.* 320
VI—XII. *De la Reine d'Eſpagne.* 204
XIII. *Du Roi d'Eſpagne.* 217
XIV, XV. *De la Reine d'Eſpagne.* 219
XVI. *Du Roi d'Eſpagne.* 225
XVII. *De la Reine d'Eſpagne.* 226
XVIII. *De Mad. de Maintenon à la Reine d'Eſpagne.* 228
XIX—XXII. *De la Reine d'Epagne.* 229
XXIII—XXIX. *De Monſeigneur.* 238

LETTRE XXX, XXXI, XXXII. *De Mr. le Duc de Bourgogne.* page 246
XXXIII. *Du même au Roi.* 252
XXXIV. *De Mad. la Dauphine.* 253
XXXV--XLIII. *De Mad. la Duchesse de Bourgogne.* 254
XLIV, XLV. *De Madame.* 264
XLVI. *De M. le Duc d'Orléans.* 267
XLVII. *De Mad. la Duchesse d'Orléans.* 269
XLVIII. *De Mad. la Princesse de Conti.* 270
XLIX--LIV. *De Mad. la Princesse.* 272
LV. *De Mad. la Duchesse d'Orléans.* 281

LETTRES de M. le Duc & de Mad. la Duchesse du MAINE à Mad. de MAINTENON.

LETTRE I--XXII. *De Mr. le Duc du Maine.* 282
XXIII, XXIV. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 318
De Mr. le Duc du Maine. 320
XXV. *Du même.* ibid.
XXVI, XXVII. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 321

LETTRE XXVIII--XXXIV. *De M. le Duc du Maine.* page 324
XXXV. *De Mad. la Duc. du Maine.* 334
XXXVI--XXXVIII. *De M. le Duc du Maine.* 336
XXXIX. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 340
XL, XLI. *De Mr. le Duc du Maine.* 341
XLII. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 344
XLIII. *De Mad. la Duchesse du Maine à Mr. le Duc de Vendôme.* 345

Fin de la Table.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON ET DE MAD. LA DUCHESSE DE VENTADOUR.

LETTRE I.

De Mad. de Maintenon à Me. la Duchesse de Ventadour (1).

Ce 18 *Mars* 1700.

COMPTEZ, ma chere Duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure :

(1) Charlotte-Eléonore-Magdelaine de la Mo-

la mauvaiſe conſcience trouve un Enfer dans le lieu des plaiſirs. Que la paix, qui vient de Dieu, eſt différente des fauſſes joies du ſiecle! Elle calme les paſſions: elle nourit la pureté des mœurs: elle eſt inſéparable de la juſtice: elle unit au plus grand & au plus aimable des êtres: elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix? par une bonne confeſſion générale, ſuivie de l'uſage fréquent des Sacrements, & d'une véritable averſion pour le mal. Dans cet

---

the-Houdancourt, fille de Philippe de la Mothe-Houdancourt, Duc de Cardonne, Maréchal de France, & de Louiſe de Prie, Gouvernante des Enfants de France, mariée en 1671 à Louis-Charles de Levis, Duc de Ventadour, Pair de France, mort le 28 Septembre 1717. Elle eut le 8 Janvier 1687, une penſion de 8000 liv., & le 10 Décembre une augmentation de 4000. En 1696, elle fut propoſée pour Dame d'honneur de Mad. la Ducheſſe de Bourgogne. Mad. de Maintenon lui donna l'excluſion à regret. Me. de Ventadour s'attacha ſérieuſement à elle, & ſe rendit propre, en ſuivant ſes conſeils, à la charge de Gouvernante des Enfants de France, qu'elle eut en ſurvivance de ſa mere, le 1er. de Juin 1704. Anne-Genevieve de Levis, ſa fille, née en Février 1673, fut mariée en ſeconde noces à Hercule-Mériadec de Rohan, Duc de Rohan-Rohan, Pair de France, & mourut le 20 Mars 1727.

état de piété, on a souvent des troubles: mais Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoissance de cette foiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumiere intérieure, & de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chere Duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la Religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire: que vous seriez ravie, si vous saviez ce qu'elle fait aimer! N'attachez point les yeux sur les croix qu'elle vous présente: vous ignorez encore combien elles les rend légeres. Point de joug plus doux que celui du Seigneur: ceux qui sont à lui sont toujours contents: & s'il est pour eux quelques moments d'inquiétude ou d'ennui, c'est dans les instants où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous: livrez-vous à la grace, mais sans mesure & sans condition. Malheur à ces ames lâches & timides, qui osent composer avec Dieu, & qui se partagent entre le monde & lui! Pourquoi la piété vous effrayeroit-elle? la Religion n'a rien de dur: elle ne vous

demande rien, ſans vous donner en même-temps la force pour l'exécuter.

Il n'eſt point néceſſaire de quitter le monde, mais il faut que le cœur y renonce : paroles ameres, ſi vous ne vous rappelliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes Chrétienne qu'à ces conditions, & l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà, Madame, ces conſeils que vous trouvez ſi bons : recevez-les comme une preuve bien ſûre de l'intérêt que je prends à vous ; & pour m'en récompenſer, gardez-m'en le ſecret, & brûlez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit ; mais je vous aſſure que je haſarderois pour vous quelque choſe de plus que la raillerie du public.

LETTRE II.

Ce 27 Juin 1701.

JE vous conjure, ma chere Ducheſſe, de ne pas ſouffrir que Madame s'inquiete de la maniere dont elle m'aura reçue : la plus grande marque de bonté qu'elle puiſſe me donner, eſt la liberté ; & je me croirois bien avec elle, ſi elle

me renvoyoit quelquefois, ou qu'elle ne me dît qu'un mot. Je ſuis entiérement de votre avis ſur les filles : il y a cent raiſons pour les ôter, & pas une pour les retenir : il n'y en a plus que chez vous : le Roi ne peut pas avec bienſéance en parler le premier ; mais je ne doute pas qu'il n'opine à couper l'hydre, ſi on lui en dit quelque choſe. Mr. de la Carte me fait grand'pitié, & ſur-tout depuis que vous m'aſſurez qu'il a eu de bonnes intentions : il me ſemble que Monſieur d'Orléans en uſe très-généreuſement pour les Officiers de Monſieur. J'ai été bien fâchée de la mort du Confeſſeur de Madame, & je prie Dieu de tout mon cœur de lui en donner un qui lui faſſe bien connoître ſa Religion & ſes devoirs. Vous êtes admirable, Madame, de n'être mêlée en rien au milieu d'une Cour ſi ſujette aux orages : j'eſpere qu'à l'avenir elle ſera plus calme, & que vous ne nous quitterez plus. Je vous donne le bon jour, & bien matin ; car je n'ai pour moi que les moments où l'on croit que je dors.

LETTRE III.

JE ſuis très-fâchée de l'état de Me. la Maréchale, & par l'attachement que j'aurai toute ma vie pour elle, & par la connoiſſance que j'ai de vos ſentiments pour une mere que vous deſirez de conſerver : perſonne n'y peut plus contribuer que vous, Madame : & je prie bien Me. de la Lande de lui rendre tous les ſervices & toutes les complaiſances que je lui rendrois ſi j'étois à portée : j'ai une grande impatience de voir notre Prince ; je vois bien que vous voulez nous ſurprendre par ſa beauté ; mais je ne ſais ſi vous y réuſſirez. On ſera toujours content quand il ſe portera bien : Mr. Fagon n'eſt point en peine de ces cris aigus : nous les croyons un effet de ſon opiniâtreté : Me. ſa mere eſt plus aimable & plus jolie que jamais.

Quel plaiſir prenez-vous à mettre des erreurs dans l'eſprit de ce bon pere, & à lui aller dire que je ne tiens plus à la terre ? je le prie de demander cette grace pour moi : j'ai grande confiance en ſes prieres : & malgré certains pénitents que je lui vois, je ne crois point ſa morale

relâchée : dites-lui encore, Madame, que je penſe tout comme lui ſur la Comteſſe de Caylus, & que je n'ai aucun chagrin contre elle : j'en puis avoir pour elle, & je donnerois de mon ſang pour qu'elle eût moins de foibleſſe. Il me ſemble que vous êtes curieuſe en mignatures : j'en ai de vous de très-jolies : voilà un deſſin, que je ſerois charmée de voir exécuté par vous : cette femme, embraſſant la croix, peut avoir les mains jointes & les yeux baiſſés dans une profonde méditation. Adieu, Madame : qui vous a connue vous aime toujours : ſi vous voyiez les lettres du Duc du Maine, vous le croiriez l'ami du vôtre.

LETTRE IV.

Ce 1 *Avril* 1704.

JE vous conjure, ma chere Ducheſſe, une fois pour toutes, de ne me jamais parler dans vos lettres de ce que vous croyez me devoir : il faut quelquefois les montrer : & il ne convient, ni à vous, ni à moi, qu'elles ſoient remplies de reconnoiſſance.

Vous êtes bien loin de vos ſupérieurs,

de vos sœurs, de vos regles, & des pratiques du Couvent, ma chere fille, & ce sera un grand bonheur si vous ne jettez pas le froc : cependant j'espere tout de votre bon naturel, & du soin que nous prendrons de vous. Vos sœurs de ce pays-ci sont fort éclopées, & ne se soutiennent que par leur courage : il va jusqu'à couper au Lansquenet : je ne suis pas sans inquiétude en gouvernant des filles qui m'échappent si souvent. Le compte que vous me rendez est sincere, mais il n'en est que plus effrayant : voilà donc le Palais Royal dans votre chambre, & Me. de Montespan par-dessus tout le reste! le bon Pere en est-il content? ce seroit toute la consolation que je pourrois avoir. Adieu, Madame la Duchesse; il vaut mieux prendre cette idée, que de vous regarder comme une Religieuse qui court le monde : mais quoique vous fassiez, je sens bien que vous serez toujours l'enfant gâté.

LETTRE V.

QUand je ne vous honorerois pas autant que je fais, Madame, j'entends assez bien les intérêts de la France pour

être allarmée du moindre mal que vous avez : j'aurois eu l'honneur de vous voir, si je n'avois craint de vous incommoder, & de vous ôter une bonne compagnie, pour vous en donner une mauvaise. Je prends une grande part à la joie que vous avez du mariage que vous allez faire : il seroit difficile d'en trouver un qui unît un plus grand nombre de gens de mérite : ceux qui en ont doivent voir avec plaisir de telles alliances : je vous conjure, ma chere Duchesse, d'en faire mes compliments à tous ceux qui y sont intéressés. Agissez sans affectation : il y en auroit à aller toujours avec Me. la Maréchale : il y en auroit à n'y aller jamais : vous m'envoyâtes l'autre jour une visite aussi aimable que glorieuse. Dieu vous conserve tous ! je n'ai que le temps de vous donner cette bénédiction : car voici un Ministre.

LETTRE VI.

De Mad. de Ventadour.

Ce 15 *Mai* 1711.

S'Il ne s'agissoit pas d'un établissement considérable pour Mlle. de Rohan, ma petite-fille, je ne prendrois pas la liber-

té, Madame, de vous importuner des affaires de Mr. de Matignon, qui a fini avec Mr. de Chevreuse, & qui doit présenter un placet au Roi, pour lui demander la grace de prendre la qualité de Duc d'Estouteville, comme seul héritier & propriétaire de cette terre érigée en Duché en faveur de sa bisaïeule, & lui donner par-là, à lui & à nous, la satisfaction de conclure, avec l'agrément de Sa Majesté, le mariage de ma petite-fille, que Mr. de Rohan n'est point en état d'établir, ne cherchant qu'à dépenser son bien, & à faire de son mieux pour servir Sa Majesté, avec tout le zele & l'application possible. Mr. de Matignon a déja eu l'honneur de parler au Roi, qui lui avoit permis de poursuivre son affaire; mais j'ai grand'peur que Sa Majesté ne soit si importunée déja sur ces sortes de matieres, qu'elle n'en veuille plus entendre parler. Cependant que ne doit-on pas attendre de sa justice? je dois même assez aux bons procédés de Mr. de Matignon, qui ma priée, Madame, de vous demander votre protection pour être enhardie, par les bontés que je me flatte que vous avez pour moi, de vous en parler: j'aurois à me reprocher de manquer de reconnoissance pour lui, & de tendresse pour mes en-

fants, ſi je ne le faiſois, quoique j'en craigne l'événement, ne me croyant heureuſe, Madame, que, &c.

LETTRE VII.

Ce 4 *Septembre* 1711.

NOtre Prince fantaſque a répondu à merveille à M. l'Evêque de Caſtres qui l'a harangué aujourd'hui : & tous nos Députés de Languedoc, qui l'ont vu à cheval dans la galerie, ſont partis, charmés de lui : il eſt merveilleux pour les grandes cérémonies : il ſe met quelquefois peu en peine des médiocres. Que vous avez de bonté, Madame, de m'envoyer en Eſpagne mener la Princeſſe, dont Madame la Dauphine accouchera, quand elle le jugera à propos ! Cela me fait ſouvenir de la ſous Gouvernante de la Reine Marie Louiſe, fille de Monſieur : cette ſous-Gouvernante ſe trouva mal dans le voyage : on la mit dans une Egliſe bien proprement, & là on la laiſſa expirer, ſans autre Médecin que Dieu, ſans ſecours d'aucune eſpece, de peur, à ce qu'on dit, qu'elle n'embarraſſât dans le chemin. Cette partie de plaiſir-là, Mada-

me, ne laiſſe-t-elle pas une idée bien agréable du tumulte d'une Cour, & de la façon dont on penſe pour des perſonnes qui y ſont inutiles? Après cela, je crois que nous n'avons guere de projets à faire que ceux de tâcher de faire la volonté de Dieu: par-tout nous ne ſavons guere ce qu'il nous faut: je ſens bien, Madame, que je ne ſaurois me paſſer de vos bontés pour moi: ſi vous me les ôtiez, je ne ſais pas bien ſi j'aurois cette ſoumiſſion ſi néceſſaire, puiſque c'eſt tout le plaiſir de ma vie.

LETTRE VIII.

1711.

C'Eſt nous donner la vie, que de voir un mot de votre main, Madame: votre ſanté eſt donc bonne: & vous ne m'oubliez donc pas tout-à-fait! je ne veux rien davantage, ſûre que ſi vous ſongez à moi, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire: Voilà une perſonne qui m'eſt entiérement dévouée, ſur laquelle je puis compter abſolument, & qui ne ſera jamais ingrate des bontés que j'ai eues & que j'aurai pour elle: cela ne

doit-il pas tenir lieu de quelque chose? Pour moi, Madame, c'est le cœur seul que je regarde dans mes amis : & j'ai l'avantage d'en avoir eu, & d'en avoir encore de solides, & en assez grand nombre : c'est le seul bonheur que j'aye eu dans ma vie : quand on est vraie & franche, on est en sûreté dans le commerce du monde, & cela est assez rare, à cette Cour-ci. Me. de St. Géran fait bien de vous mander des nouvelles des gentillesses de nos Princes ; car on ne manqueroit pas, si c'étoit moi, de dire que je les aime trop pour leur trouver des défauts : je m'arrête donc à leur santé : elle est très-bonne : jamais M. le Duc d'Anjou n'a été mieux, dormant la nuit à merveille, & mangeant bien le jour. Nous voyons tous les cinq jours des visages nouveaux par les compagnies qu'on releve : il faut pourtant que notre chere Comtesse s'accommode de dîner avec eux ; les représentations nobles ont quelquefois de grandes importunités : mais on suit en cela ce qui se faisoit autrefois, dont les jeunes Dames ne pourroient s'accommoder. Je suis ravie que Me. de Barneval soit au Château : car on la voit plus souvent. Je respire votre retour avec bien de l'impatience, quoique je n'aye guere l'hon-

neur de vous voir : on peut du moins être à tous moments informé de votre ſanté, vous voir paſſer, & ſe flatter de quelques-uns de ces ſourires qui m'enchantent. J'ai vu Mlle. d'Aumale : la vieilleſſe eſt ſujette aux larmes ; mais il me ſemble qu'on ne peut parler de vous, Madame, ſans être attendrie ; rien dans le monde ne vous reſſemble : & quand il s'agit de vous, les plus ſots parleroient comme des Anges, & les plus inſenſibles, comme la Ducheſſe de V.

LETTRE IX.

De Mad. de Maintenon.

Ce 20 *Avril* 1712.

SI je vous ai ſouvent plainte de la vie ennuyeuſe que vous menez depuis huit ans, jugez, Madame, ſi je partage vos peines aujourd'hui, que vous êtes dans l'accablement de la douleur : je crains que vous ne cherchiez pas aſſez l'amuſement, qui eſt certainement le meilleur remede à l'affliction : pourquoi ne venez-vous pas nous voir à Marly ? Votre Prince a de très-bonnes ſous-Gouvernan-

tes, & un fort bon Médecin : que craignez-vous, quand vous ferez quelques heures fans le voir ? ne vous attachez pas trop à lui. Je vous rends mille graces, ma chere Duchesse, des bons traitements que vous avez faits à Me. d'Hauffy : je n'en attendois pas moins de votre bonté pour moi. On vous dit fouvent des nouvelles de la fanté du Roi, & on ne vous flatte point quand on la croit très-parfaite : il fait tout ce qu'il peut pour s'amufer; mais il faut du temps pour fe confoler de ce qui lui manque.

LETTRE X.

De Mad. de Ventadour.

1712.

LE moyen, Madame, de ne vous pas importuner de fa joie, dans le temps que je goûte dans toute fon étendue celle que vous avez ! Quand je fonge que le Roi aura le plaifir de donner la paix à fes ennemis, & que fes troupes auront fini fi glorieufement, j'avoue que je fens la gloire de la nation vivement : & la douleur du Prince Eugene me fait un grand plaifir : mon Dieu, pourquoi n'a-t-il pas été pris ? en vérité, voilà une action bien

heureuſe ! je vous en fais mes compliments de bon cœur, Madame, & j'eſpere bien que Dieu récompenſera la conſtance héroïque du Roi en toute occaſion : cela le met encore au-deſſus de ce qu'il étoit : c'eſt tout dire : il vaincra tout avec cela : nous ſommes dans des tranſports de joie infinis. Me. de St. Geran, comme vous croyez bien, Madame, eſt hors d'elle, après avoir paſſé deux mauvaiſes heures par des bruits de ville ſans rien ſavoir : enfin, les relations nous ſont venues, & notre galerie étoit pleine de Gardes du Corps, de Suiſſes, de François : c'étoit un charme de voir la joie de tous les gens de guerre ; mais je m'apperçois que la mienne m'emporte, & que je ne ſonge pas que vous avez bien d'autres choſes à faire qu'à lire une mauvaiſe lettre. Adieu, Madame, le plaiſir de vous entretenir & de vous voir me tient lieu de tout. Si vous étiez moins grande, on vous ſupplieroit d'aimer un peu la Ducheſſe de V.

LETTRE XI.

De Madame de Maintenon.

Ce 5 Juillet 1712.

VOus auriez grand tort, mon aimamable Duchesse, de n'être pas bonne Françoise : car on vous aime fort en France ; &, en vérité, aucune des femmes que je vois ne me fait oublier que je ne vous vois pas ; point de plaisir où je ne vous aye regrettée : il y manquoit quelque chose, & ce quelque chose, c'étoit vous. A Marly, même absence de votre part, même ennui de la mienne : j'ai fait vos compliments au Roi, qui les a reçus avec tout l'agrément possible. Que vous êtes heureuse de ne vous pas repaître du goût du monde, & de vous remplir de celui qui convient à tous les temps ! Votre cœur est trop bon pour n'être pas donné à celui qui l'a fait : conservez-moi la part que vous avez bien voulu que j'y eusse, puisqu'il n'y aura rien en cela, dont notre bon Pere ne s'accommode.

LETTRE XII.

Ce 30 Juillet 1712.

LE Roi m'a montré la très-belle lettre que vous lui avez écrite; il m'a chargée de vous en remercier : vous y avez parfaitement exprimé un zele dont il ne doute pas ; il vous en eſt bien obligé, ce ſont ſes propres paroles.

Il faut s'attendre que Mgr. le Dauphin nous donnera ſouvent des allarmes : perſonne n'en ſouffrira plus que vous ; & ſi l'on proportionnoit les récompenſes aux peines, il n'y en auroit point pour une Gouvernante des Enfants de France ; mais on compte l'honneur, qui à la vérité eſt très-grand, mais qui eſt quelque choſe de bien vuide, tandis que les fatigues ſont bien réelles. J'ai bien cru, Madame, que vous aimeriez ce Prince, & vous ſerez aſſez malheureuſe pour vous attacher à celui-ci ſans vous conſoler de l'autre. Ne vous allarmez point ſur ſon teint ; feu M. le Duc de Bretagne n'étoit pas fort blanc, & notre chere Dauphine étoit brune quand elle arriva ici : elle n'étoit devenue blanche que dans ſes cou-

ches : c'eſt beaucoup que l'enfant ſoit gai, & c'eſt la plus ſûre marque de ſanté. Ne prétendez nous le rendre ni beau, ni ſpirituel : rendez-nous-le ſaint : c'eſt tout ce qu'on veut.

LETTRE XIII.

De Me. de Ventadour.

Ce 12 *Avril* 1713.

J'Attendois la priſe de Douay pour avoir l'honneur de vous écrire, Madame ; mais la déclaration que le Roi a faite ce matin, ne vaut-elle pas bien la priſe de cette ville, puiſque l'on nous mande qu'il y a ordre de laiſſer continuer le ſiege, ſans y mettre aucun obſtacle ? Je ne vois rien de ſi heureux que la fin de cette guerre : je vous avoue, Madame, que j'en ſuis toute hors de moi ; recevez-en donc mes compliments : je vous demande encore plus, j'oſe eſpérer que vous nommerez mon nom au Roi, en l'aſſurant de la parfaite ſanté de notre Dauphin, qui nous envoye tous en priſon fort gaiement. Comme le Maréchal de Villeroi m'écrit réguliérement tous les jours, pour

m'informer de la bonne ſanté du Roi, & de la vôtre, Madame, je lui écris auſſi des nouvelles de notre Prince : je crois qu'il en rend compte, pour qu'on en ſache tous les jours ſans importunité. Je ne puis me diſpenſer de vous envoyer une lettre de Madame, que je viens de recevoir : elle m'avoit déja fait l'honneur de m'écrire qu'elle avoit grande envie qu'on fût content d'elle ; mais dans l'inquiétude ſi cela étoit, comme la lettre dont vous m'avez honorée le marquoit fort, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je lui fiſſe le plaiſir de le lui mander ; & de vrai, je penſe pouvoir répondre de ſes ſentiments tels qu'on les peut deſirer, de reſpect & d'attachement : je ne dirai pas de même des manieres ; mais quand l'eſſentiel eſt bon, il faut paſſer quelque choſe, & vous, ſur-tout, Madame, qui allez toujours au bien, & qui ne voulez que lui. Vous prouvez merveilleuſement que ſe ſont toujours les plus parfaites qui ſont les plus indulgentes.

LETTRE XIV.

Ce 3 *Septembre* 1714.

MR. le Maréchal de Villeroi eſt trop de mes ámis, Madame, pour que je ne vous faſſe pas mes compliments ſur toutes les graces que le Roi lui fait : j'ai peur qu'il n'en meure de joie & de reconnoiſſance : il y a long-temps que celle qu'il a pour vous eſt bien vive dans ſon cœur ; ſi je diſois tout ce qu'il penſe ſur vous, Madame, le zele m'emporteroit, & il faut donc me taire pour vous ſeul. Mon petit Maître eſt à merveille, il eſt même engraiſſé depuis ſon accès de fievre ; mais il n'en fait pas moins de peur pour être auſſi précieux qu'il eſt. Dieu nous le conſervera pour qu'il ſoit en état de profiter des exemples du Roi : je n'ai que faire de vous aſſurer, Madame, des ſouhaits que je fais pour la conſervation de ces deux vies-là : j'eſpere que vous connoiſſez mon cœur, & qu'il n'a pas beſoin de s'expliquer pour vous perſuader de la ſincérité de ſes vœux pour une troiſieme. Tout eſt fort bien ici, hors la douleur d'être loin de vous. Voilà le

placet d'un malheureux ; quelque importunée que vous ſoyez, vous ne pourrez me ſavoir mauvais gré d'un peu de pitié.

LETTRE XV.

Ce 9 Septembre 1714.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'avoit tout-à-fait inquiétée, Madame, & je ne puis plus avoir de confiance à ce que l'on me mande ſur votre ſanté : je crois que mes amis, qui ſavent ma ſenſibilité pour vous, me flattent & me cachent tout ce qui me peut le plus toucher ; & c'eſt aſſurément vous, Madame. Notre Dauphin eſt à merveille : il doit aller à la chaſſe avec Mr. Blouin : quand on lui dit que Mr. le Duc de Beauvilliers étoit mort, il dit : *Qui ſera donc mon Gouverneur ? il faut que ce ſoit le Gouverneur de Verſailles.* Je crois, Madame, qu'il peut lui procurer des plaiſirs après une pareille diſtinction. Notre Maréchal de Villeroi arrivera demain : la marque de bonté que le Roi vient de lui donner le met au comble de la fortune; mais celle qui le touche le plus, c'eſt le retour des familiarités de ſon Maître; & c'eſt, à mon

gré, tout ce qu'il y a de plus précieux, & qui l'eſt pour lui aſſurément : je l'ai vu pluſieurs fois pleurer de tendreſſe : je parle à qui en ſait plus que moi, à celle qui l'a empêché de mourir : oui, les bontés & le cœur du Roi ſont au-delà de toute expreſſion, & égalent la grandeur d'ame qu'il marque en toute occaſion : auſſi je ne ſache guere de ſes ſujets qui ne donnaſſent une bonne partie de leur vie pour prolonger la ſienne; & cela, Madame, eſt bien vrai : il mariera ſon petit-fils, s'il plaît à Dieu : je vous aſſure que cet enfant a mille choſes du Roi, & c'eſt ce qui m'y attache encore plus. Mon Dieu, que j'ai envie d'être plus vieille, que je ne ſuis, de deux ans ! Vous ne trouverez pas, Madame, que j'aye grand tort ; mais il faut s'abandonner à la Providence ; j'eſpere qu'elle ne m'abandonnera pas, & ce que je lui demande le plus vivement, eſt votre conſervation, Madame, & vos bontés pour la Ducheſſe de V.

LETTRE XVI.

De Madame de Maintenon.

Le 24 Septembre 1714.

JE me cache le plus qu'il m'eſt poſſible : je ſuis trop honteuſe de vivre ſi long-temps ; mais je conſerve dans ma ſolitude les ſentiments d'eſtime que j'ai pour un petit nombre de perſonnes : vous ſavez, Madame, que vous en avez toujours été : vous avez connu auſſi comme Madame la Princeſſe de Soubiſe étoit pour moi : je connois le mérite de M. le Prince & de Mr. le Cardinal de Rohan, & vous ſavez encore que j'ai eu plus de commerce avec Me. la Princeſſe d'Epinoy, que nous n'en avons montré ; après tout cela, jugez, ma chere Ducheſſe, ſi le mariage que vous venez de faire m'a été indifférent, & ſi je ne prendrai pas intérêt à Me. la Princeſſe de Soubiſe, au moins juſqu'à ce qu'elle ſoit gâtée ; ce qui eſt, ce me ſemble, infaillible dans ce temps ci : elle eſt en bonnes mains, Madame, & tout ira bien, tant qu'on ne la révoltera point contre ſa mere : quant à vous, je ſais

ſais qu'il ne faut point vous compter, & qu'il n'eſt queſtion pour vous que de votre Dauphin. La ſanté du Roi eſt à ſouhait : il arrive à ſix heures de la chaſſe, où il a couru deux cerfs, & il travaille avec Mr. de Pontchartrain. Notre nouveau Miniſtre eſt content ; mais il le ſera encore davantage, quand il vous aura communiqué ſa joie. Je ſuis inquiete de Me. de Caylus : j'ignore ce qui ſe paſſe ailleurs, même dans le jardin de Diane, qui eſt préſentement un endroit fort vif, nuit & jour : je paſſe une partie des miens dans ma maiſon de la ville, qui eſt un aſſez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre : voilà vous entretenir de bien des inutilités ; mais vos bontés pour moi me font tout oſer. Le Roi vous donne une grande marque de confiance en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde, & lui ont de plus précieux : il vous en coûte cher ; mais vous faites ce que perſonne ne feroit comme vous : vous travaillez pour le bien public, tandis que tant de gens ſont inutiles ſur la terre : vos ſoins ſont grands, & par conſéquent vos inquiétudes ; mais, Madame, c'eſt le ſort des grandes places : le couvent étoit bien plus plus tranquille, & nous étions fort à no-

tre aiſe aux Cordelieres de Noiſy, & dans les promenades que nous faiſions enſuite. Je n'entends point ce que vous dites, que l'on ſe prend de tout à la premiere : j'ai demandé au Roi, s'il lui étoit revenu quelque choſe de chez vous ; il m'a dit que non ; & jamais chambre, de la nature de la vôtre, n'a été ſi paiſible : vous y êtes, ce me ſemble, auſſi abſolue que vous le devez être : parlez-moi donc plus clairement, ma chere Ducheſſe : & ne doutez point que vous ne trouviez en moi l'amitié, la conſidération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous : ſi je ſuis ſans commerce, c'eſt mon état qui m'y force : je ſuis honteuſe de vivre encore & de montrer par-tout un viſage mourant de vieilleſſe, & qui devroit être mort il y a long-temps : réjouiſſez-vous, Madame, avec le précieux dépôt qui vous eſt confié, & qui devient la plus aimable créature.

LETTRE XVII.

De Mad. de Ventadour.

Le 28 Septembre 1714.

JE préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, Madame, aux délices du jardin de Diane : & je comprends à merveille la néceſſité de cette retraite, pour n'être pas accablée dans votre appartement : je me reſſouviens de Fontainebleau, & du bruit qu'il y avoit dans votre cage, c'eſt ainſi que vous la nommiez : il eſt vrai qu'on n'y pouvoit réſiſter. Je ſuis très-inquiete de Me. de Caylus : c'eſt de ces favorites qui ſe font aimer de tout le monde, & à qui l'on ſouhaiteroit tous les bonheurs qu'on leur envie ordinairement, & qu'elle n'a point : ſon attachement pour vous, Madame, dans tous les temps de ſa vie m'a donné l'opinion de ſon cœur tel qu'on le doit avoir, & votre amitié pour elle ne gâte rien : notre nouvelle alliance de Me. d'Epinoy ne me dédira pas : & depuis la mort de Monſeigneur, elles ont reçu des marques d'amitié de Me. de Caylus qui prou-

vent tout ce que j'en penſe, & qui ne reſſemblent guere au jeu de la Cour. Nous fûmes hier à Meudon, Monſieur le Dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela : nous y conſentons tous de bon cœur, & la merveilleuſe ſanté du Roi nous fait eſpérer que ſes ſouhaits s'accompliront : cette pauvre maiſon magnifique, qui laſſe par ſa grandeur, & dans laquelle on ne peut trouver un ſiege, fait faire de triſtes réflexions : notre enfant eſt à merveille : il a joué le boîteux en perfection vingt-quatre heures, en m'aſſurant que le lendemain à ſept heures il ſeroit guéri : il croît fort : très-joli tout ſeul : devant le monde, ſérieux : je veux l'accoutumer à parler, mais on y a bien de la peine : il eſt queſtion qu'il vive.

LETTRE XVIII.

De la même.

Ce 19 Octobre 1714.

JE ſuis ſûre de ne vous importuner jamais, Madame, en vous diſant que votre petit enfant eſt à merveille : ſa ſanté ſe fortifie tous les jours, & je ne l'oſe ni

dire, ni écrire au point qu'elle l'eſt, de peur qu'il ne revienne tout d'un coup quelque choſe qui nous rejette dans la crainte. Ce qu'il barbouille par jour de lettres au Roi ne ſe peut nombrer : vous n'êtes pas oubliée, Madame, & il ſait déja une partie de ce qu'il vous doit & de ce que vous êtes. Il aimera beaucoup à écrire, mais point à lire : tout ce qui le divertit & qu'il entend va à merveille : la Géographie, les voyages, le deſſin, tout cela lui plaît infiniment, & vous feriez étonnée & ravie de ſa mémoire : ſoyez ſûre qu'on ne le preſſe ſur rien ; l'Abbé (Perrault) m'a priée de vous en aſſurer : il eſt temps de lui donner un maître pour apprendre à bien faire la révérence & pour l'occuper une demi-heure de plus : c'eſt ce que je demanderai au Roi au retour ; car la journée eſt bien longue, Madame, & aujourd'hui que ſon eſprit commence à percer, on ne peut l'amuſer de niaiſeries, & quelques petites regles mettent de la variété dans ſes jeux : nos Aides-Majors lui font faire l'exercice : de la grace à tout, comme le Roi : & ſi vous ne m'aviez pas défendu avec raiſon d'en faire une petite merveille avant le temps, nous aurions pu donner le paroli à Madame des Urſins : car ne lui en dé-

plaiſe, nous valons bien ſon Prince des Aſturies : mais nous ne voulons pas briller : notre capital eſt de vivre, & de prendre peu-à-peu de bons ſentiments : le Gouverneur fera le reſte : on l'amuſe, & on lui dit toujours quelque choſe de bon. Voilà bien vous entretenir d'enfants, Madame ; mais vous aimez tant celui-ci ! La petite mignonne de la Lande, qui eſt de ſemaine, me prie de vous aſſurer de ſon attachement pour vous : elle n'oſe par reſpect vous écrire : je le fais ſans en avoir moins ; mais les bruits qui avoient couru que Mr. le Dauphin avoit eu la fievre, m'ont obligée de vous mander, qu'il n'a jamais été auſſi-bien qu'il eſt.

LETTRE XIX.

De Madame de Maintenon.

Ce 29 Octobre 1714.

EN vérité, ma chere Ducheſſe, vous avez de belles inventions pour faire des préſents, & pour charmer de pauvres filles à qui je tâche de perſuader qu'il n'y a rien d'agréable dans le monde : elles ne peuvent le croire quand el-

les penſent à vous, & elles ſont tranſportées de joie d'avoir en leur poſſeſſion une robe que ce précieux Dauphin a portée : elle ſera honneur à jamais à cette maiſon : vous l'avez ornée de tout ce que vous avez pu : elle n'avoit pas beſoin d'être riche pour nous être infiniment précieuſe. Vous trouverez bon que je partage leur reconnoiſſance, & que je me flatte même d'avoir quelque part au bienfait.

LETTRE XX.

De Mad. de Ventadour.

1714.

J'Eus l'honneur de vous mander hier, Madame, que M. le Dauphin avoit eu une petite fonte, à laquelle il a toujours été ſujet depuis qu'il eſt né, mais bien moins violente que les autres : & cela ne vient plus que très-rarement : il lui en reſte un petit enrouement; mais ni le ſommeil, ni l'appétit, ni la gaieté n'ont été altérés : j'ai cependant fait coucher ſon Chirurgien dans ſa chambre; & ce ſont ces fontes-là qui m'ont fait deſirer

d'avoir toujours un homme de l'art auprès de nous : car avant qu'on aille à la ville, il faut que tout soit passé : heureusement c'est en bien : le brouillard qu'il fit ce jour là m'empêcha de le mener à Marly : on n'auroit pas manqué de croire que c'étoit cela qui lui avoit attiré cette petite fonte; & j'ai remarqué que lorsqu'elles lui viennent, c'est toujours quand il demeure dans sa chambre : mais il y a des temps où on ne le peut pas exposer. Sa tendresse pour moi, lorsqu'il a quelque petite chose, ne laisse pas de me coûter, quoique mes peines se prennent volontiers; mais les nuits sont longues à passer; j'ai une force qui me surprend pour mon âge ; je n'en avois pas tant, étant bien plus jeune; le bon Dieu me secourt, & je n'en desire la continuation, que pour ce qui me reste de temps à demeurer auprès de mon petit Maître. En vérité, Madame, j'ose dire que je n'ai pas le moindre petit soin ni la moindre précaution à me reprocher; j'espere aussi qu'elles auront une bonne issue : car ce Prince-là promet & de corps & d'esprit tout ce qu'on peut desirer. Pour moi, Madame, je n'ose vous dire tout ce que votre santé me fait souffrir, quand elle n'est pas bonne : j'ai pour vous, Madame, & pour tout

ce qui vous regarde une attache au-delà de tout ce que je peux dire ; & vos bienfaits en tombant ſur moi, ne ſont pas tombés ſur un cœur ingrat.

LETTRE XXI.

De Me. de Maintenon.

Ce 23 *Novembre* 1714.

J'Avois appris hier au ſoir, Madame, la petite fonte que Mr. le Dauphin avoit eue, qu'on ne compteroit aſſurément pour rien à un autre : je ſuis bien perſuadée que vous faites de bon cœur ce que vous faites auprès de lui, & que vous ne pourriez pas même vous empêcher de le faire, l'aimant autant que vous l'aimez, & connoiſſant auſſi-bien l'importance dont il eſt ; mais quand il vous a fait veiller la nuit, Madame, il faut ſe repoſer le jour, & vous conſerver pour lui : c'eſt votre tendreſſe qui vous donne des forces : & vous n'êtes pas encore ſi décrépite, Madame, que vous deviez être étonnée des reſſources que vous trouvez : elles vous meneront loin ſelon les apparences, & je trouve bien mauvais que vous parliez de votre

vieilleſſe à une perſonne qui vous a vu naître, & qui étoit déja aſſez raiſonnable, pour qu'on la conſultât ſur ce que vous ſeriez à l'avenir : ma prophétie a été très-bien remplie. J'ai trop de marques de votre bonté, Madame, pour en douter : je regarderois un doute comme une ingratitude. Je me porte fort bien, le quinquina me donne une grande vigueur. Me. de Caylus eſt toujours très-délabrée; elle vient dîner avec moi, mais c'eſt pour me ſauver la peine d'aller chez elle, car elle ne devroit point ſortir de ſon lit. Vous voyez, Madame, avec quelle confiance je vous réponds : je voudrois pouvoir vous montrer auſſi-bien le tendre attachement que j'ai pour vous.

LETTRE XXII.

De Mad. de Ventadour.

Ce 14 Janvier 1715.

JE vous avoue, Madame, que j'ai le cœur ſerré de l'état préſent de Me. des Urſins : car pour l'avenir j'eſpere qu'avec un bon eſprit elle verra bien que rien ne ſe fait qu'avec la permiſſion de Dieu, qui

a voulu par une disgrace des plus singulieres lui faire connoître que rien n'est stable ici-bas, & qu'il n'y peut avoir d'heureux que ceux ou celles qui peuvent de bien loin vous imiter : sans cela, je ne crois pas qu'elle puisse arriver & qu'elle ne meure pas de douleur. Il n'y a ni moment ni événement dans le monde qui ne fasse comprendre comb... la vie du Roi & la vôtre sont précieuses ; je sacrifierois volontiers la mienne pour vous & pour lui.

Me. de Soubise a présenté sa petite requête à Mr. Blouin : effectivement, Madame, on a cru qu'il ne falloit pas encore qu'ils eussent de maison pour éviter des retours de chasse avec une jeunesse que son mari pourroit amener ; ainsi, Madame, la pauvre petite vient dîner ou chez Me. la Princesse de Conti, ou chez nous : cela est très-incommode, & pour elle & pour moi : ce n'est pas grand'chose que l'appartement de Me. de Nevers ; mais il nous feroit grand plaisir, si le Roi lui faisoit la grace de le donner. On dit que je gâte votre enfant ; c'est une nécessité : sans cela nous ne l'aurions point.

J'aime fort mon cher Papa Roi. Voilà l'œuvre de M. le Dauphin. Il a fallu le

laiſſer faire. Je ne vous écris point, qu'il ne vous faſſe des amitiés.

LETTRE XXIII.

De la même.

1715.

JE vous dis vrai, Madame; vous ne pouvez être malade que l'inquiétude que j'ai de vous ne me le rende auſſi; j'ai tant de raiſons de vous être attachée, qu'il n'eſt pas étonnant que la moindre choſe qui vous regarde m'allarme beaucoup; mais la plus forte de toutes mes raiſons eſt la ſenſibilité de mon cœur pour vous; portez-vous donc bien, cela eſt néceſſaire à notre jeune Prince. La mort du Prince de Piémont n'a pas laiſſé de m'inquiéter encore pour lui, & j'ai été affligée avec cette pauvre Reine. Notre joli mariage va fort bien, & m'en fait encore plus regretter cette Princeſſe d'Harcourt, qui a été de mes amies de tous les temps : ce n'eſt pas la mode de ſe ſoucier de quelque choſe; je voudrois de tout mon cœur m'y mettre : car étant aſſez heureuſe pour avoir nombre d'amis

& d'amies, on paſſe mal ſon temps en partageant leur malheur : & les bonheurs ne nous font pas le même effet. M. le Card. de Rohan à écrit à Mlle. d'Aumale au ſujet du logement. Voilà pourquoi, Madame, j'en écrivis un petit mot à Mr. Blouin.

LETTRE XXIV.

De Mad. de Maintenon.

VOus raſſurez les autres, ma chere Ducheſſe, & vous auriez peut-être beſoin de l'être vous-même : j'eſpere pourtant que ce ne ſera rien : je mourois d'impatience de voir votre meſſager, & j'étois bien-aiſe qu'il ne vînt pas ſi matin : on eſt bien malheureux quand on s'attache. Le Roi fut très-inquiet hier, quand je lui dis cet accident ; je lui ai lu votre lettre : il eſt entré dans ma chambre comme je venois de la recevoir. Dieu conſerve l'Enfant & la Gouvernante : ils ſont néceſſaires l'un & l'autre.

Je vous plains de vous intéreſſer avec tant de bonté à la ſanté d'une perſonne de mon âge : vous avez pourtant raiſon de l'aimer un peu, car vous ſavez qu'elle vous a autant aimée dans votre enfan-

ce, qu'estimée quand vous avez été en âge de paroître. Je ne me vanterois pas de mes maux, si j'y croyois la santé de votre enfant intéressée. Je crois que Me. la Princesse de Soubise a un logement : je n'avois garde de manquer de la mettre à couvert : car comment auroit-elle pu trouver quelqu'un qui parlât pour elle ? Il auroit pourtant été assez curieux de la voir coucher dehors, au milieu d'une famille qui ne laisse pas d'avoir quelque petite considération. Bon jour, Madame ; je me porte assez bien aujourd'hui, & je me porterois encore mieux, si j'étois moins accablée ; mais aucune mauvaise humeur ne peut m'empêcher de recevoir vos lettres avec plaisir, & d'y répondre de même. Il est triste qu'on ne puisse jouir de vous.

LETTRE XXV.

De Mad. de Ventadour.

Jeudi 1715.

UN bruit s'est répandu ce matin, que le Roi avoit eu la colique ; vous jugez bien, Madame, que je ne l'ai pas en-

tendu, ſans en être hors de moi. Le Maréchal de Tallard m'a fait le plus grand plaiſir qu'il me fera de ſa vie, en m'apprenant que ce n'étoit rien, que le Roi avoit dîné en public, que ſon viſage étoit bon, & que la ſérénité du vôtre le diſoit aſſez. Le fond de ſa ſanté eſt admirable; mais ſi l'on oſe parler, il ne la ménage pas. Hé! mon Dieu! qu'elle eſt néceſſaire! En vérité, Madame, plus encore par attachement pour Sa Majeſté, que pour tout ce que l'on peut enviſager de terrible, que Dieu nous le conſerve! vos ſaintes prieres me donnent toute ſorte de confiance, & pour lui, & pour notre cher Prince qui eſt un peu enrhumé : mais rien qui puiſſe inquiéter; je tâche de faire auprès de lui tout ce que j'ai eu l'honneur de vous entendre dire ſouvent : il n'eſt pas temps de le fatiguer dans un âge ſi tendre : il ne faut ſonger qu'à ſa ſanté, & à le divertir, & encore en enfant; car les grands plaiſirs l'attachent. Je vous aſſure, Madame, que je donne ſouvent congé aux Maîtres, & que nous faiſons nos leçons enſemble en riant : il aura de l'eſprit à tout; le Gouverneur mettra en œuvre pour moi : je n'ai qu'une jolie matiere à lui remettre entre les mains, c'eſt à lui à la travailler & à la polir; &

elle ſe prêtera ſûrement à toute l'induſtrie de l'ouvrier. Au nom de Dieu, Madame, puiſque je crains tant de vous importuner en allant vous voir, ne m'abandonnez pas ſur les ordres & les conſeils; je tâche de deviner ce qui peut être de votre goût. Mais j'en ſerai toujours plus certaine, quand un petit mot m'en inſtruira : car enfin, ce dépôt précieux m'eſt abandonné : je ne crains pas que de tant de femmes & de domeſtiques du bas étage, qui ſouvent parlent mal-à-propos, il y en ait aucun qui puiſſe dire que je l'ai négligé un ſeul moment : & c'eſt beaucoup, mais il eſt mille choſes où l'on peut manquer ſans préjudice au zele : & c'eſt de celles-là, Madame que je vous demande la grace de m'avertir ſouvent : je vous écrirois pour vous demander vos avis; mais chargée de tout l'Etat, comme vous l'êtes, je crains de vous charger encore : c'eſt pourtant votre enfant bien-aimé, & c'eſt de vous que je le tiens. Entendez parler de lui ſans vous ennuyer : il faut cela à ſa pauvre Gouvernante, vous eſt attachée plus tendrement & avec plus de reſpect mille fois que ne peut jamais vous l'exprimer la Ducheſſe de V.

LETTRE XXVI.

De Mad. de Maintenon.

Ce 14 *Juin* 1715.

JE vous assure, Madame, que l'incommodité du Roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois & les fraises lui donnerent des vents : il dîna légérement, & dormit huit heures de suite ; il vint ensuite chez moi avec un visage & une humeur admirable : il soupa avec les Dames, & a bien dormi cette nuit : il ne faut pas s'attendre qu'il vieillisse sans aucune incommodité ; & je vous avoue que je ne serois pas fâchée de lui en voir quelquefois ; car autrement il ne se retiendra jamais sur sa voracité. On ne peut rien ajouter à vos soins pour notre trésor : & la France sera très-contente de vous, si vous le rendez bien sain : il y a lieu de l'espérer ; je n'ai jamais vu ni directement ni indirectement qu'on vous accusât de le négliger ; l'idée qu'on a de vous est bien differente : on croit que vous n'avez d'attention & de vie que pour lui, & qu'outre l'impor-

tance dont il eſt, vous avez une tendreſſe extrême pour ſa très-charmante perſonne. Il eſt vrai, Madame, que ma grande expérience me fait croire, qu'il eſt inutile de ſe preſſer d'apprendre quelque choſe aux enfants : il ne leur faut pas la moindre contrainte ; & puiſque vous voulez abſolument que je vous donne quelques avis, je vais le faire, pourvu que vous gardiez le ſecret, ſans nulle exception. Comme on ne peut jamais avoir trop de raiſon & de vertu, je crois qu'on ne peut l'inſpirer trop-tôt ; je voudrois qu'on le dreſſât peu à peu au ſecret, en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié ; je voudrois n'exiger rien de lui ſans lui en rendre raiſon ; il eſt dangereux de l'habituer à obéir aveuglément : car ou il ſeroit gouverné, ou il voudroit être obéi de même. Je voudois qu'on lui inſpirât l'humanité, & qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie ; qu'il ſongeât à ce qui convient aux autres, & ſur-tout qu'il fût reconnoiſſant. En voilà aſſez, ma chere Ducheſſe, pour vous prouver que je ne puis rien vous refuſer.

LETTRE XXVII.

De Mad. de Ventadour.

Dimanche 1715.

LEs nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de me mander, Madame, m'ont redonné la vie : car l'inquiétude eſt toute différente de loin que de près ; quelque petit remede de temps en temps rafraîchira le Roi : tout eſt admirable en lui. Le rhume de M. le Dauphin continue. Je ne parlerai à perſonne, puiſque vous me l'ordonnez, Madame, des avis que vous me donnez : ils ſeroient admirés, comme tout ce qui vient de vous doit l'être : j'en ferai bien mon profit, ou pour mieux dire celui de mon Prince : c'eſt un grand malheur pour lui d'être ſi jeune ! car il auroit appris de vous, Madame, à force de vous voir & de vous entendre, tout ce que la vertu, la nobleſſe d'ame, la piété peuvent inſpirer de ſolide & de grand. Pour devenir un Roi accompli, il n'auroit qu'à mettre en pratique une partie de vous-même : que cela ſeroit heureux pour ceux qu'il gouver-

nera un jour! j'eſpere que nous ne le verrons jamais, c'eſt ce que j'enviſage de meilleur; mais tant qu'il ſera entre mes mains, je garderai ma petite lettre, & je prendrai là mes leçons pour les faire à mon petit Maître: perſonne n'en peut mieux donner que celle qui les pratique, & dont l'eſprit & le cœur ſont au-deſſus de tout, comme la fortune.

M. le Dauphin m'interrompt; il veut que je vous diſe, Madame, qu'une de ſes dents a percé. Que je ſerois heureuſe, ſi ce que je fais pour lui, je le faiſois pour Dieu!

LETTRE XXVIII.

De Madame de Maintenon.

Ce 16 Juin 1715.

SI on voyoit vos dernieres lettres, Madame, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne: car il eſt plus ordinaire de ſavoir diſcourir que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modeſtie & votre douceur: c'eſt une grande vertu en vous, Madame, que Dieu a miſe au-deſſus de moi.

Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que si vous suivez mes idées, votre éducation ne brillera point : tout le mérite sera pour l'avenir, & il n'en paroîtra rien dans le temps présent : feu Monseigneur savoit à cinq ou six ans mille mots Latins, & pas un quand il fut maître de lui. Vous voyez bien, Madame, que le Roi est en bonne santé, puisque je n'ai pas commencé par vous en rendre compte : il dîne chez moi, & recommencera apparemment à bien manger des pois & des fraises qui font mourir M. Fagon. On a une grande passion de voir votre Prince à St. Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a point de malades, mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir notre Maréchal de ses inquiétudes ? il croit voir mieux que moi l'état du Roi, & croit toujours tout perdu.

LETTRE XXIX.

De Mad. de Ventadour.

1715.

LEs moments que j'ai l'honneur de vous voir, sont si courts, Madame,

que je ne puis vous y rendre aucun compte : cependant je ſuis ſûre que vous ſeriez contente de celui que je pourrois vous rendre de notre Dauphin : ce précieux enfant augmente chaque jour en ſanté, en eſprit, en douceur d'humeur ; il contentera le Roi, ſur-tout avec un peu de patience : le Camérier vint hier voir les eaux & dîner chez moi : il ne pouvoit ſe laſſer de regarder notre Dauphin, & lui trouvoit la phyſionomie digne de ſa naiſſance : les étrangers en ſont charmés : au reſte, Madame, je vous ſupplie de croire que ce n'eſt pas mon plaiſir qui m'engage à le mener aux revues, & aux endroits publics. J'ai cru cela néceſſaire pour affermir le bruit de ſa bonne ſanté, & pour l'accoutumer au monde & au fracas ; car pour moi, je ſuis toute rouée : je l'ai ſur moi en mouvement perpétuel ; mais il faut ſe prêter à ſes plaiſirs ; tout ce qui eſt de guerre ne l'ennuye jamais : comme je crains toujours d'importuner, & que l'attirail de ſa ſuite ne ſoit trop grand, ayez la bonté, Madame, de me faire mander ſi nous n'incommodons pas le Roi : je devine ce que je puis ; mais il eſt mille choſes qui m'échappent ; je ne deſire pas me faire valoir, mais aller au bien : j'ai mis en pratique vos aima-

bles leçons, elles réussissent à merveille; il ne nous manque que de la hardiesse. Dieu conserve à votre enfant, & le Roi & vous! il en a besoin : je l'espere, quand je pense à la maniere miraculeuse dont cet enfant a échappé à la mort; & vous ne m'avez pas mise où je suis, Madame, pour ne m'y pas honorer toujours de vos bontés & de vos avis. Je vis notre ami (le Maréchal de Villeroi) à Marly : vous savez, Madame, d'où toutes ses frayeurs partent; pour moi, je fus très-contente : car je trouvai au Roi un très-bon visage; je ne la fus pas tant le jour de la revue : on veut que les Rois se portent toujours bien, cependant ils sont hommes comme nous : que Dieu le conserve & long-temps! pour changer, il faut s'y attendre : c'est ce que vous ne faites pas, Madame, pour les personnes que vous honorez de vos bontés : si vous pouviez savoir combien cela m'a soutenue, loin de me les diminuer, vous aimeriez mille fois plus la Duchesse de V.

LETTRE XXX.

De la même.

1715.

LE Prince que vous aimez tant, Madame, que vous regardez toujours avec plaisir & avec inquiétude, que je n'ose vous mener, de peur de joindre encore cette importunité à toutes celles que vous avez déja : ce Prince se porte si bien, & se fortifie tellement d'esprit, de corps & de douceur, ce qui marque le mieux la bonne santé, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre compte, sûre de vous donner un moment de joie : il voulut Dimanche entendre une premiere grande Messe : je lui dis : *Hé bien, Monsieur, demandez une grace à Dieu : qu'est-ce que vous lui voulez demander ?* Sans hésiter, il répondit : *Je lui demande celle de conserver le Roi toujours en bonne santé*, Ce n'est point en radoteuse de Gouvernante, que je vous le dis : car je sais que tous ces discours ne sont point crus : aussi on n'a jamais moins parlé d'enfant que de ce précieux-là; car je n'aime pas le ridicule,

dicule, & je trouve que c'eſt beaucoup faire, que de s'en ſauver à la Cour : on me demande ſa ſanté ſur toutes choſes ; je commence à en être certaine, & je ne me vanterai des peines qu'il m'a données, que lorſque j'aurai le bonheur de l'avoir remis entre les mains du Roi : après cela, Madame, je vous en rendrai compte ; car il ne ſert de rien de bien faire, ſi ce point ne réuſſit pas. J'ai été obligée de prendre médecine, ce qui l'a fâché ; car il me perſécute pour Marly : il ſera Courtiſan. J'apprends avec une joie que je ne puis vous exprimer, Madame, que votre ſanté eſt meilleure à Marly : quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas ? Mr. Blouin vous a trouvé un viſage charmant : n'oubliez pas celle de toutes vos créatures qui vous eſt la plus dévouée, & qui vous aime avec le plus de paſſion : vous voyez que je vous parle d'amour : mais pourquoi me défendez-vous le reſpect qui vous eſt dû par tant d'endroits, meilleurs les uns que les autres, & qui n'échappent pas à la Ducheſſe de V.

LETTRE XXXI.

De la même.

Ce 18 *Septembre* 1715.

VOtre cher enfant se porte à merveille: son Gouverneur l'aime autant que sa Gouvernante, & je vois avec le seul plaisir qui peut me rester que tout le monde est comme nous, que l'on ne connoissoit pas ce grand Prince comme je faisois; je n'osois même en parler: je ne peux, selon ce que vous pensez, Madame, vous parler d'autre chose: chaque jour augmente ma douleur: ce sont des larmes de sang qu'il faut répandre. Permettez-moi d'aller à St. Cyr. Je ne vous verrai pas, mais je serai du moins plus près de vous.

LETTRE XXXII.

Du 27 *Novembre* 1715.

N'Avez vous pas assez bonne opinion de moi, Madame, pour croire qu'il n'y a ni Roi ni Régent qui pût m'empê-

cher à tous les moments de ma vie de vous marquer mon respect, Je vous obéis en ne vous le marquant pas : je retiens chaque jour mon zele pour me conformer à l'envie que vous avez d'oublier tout le monde : sentiments que je trouve très-aisés à imiter aujourd'hui, mais non dans les vues & dans les perfections que vous les pratiquez : vous ne voulez entendre parler que de la santé de mon petit Maître ; il ne vous reste que cela de sensible : elle est augmentée par une chair ferme, & une bonne graisse, & une gayeté qui ne le quitte pas de toute la journée : nos petites Dames & leurs meres ressentent l'effet de votre protection, puisque leurs maris sont assurés d'un poste agréable auprès de leur Maître : pour moi, j'adore tout ce que vous avez aimé : je voudrois bien qu'on pût marier Mr. d'Aumale, qui est un très-honnête homme, & mal dans ses affaires : je ne doute pas que M. le Maréchal de Villeroi ne saisisse cette occasion de vous marquer son attachement infini.

LETTRE XXXIII.

Ce 10 Janvier 1716.

QUand je me prive du plus grand plaiſir que je puiſſe avoir, de peur de vous importuner, Madame, vous pourriez croire que je ne ſuis pas occupée de vous depuis le matin juſqu'au ſoir ; non, Madame ; mon petit Roi, qui ne me laiſſe pas le temps de reſpirer, n'empêchera jamais que je ne ſonge à vous avec plus de tendreſſe & de reſpect que je n'ai jamais fait. Je n'ai point reçu de lettre de vous, je n'oſois en eſpérer même, & c'eſt ce qui me retenoit d'écrire, ne ſachant ſi vous le trouveriez bon. Je ſuis bien fâchée de ne vous envoyer que vingt louis : Paris nous a mis à ſec ; & c'eſt encore une de mes grandes peines d'être chargée des menus plaiſirs du Roi, & de voir toute la France tomber ſur moi, & des miſeres inconcevables qu'on ne peut ſoulager que médiocrement. Vous ſerez toujours la maîtreſſe de tout ce qui dépendra de moi ; mais recevez cette fois le *denier de la veuve.*

La tête tourne de tout ce qu'il faut fai-

re, & de ce qu'on voit faire; & ma grandeur me fait pleurer tous les matins : mon Roi ſera quelque choſe de grand & de bon, ſi Dieu le conſerve. Voilà mon unique point de vue. Nous avons été faire une petite viſite à la Reine d'Angleterre, non ſans quelque inquiétude; mais on ne peut mal faire quand on fait ſon devoir. J'ai vu Me. de Caylus, j'en ai été ravie : jugez de ma joïe, ſi je puis jamais *me jetter à vos pieds* : elle ſera mêlée de douleur aſſurément; mais je pourrai ouvrir mon cœur avec vous. Il ne faudra pas attendre que j'aye quitté le Roi : un beau jour de Printemps ou d'Eté, ſi vous le permettez, pourra faire mon bonheur : je n'en demande point d'autre, que de vous marquer, Madame, que vous n'avez pas fait toujours des ingrates dans le bien que vous avez fait : & comment vous le faire connoître, ſinon par mon attachement pour l'unique reſte de votre Roi? Les Meſſieurs ſont tous très-bien; mais quand vous les exhorterez à ſe dire que l'enfant n'a que ſept ans & demi, ils ne feront que mieux. Je ſuis perſuadée qu'il faut y aller doucement pour le bien du corps & de l'eſprit. Il n'a point d'humeur; ſon amitié pour moi continue fort joliment; c'eſt encore ce qui m'attache;

mais vous ne m'en ferez pas une foibleſſe ; vous à qui il a paſſé dans le cœur tant de ſentiments pour ceux que nous avons perdus, & à qui il en reſte tant pour celui que vos prieres nous ont conſervé. Que ne peut-on vous voir ? vous ne verriez, Madame, que la Ducheſſe de V.

LETTRE XXXIV.

Ce 11 *Février* 1716.

J'Avois tant de choſes à vous dire, Madame, ſur mon malheureux événement, qu'il auroit fallu un volume pour vous informer de tout : & en vérité, vous ne ſauriez vous empêcher de trouver le procédé de l'homme que vous aimez, inoui dans toutes ſes circonſtances. Il ſe tue de parler à tout le monde pour ſe juſtifier ; mais le public n'eſt pas pour lui, & je me trouve quelquefois aſſez ſotte pour être fâchée de ce qu'on dit de lui : un ami de quarante-cinq ans vous manquer ſans aucune raiſon, & ſe perſuader que c'eſt lui qui a ſujet de ſe plaindre, & n'écouter que ſa paſſion ! rien n'eſt plus déſolant : non que j'euſſe envie, ni Mrs. de Rohan, d'un retour de ſa part : en pre-

mier lieu, il y avoit long-temps qu'on travailloit pour Mlle. de Luxembourg : de plus, ce n'étoit pas le grand bien de Mr. le Maréchal, qui nous tentoit; car on peut vivre avec 100000 liv. de rente, comme avec 500000; mais l'état où je me trouve avec le Roi, unissoit des gens qui lui sont dévoués d'une façon si intime. Mon objet principal est le Roi, & voilà ce qui me désespere : tout le reste ne vaut pas d'être compté.

J'ai été si pénétrée de douleur, que je n'ai pu vous écrire, quelque doux qu'il m'eût été d'être consolée par vous. Vous avez bien à faire d'être interrompue par les malheurs d'autrui! & qu'est-ce que nos peines en comparaison des vôtres? Je me trouve uniquement seule avec le Roi : je fais toutes les charges de sa maison; nuit & jour occupée de sa santé, enfermée dans une cage : plus de commerce avec des amis de quarante-cinq ans : plus de conseils à prendre de personne : l'affront fait à ma famille me touche moins que tout cela : Dieu me soutiendra, s'il veut la conservation de ce précieux enfant; car j'ose dire que je ne lui suis pas inutile.

Non, Madame, point de retour. Mr. le Maréchal de Villeroi croit qu'il seroit

déshonoré d'avoir Mlle. de Rohan, avec quatre cents mille francs : les ſubſtitutions le choquent : hé ! nous en avions parlé cent fois : la boîterie, comme ſi cet accident étoit arrivé hier, ou diſſimulé par nous. Je l'ai vu content de tout : il me montre le matin une lettre de vous, où vous l'exhortiez à conclure : & le ſoir j'en reçois une de lui, qui m'apprend que tout eſt rompu ; & cela après que Mrs. de Rohan ont bien voulu entrer dans toutes les facilités qu'on leur propoſoit. Peu m'importe de manquer ce mariage ; mais je ne me conſole point de perdre un ami ſur lequel je comptois, & que tout devoit engager à s'unir plus étroitement à moi. Nous nous voyons chez le Roi, ſans nous parler. Je ſuis comme une priſonniere d'Etat. J'aurois pris bruſquement mon parti, ſi ce que je dois au feu Roi, ſi les larmes de cet enfant ne m'euſſent retenue. Le public aime les ſcenes, & celle-ci ne finit pas. Mr. le Prince & Mr. le Cardinal de Rohan ſont bien ſages, & ſe moquent, ſans le dire, de ce que le Maréchal conte par-tout ſes raiſons & les conte mal : ſûrement, ſi l'on avoit pu vous parler, tout ceci ne ſeroit pas arrivé. Ne m'oubliez pas, Madame : le charme de votre ſouvenir ſoutiendra la Duch. de V.

LETTRE XXXV.

Ce 30 Mai 1716.

JE suis sûre, Madame, que l'état où vous savez M. le Maréchal de Villeroi, & pour lui, & pour l'état de sa petite-fille, vous touche infiniment : je suis assez sotte pour être affligée, & pour ne pouvoir demeurer un moment sans en savoir des nouvelles, qui sont toujours les mêmes : la vie est triste à passer avec un bon cœur. Qu'il me manque en tout, je ne lui manquerai jamais en rien. Notre Cardinal est parti ce matin, avec une grande partie de ma famille : je les envie d'être avec lui ; mais c'étoit pour moi une consolation de l'avoir : cependant j'approuve le parti qu'il a pris : il est très-content de Mr. le Régent ; mais sa présence n'avanceroit pas les affaires davantage : il reviendra aussitôt qu'on le lui ordonnera, sans humeur, ni rancune. Notre petit Roi augmente chaque jour en bonne santé & en bonne humeur : il se réveille, en ce moment, gai, frais & sans émotion : & enfin, je ne souhaite que la continuation de ce que je

vois, malgré tous les défauts qu'on lui veut trouver. Que n'a-t-il été Dauphin plus long-temps ? il eût été inſtruit par vous : il ſeroit devenu un Prince parfait : ce ſera l'ouvrage de votre ami.

LETTRE XXXVI.

De Mad. de Maintenon.

JE reconnois bien votre cœur, Madame, à la compaſſion que vous fait M. le Maréchal de Villeroi : & je ne croirai pas que vous ſoyez implacable ſur un raccommodement, quand vous me le diriez vous-même : ce mot-là n'eſt point fait pour vous. J'eſpere que Me. la Maréchale d'Harcourt, à force de réſiſter, vaincra. Je n'ai pas vu ſans peine Mr. le Cardinal de Rohan s'éloigner : mais ſi l'on étoit aſſez heureux pour enviſager la fin des affaires de l'Egliſe, il reviendroit bien vite : point de ſolitude ni de détachement du monde, qui puiſſe rendre indifférente à ce qui ſe paſſe là-deſſus : & tout bon Catholique doit être affligé de voir la force & la hardieſſe du parti qui lui eſt oppoſé : j'eſpere, Madame, que nous ſerons toujours de même Religion,

& que nous nous rejoindrons un jour pour ne nous plus quitter. Je n'aurois pas eu la même confiance pour tout ce qui compofoit autrefois le Couvent de Marly : mais laiffons en paix les cendres des morts. Adieu, ma chere Ducheffe : il me femble que je ne vous ai point fait affez de remerciments de la vifite dont vous m'avez honorée : je ne l'aurois jamais crue praticable ; mais rien n'eft difficile à l'amitié courageufe : quand je penfe que la Gouvernante du plus grand Roi du monde, & que la Dame de la Cour la plus néceffaire & la plus occupée, a fait huit lieues pour moi, je ne puis exprimer à quel point je fuis, &c.

LETTRE XXXVII.

De Mad. de Ventadour.

VOus auriez eu un courier de moi, Madame, fi je n'avois fu qu'on vous avoit dit la petite incommodité du Roi : elle a été très-légere : nous en avons eu de bien plus fortes, dont il n'a pas été queftion, parce que la compagnie n'étoit pas fi nombreufe : chofe qui à fon âge lui eft plus préjudiciable qu'utile : un vent

le fit rougir & pâlir : il ſe coucha nonchalamment ſur moi, qui ſuis ſon recours ordinaire dans ſes maux : enſuite il fit ſon potage lui-même, & trouva du ſoulagement à ne plus faire le Roi : ſouvent il n'auroit pas mangé, quand il étoit Dauphin, s'il n'étoit venu chez moi. Cette étiquette, ces cérémonies, ces ſpectacles me déſolent. J'y remédie *incognito*, autant que je peux. Nous ſortons du ſermon : j'ai voulu le promener aux Tuileries ; mais pour peu que l'ordre ne ſoit pas donné, l'empreſſement de le voir le fait étouffer. Paris l'aime à la folie. Je ne puis, Madame, vous parler de moi : il eſt miraculeux que je réſiſte à la douleur & à la peine : onze mois ſont encore bien longs ; mais quelque dégoût que j'aye, je ſuis utile à mon Roi, & tous mes devoirs ſont renfermés dans ces mots. Il écrit à merveille : mais c'eſt un enfant qu'il faut ménager : car naturellement il n'eſt pas gai ; & les grands plaiſirs lui feront nuiſibles, parce qu'ils l'appliqueront trop. On voudroit exiger de lui, qu'il repréſentât toujours avec la même égalité d'humeur : vous ſavez, Madame, combien cette contrainte eſt mal-ſaine à tout âge. Vous vous moquerez de moi, ſi je vous dis qu'il a des vapeurs : rien

n'eſt pourtant plus vrai : & il en a eu au berceau, de-là ces airs triſtes & ces beſoins d'être réveillé : on en fait tout ce qu'on veut, pourvu qu'on lui parle ſans humeur. Adieu, Madame : ayez un peu d'amitié pour une perſonne qui vous reſpecte plus que tout le monde enſemble.

LETTRE XXXVIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 6 Octobre 1716.

IL n'y a que vous, Madame, qui ſoyez capable d'avoir pour une pauvre vieille retirée, les mêmes attentions qu'une autre auroit pour plaire à la faveur : rien ne peut me ſurprendre en vous : depuis longtemps votre cœur m'eſt connu, & il eſt très-digne d'être le modele de celui d'un Roi de France. Je vous rends mille graces, Madame, & pour moi, & encore plus pour St. Cyr, qui jouira plus longtemps des préſents que vous nous faites. Les prieres redoubleront encore pour le Roi : je ſerois bien fâchée qu'il diſcourût à l'âge qu'il a : rien ne fait plus de trahiſons que ces raiſons prématurées.

Il eſt vrai, Madame, qu'on ne parle que du mauvais viſage du Roi, & de ſa mauvaiſe humeur, qu'on veut même qui ne vienne que de ſa mauvaiſe ſanté ; mais comme on ne dit rien de nouveau, je n'en ſuis point du tout allarmée, & je ſuis pleine d'eſpérance qu'il vivra. Il me ſemble que Dieu l'a retiré d'une grande extrémité pour en faire quelque choſe ; mais je crains pour vous la tendreſſe que vous avez pour lui : & comme votre place eſt la plus grande qu'une ſujette puiſſe avoir, je crois auſſi qu'elle eſt la plus malheureuſe. M. le Duc du Maine avoit des vapeurs à trois ans : comme il n'y a rien à y faire, je crois, Madame, que vous ne vous en allarmez pas : je voudrois que votre petit Roi mangeât ſouvent chez vous : la repréſentation ne peut lui être bonne, puiſque tout ce qui contraint nuit à la ſanté. Je fus très-mécontente de la viſite dont vous m'honorâtes : la preſſe étoit trop grande ; mais il n'eſt pas poſſible que vous quittiez de ſi loin, & je ne puis, Madame, vous être bonne à rien. Je vous rends mille graces de la continuation de vos aumônes pour la femme que je vous avois recommandées ; ſon mari l'a forcée de quitter Me. d'Hauſſy ; mais, Madame, votre charité a bien

ſu la trouver : & ſes prieres ſont bonnes par-tout pour vous & pour le Roi : c'eſt une ſainte que j'ai vûe de près : vous croyez bien que celles qui ſont ici font de leur mieux, pour obtenir de Dieu la conſervation de votre Prince : elles l'aiment bien tendrement, & ſont enchantées de la Gouvernante : que ſeroit-ce ſi elles connoiſſoient comme moi tout ce qu'il y a en vous d'aimable & d'eſtimable, tout ce dont j'ai été touchée de ſi bonne heure ? Adieu, Madame : M. de Fréjus (le Cardinal de Fleury,) doit faire un pénible perſonnage entre un Gouverneur & une Gouvernante, qui ne s'entendent pas, & qu'il honore également.

LETTRES *DE MADAME* DE MAINTENON *ET DE MAD. LA MARQUISE* DE DANGEAU.

LETTRE I.

De Mad. de Maintenon à Mad. de Dangeau (1).

D'un lieu délicieux, ce 16 Décembre 1687.

OUI, Madame, l'appartement du jeu est meublé de neuf : j'avoue que je ne l'ai pas vu ; mais vous, qui vous pi-

(1) N. de Leuwestein de Bavïere, fille d'honneur de Madame la premiere Dauphine, mariée en 1686 au Marquis de Dangeau, veuf de Mlle. Morin, Menin de Monseigneur, Gouverneur de Touraine, Grand-Maitre de l'Ordre de St. Lazare, en 1696, Conseiller d'Etat d'Epée, & en

quez d'être si bien instruite, savez-vous que cet appartement s'appelle l'*Afrique*, celui du Roi, l'*Europe*; celui de Madame, l'*Asie*; & le mien, l'*Amérique?*

Le Roi vous destine, Madame, la chambre de Mlle. d'Armagnac : je suis venue la reconnoître : & c'est de-là que je vous écris. Le Soleil l'éclaire de ses premiers rayons : elle est vis-à-vis mes fenêtres : je pourrai tous les matins vous dire mon amitié par quelque signe agréable : vous n'y aurez à craindre que mes importunités. M. de Dangeau logera chez M. du Maine, & n'aura que l'escalier à monter. Vous y trouverez votre santé, vos plaisirs, votre gaieté. On vous souffrira avec tous vos défauts : robe d'houete, écharpe, bonnets, serviettes sur la tête; ce sont tous ceux que je vous connois. Cette chambre est blanche comme vous, & seche comme moi.

1697, Chevalier d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mad. de Courcillon étoit leur bru, & celle qui est appellée ici *la petite belle*, leur petite-fille, & aujourd'hui Princesse de Rohan, & *matre pulchrâ filia pulchrior.*

LETTRE II.

De Mad. de Dangeau à Mad. de Maintenon.

VOs Dames du Palais ſe remplacent trop vîte, pour que je puiſſe me reſſentir de la mort de Me. de l'Heſtorgue. Ma préſence vous rejettera dans le déſordre du jeu : les Miniſtreſſes ſont trop fortes, jointes enſemble : je ferai le contrepoids. Je ne vous parlerai plus ni de veuves, ni de petites filles : elles vous ruineroient : vous ne cherchez ni le blâme ni les louanges du monde : tout vous eſt indifférent, hormis le bien. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur, & en vous le diſant, je reſpire. J'aurois grand beſoin d'un ſermon du P. Gaillard : car je ſuis toute pervertie : cependant je dis avec le bon larron : *Je vous prie, que je ſois aujourd'hui avec vous.*

LETTRE III.

De Mad. de Maintenon.

VOilà, Madame, ce bijou ſi long-temps diſputé (*à la reſſource*); trouvez bon que je répare l'aveuglement de la fortune, qui ſe déclara hier pour moi dans la ſeule diſpute que je puiſſe jamais avoir avec vous.

Si vous vous portez bien, ſi vous n'avez pas arrangé votre journée, ſi vous n'êtes point néceſſaire à Mad. la Duch. de Bourgogne, ſi vous ne craignez point le chant, s'il ne pleut point, ſi vous avez envie de prier Dieu dans un Oratoire vert, ſi vous voulez vous promener dans l'allée de l'Inſtitutrice (1), ſi vous voulez rêver un moment dans celle des *réflexions*, ſi St. Cyr vous plaît encore, ſi vous ne vous laſſez point de faire les délices de ma vie, ſi connoître ce que vous valez donne quelque droit à jouir de vous, vous viendrez dans mon carroſſe, qui remene à Verſailles Me. Petit.

(1) Allée du jardin de St. Cyr, ainſi nommée par Louis XIV, qui donna auſſi un nom à toutes les autres allées.

LETTRE IV.

Mesd. de Caylus & de Dangeau.

NOus vous croyions ſeule : nous nous en retournons, à moins que notre dehors ne vous plaiſe plus que votre dedans.

Mad. de Maintenon.

Entrez, Meſdames, quoique vous veniez mal-à-propos ; mais ne prenez pas la hardieſſe de m'aborder,

Qu'Eſther ne vous appelle, ou vous faſſe appeller.

Meſd. de Caylus & de Dangeau.

Tout eſt donc perdu ! & nous n'aurons ni le dîné chez la petite niece, ni cette petite converſation, ni cette grande retraite avant cette grande muſique. Au moment que vous voudrez nous voir, le Roi entrera dans votre chambre, tant vous êtes ruſée, & nous ne baiſerons point le *ſceptre d'or* : tout eſt donc perdu !

Mad. de Maintenon.

Tout n'eſt point perdu, nous aurons la promenade : ne craignez ni mes cruautés

ni mes artifices : mes forces font revenues : nous nous reverrons, & tout fera gagné pour moi.

LETTRE V.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 Septembre 1704.

C'Eft affez, ce femble, de déplorer les pertes publiques : c'eft peu pour moi d'en être navrée : j'ai encore à effuyer toutes les triftesfes de mes amis. De-là une migraine qui m'a mife au lit. Notre Princeffe dîne avec moi, & me rend les foins d'une excellente fille pour une très-tendre mere. Me. de Chevreufe ne me fort pas de l'efprit : & j'éprouve qu'une grande amitié ne s'efface pas aifément ; mais je ne puis vous taire que Mad. de Chevreufe a fait ici un étrange voyage, & a fait au Roi une peine qu'il ne méritoit pas. Quand reviendrez-vous, Madame ? voulez-vous vivre de larmes ? Le Maréchal de Villeroi n'étant point en état de donner bataille, fe retire : il fera blâmé : qu'importe ? pourvu qu'il ne mérite pas de l'être ? La Beaume vivra, dit-on. Le Roi

eſt dans cette égalité d'eſprit que vous admirez quelquefois. J'ai chargé la petite niece de répondre à tout ce qu'il y a de ſpirituel dans votre lettre : & je me ſuis réſervé ce qu'il y a de plus ſérieux. Si je pouvois voler, je quitterois le plus beau lieu du monde pour me rendre auprès de vous, & pour entendre vos inſtructions qui ſans doute flatteroient mon amour-propre. Je l'ai dit cent fois, rien n'eſt plus ſot que cette impatience. On s'accoutume aſſez à Me. de la Valliere. La malignité des courtiſans veut rire de ce que M. d'Antin a été voir M. de Noirmoutier. Le Roi a donné le Gouvernement de Saumur au Comte d'Aubigné (de Tigni). Voilà ſa fortune établie, c'eſt à lui à faire le reſte. Je voulois vous entretenir plus long-temps : mais on me demande de tous côtés ce Gouvernement de Saumur.

LETTRE VI.

De l'aimable Cabinet, ce 11 *Juin.*

VOtre préſence me feroit bien du plaiſir, mais ne me donneroit pas de joie. Nous ne penſons qu'à la Moſelle.

& nous ſommes dans une attente qui nous rend inacceſſibles à toute autre penſée. Nous ſommes de retour de Trianon, à peu près auſſi hébétées que nous y étions allées. Nos Dames me paroiſſent toujours ſe haïr, & les hommes ne tariſſent point en ſots raiſonnements ſur les affaires préſentes. Me. de Rohan a ſoupé à Trianon, ſans y être conviée, au grand déplaiſir du Roi, qui, comme vous ſavez, ne s'accoutume pas à tous les viſages. Me. de Bouzole a brillé par ſa groſſeur réelle, & par ſa groſſeſſe imaginaire; mais ſur-tout par ſes parfums qui ont ſinguliérement bleſſé mon foible cerveau. La Ducheſſe de la Ferté a montré avec plus de complaiſance que jamais deux calebaſſes plus noires que la cheminée. Comment de ces ridicules images paſſer à notre Princeſſe, elle que les graces font inceſſamment marcher ſans deſſein & ſans plaiſir, qui voudroit toujours tout ce qu'elles n'a point, & qui néglige tout ce qu'elle a? Elle court ſans ceſſe, & ſans ceſſe ſe plaint de ne pas aſſez courir: elle eſt charmante, & ſes défauts mêmes ſont aimables: on l'aime plus qu'il ne faudroit: on le ſent, & l'on ne peut s'en défendre. Adieu, Madame: j'eſpere que la main (de Me. la Ducheſſe de Bourgogne) qui veut bien tracer mes

penſées, vous en fera excuſer le déſordre. Mon Dieu, que cette main m'eſt chere! ce n'eſt pourtant pas le plus bel endroit de notre Princeſſe, non plus que le vôtre; mais vous poſſédez l'une & l'autre tant de vertus, que l'on compte pour rien ſa maigreur & ſes veines. Ah! Madame, qu'il y a de joie dans le bien! Tout Verſailles ne m'en donnera pas tant, que j'en reſſens en établiſſant une pauvre Demoiſelle, qui à ma mort eût été réduite à la mendicité.

LETTRE VII.

Ce 14 *Juillet* 1707.

QUe feriez-vous de mes lettres? elles ne peuvent ni vous inſtruire, ni vous amuſer: elles ne feroient qu'augmenter vos inquiétudes. Les miennes ſont grandes ſur le bruit d'une deſcente en France, & j'en ſerois plus affligée, que de tout ce qui nous eſt arrivé juſqu'ici. Pourquoi êtes-vous en peine de Me. la Ducheſſe de Bourgogne? elle ſe conſerve avec des ſoins ſurprenants.

Une des principales affaires, qui a mené Me. d'Hudicourt à Paris, c'eſt un dîné chez

chez Me. de Bourdeilles; & quel dîné! le potage étoit d'une servante; une tourte de pigeons, d'un pâtissier; le fruit, de la vallée de Montmorency; la vaisselle, d'emprunt; les convives, Me. de Miossens, Me. & Mlle. de Sivrac, Me. de Caylus & ses deux enfants; un vieux Gentilhomme ridicule. Me. d'Aubigné toute onctueuse; Mlle. de Mérode toute roide; Mlle. de la Barge toute endormie; Mlle. de Breuilhac y manqua, parce qu'elle se confessoit & faisoit son testament: une fluxion subite lui avoit élargi le visage si monstrueusement, qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie, après avoir bien ri, bien dansé, alla voir la malade, qui étoit dans toute la négligence d'une agonisante surprise. N'avez-vous pas, Madame, quelque regret de n'avoir pas fait la quinzieme à cette table, où l'on n'étoit assis que de côté? J'admire & j'envie Me. d'Hudicourt. Revenez, Madame; vous êtes si bonne à tout, qu'on vous souhaite, en quel état qu'on soit. Si votre absence est plus longue, je la prendrai pour une retraite. Dieu veuille vous sanctifier de plus en plus! Je ne connois personne qui soit plus propre à sanctifier les autres. Abandonnons à Dieu les affaires de Provence: la

ſoumiſſion n'eſt pas une hypocriſie ; mais elle eſt foible comme notre foi : il faut augmenter l'une & l'autre.

LETTRE VIII.

Ce 1 *Septembre* 1707.

JE ſuis à la Ménagerie : que ces parties, Madame, ſont différentes de celles que vous ranimez par votre préſence ! Je n'ai pas encore bien démêlé, ſi c'eſt par l'agrément que vous y mettez, ou par le bruit que vous y faites. Notre Princeſſe reçut hier à St. Cyr, en habit de Religieuſe, la Reine d'Angleterre qui la reconnut d'abord. Elle fit très-bien la Dame de St. Louis ; & la Reine & la Princeſſe ſe laiſſerent ſervir par elle la collation, car il y en eut une : & ce ne fut pas ce qui m'amuſa le plus. Me. de Bourgogne, toute fatiguée d'avoir fait toutes les charges de la maiſon, alla trouver M. ſon mari qui lui préparoit ici le ſouper : elle revint à Verſailles, épuiſée, ayant changé quatre ou cinq fois d'habit : & toutes les Actrices de cette piece étoient auſſi ennuyées, que cette narration eſt ennuyeuſe. Il vaut mieux vous dire que notre Prince a une

dent, & Madame ſa nourrice trois cents piſtoles. Vous m'avez écrit une merveilleuſe lettre : je la lus tout haut : & l'on en fut charmé, depuis le Roi juſqu'à M. Fagon. Je trouve fort mauvais que votre Confeſſeur ne vous croye pas : n'eſt-ce pas révéler votre Confeſſion ? Il eſt pourtant bien vrai que M. de Savoye s'en va, & même à pas ſi précipités, qu'il nous échappera : mais je ſuis ſi contente que tout le monde vive, pourvu qu'on ne vienne point en France nous arracher le cœur ! Les grandes affaires vont être en Eſpagne, où je crains fort l'étoile de M. le Duc d'Orléans. Adieu, Madame : le Roi ne peut ſe paſſer de vous : revenez, & croyez qu'il ſeroit plus heureux de ne vous avoir pas vue, que de ceſſer de vous voir.

LETTRE IX.

Ce 16 *Mai* 1708.

QUe j'éprouve ſenſiblement combien on ſe trompe, quand on ſe croit détaché de tout ! Je veux vous voir, & je ſuis de plus mauvaiſe compagnie que jamais. Tout le monde me paroît extra-

vagant, & je ſuis inſupportable à tout le monde. Ajoutez à cela cette bataille que l'on craint, & qu'on perd peut-être en ce moment. On ne me donna votre lettre que hier au ſoir : je ne comprends que trop votre état : j'ai vu de près votre cœur pour M. de Courcillon ; mais je vous conjure de ne point augmenter le mal par votre prévoyance. Nous ſommes vivement bleſſés de ce qui ôte l'eſtime des hommes : & Dieu pardonne plus aiſément les crimes que les vices. Ste. Monique ſe ſeroit épargné bien des larmes, ſi elle avoit pu entrevoir ſon fils, tel qu'il devint en un moment. J'écrivis hier à Me. de Caylus, que le Roi m'avoit dit : » Je n'ai pas encore apperçu M. de » Courcillon : cependant on ne vient guere » chez moi pour ne me pas voir. " Le ſoir, il me répéta la même choſe, & m'interrogea beaucoup ſur votre triſteſſe & ſur ce qu'il entrevoit. Je ne tombai d'accord que d'un peu de légéreté. Il ſe récria ſur le grand courage de M. votre fils, & dit : » Voudroit-il perdre une ré» putation dont il peut jouir ſi agréable» ment ? " Vous me demandez des conſeils, Madame ; vous avez une famille aſſez entendue pour vous en donner de meilleurs que les miens : & vous pourriez mê-

me vous suffire ; mais s'il faut absolument que je dise mon mot, je commencerois par la douceur : croyez-vous que si la tendresse que M. de Courcillon vous doit n'a plus de pouvoir sur lui, il s'ouvre à d'autres sentiments d'espérance ou de crainte ? Si la douceur est inutile, dites tout au Roi, ou consentez qu'il l'apprenne. Je pleurerai de tout mon cœur avec vous : jusques-là, il faut se contraindre : car on me feroit des questions qui me forceroient à tout dire. Vous aurez les prieres que vous desirez : mais rien n'est plus agréable à Dieu, que celles d'une mere pour son fils. Nous verrons demain une grande Reine plus à plaindre que nous. Que M. de Courcillon seroit heureux, s'il joignoit une bonne conduite à ce courage si admiré !

LETTRE X.

JE sens vivement & tendrement ce que vous souffrez : je crains toujours que vous ne soyez bientôt plus mal que votre malade : on nous assure que son état est sans danger. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir en cette occasion faire ce que je devrois & ce que je voudrois. Je devrois soulager mon amie ; je voudrois

donner mes soins à ce malade. Rien ne m'occupe plus que l'envie de vous consoler ou de m'affliger avec vous. Je vous fais pourtant mauvais gré d'avoir parlé du dernier argent que je vous ai envoyé : il me parut hier qu'on vouloit m'en dire quelque chose ; & sans faire la modeste, je sentis une grande confusion : est-ce à moi à donner à de telles gens ? Rien ne seroit si bon pour nous dissiper, que de chercher & de soulager des malheureux : mais bien des choses nous contraignent. Notre Princesse me retient : je n'ose la perdre de vue dans l'état où elle est. Il est de mon respect de faire nommer mon nom à Madame : elle recevra des compliments de bien des gens moins aises que moi de la gloire que Monseigneur le Duc d'Orléans s'est acquise, & de la savoir hors des inquiétudes où elle étoit pour sa vie. Mes compliments à ce très brave homme.

LETTRE XI.

De Madame de Dangeau.

1709.

JE me suis trouvée sensible à quelque chose quand j'ai appris la grace faite

à Mad. de Villefort. Je vous en remercie, Madame, & vous en fais mon compliment : c'eſt un digne choix, & il n'y a peut-être pas une femme au monde plus ſage qu'elle : le Roi eſt trop heureux d'avoir une ſujette ſi ſûre. Mon fils eſt toujours très-bien ; & les Chirurgiens diſent qu'il n'y a peut-être pas un corps au monde plus ſain que celui-là : quel état, & quelle plaie ! Que je ſerois malheureuſe, ſi je n'étois Chrétienne ! qu'eſt-ce que Dieu veut encore de moi ? Je me ſoumets. Mon fils a fait ſon devoir ; & ſi ſa fortune eſt bornée, la cauſe en eſt ſi glorieuſe, que ſa jambe de bois lui fera plus d'honneur que le bâton de Maréchal de France. Me. de Villefort oublie tout pour ne ſonger qu'à moi. A préſent que je commence à ſentir autre choſe que la vive douleur que j'ai eue, permettez-moi donc de vous dire moi-même combien je ſuis charmée de tout ce que vous avez dit & écrit : mon malade a voulu tout voir, & en a été charmé, hors du jeûne de ſix mois qui l'a effrayé : mais il eſt tout docile & fait ce qu'on veut. Si je puis maintenir les réſolutions qu'il a formées dans ſes maux, je n'aurai point de regret à ſa malheureuſe cuiſſe, puiſqu'elle lui aura été coupée pour Dieu

comme pour le Roi. Il m'eſt bien conſolant que ce ſoit pour mon Prince, que mon fils ſe ſoit expoſé ! car nul autre ne vaut ce que M. de Courcillon a perdu. J'ai ſenti en cette occaſion combien je lui étois attachée tendrement ; il doit être bien ſenſible à la bravoure, & au grand courage de ſa nation : qu'il goûte au moins ce plaiſir ! Je ne ſaurois m'empêcher de le regarder, comme une amie que j'aime vivement, & pour qui je m'intéreſſe plus que pour toute ma famille. Permettez-moi cet épanchement avec vous, Madame, qui êtes capable de ſentir la tendreſſe qu'on a pour lui. M. le Maréchal de Villars n'eſt pas bien. On n'entend parler ici que de morts & de bleſſures affreuſes : c'eſt un vrai Purgatoire ; & quand on n'auroit pas le cœur ſerré pour ſoi, on l'auroit pour toutes les ſouffrances dont on eſt témoin : pour moi, qui ai le cœur compatiſſant, je me meurs vingt fois le jour : & c'eſt bien ici où l'on peut faire de bonnes œuvres : mais je n'en ai pas encore eu le temps. Mon malade veut à toute force vous écrire dans ma lettre : je n'oſe le contrarier dans l'état où il eſt.

De Mr. de Courcillon.

Bon pour Madame, de n'oſer & de ſe

plaindre. Envoyez-moi des abricots d'Auvergne : c'eſt tout ce que je puis eſpérer de mieux, n'ayant pas la conſolation d'être auprès de vous, Madame, comme à mon opération, où vous verſâtes des larmes que je n'oublierai jamais. Je garde encore mon autre cuiſſe pour le ſervice du Roi ; & je la lui ſacrifierai du meilleur de mon cœur. Entier ou mutilé, je ſuis également à lui, & à vous, Madame.

LETTRE XII.

De Madame de Maintenon.

Ce 22 Novembre 1709.

JE viens d'écrire quinze lettres : il m'en reſte autant pour demain : je voudrois m'égayer un peu : mais comment trouver un carroſſe un peu honnête, & choiſir une compagnie ſans fâcher perſonne, & ſans ſe fâcher ſoi-même ? On dit que Me. d'O a eu dix-huit foibleſſes en une nuit : elle devroit profiter de cette occaſion pour nous apporter ce déshabillé ſi magnifique. Vous m'avez fait un grand bien en me refuſant à M. de Craon : je vous enverrai une lettre pour Me. la Du-

cheſſe de Lorraine : vingt ſiecles de vie ne me ſuffiroient pas pour répondre aux tendreſſes des Grands.

Vous ſavez , Madame , mon ſincere attachement pour tout ce qui s'appelle Noailles : vous ſavez mon reſpect pour la Maiſon de Lorraine. Jugez de ma peine à la vue de toutes les ſcenes dont nous ſommes témoins. Vous ſavez comme on grêle ici ſur les perſonnes dont on croit n'avoir que faire. Me. la Ducheſſe de Mantoue ne peut ſoutenir ſon rang de Souveraine : elle ne peut y renoncer : il faut donc y être *incognito*, & ne pas ſe commettre tous les jours. Voilà une affaire avec Me. la grande Ducheſſe, une avec Me. de Montbazon, une autre avec Me. d'Egmont. Donnez, Madame, des conſeils dignes de votre ſageſſe : le pire eſt de ſe commettre, parce qu'on s'avilit toujours.

LETTRE XIII.

Ce 23 Octobre 1709.

ME. de Caylus a toujours les larmes aux yeux, & ſur vous, & ſur moi, & ſur les affaires générales, & ſur ſes

malheurs de ſes amis, & ſur ſa vacillante ſanté. Mad. Voiſin convient que les places ne ſont pas ſi bonnes à remplir qu'à deſirer. Notre Princeſſe vient enſuite, & m'apporte de ſa chambre un reſte d'ennui, qui, joint à ſes ſérieux déplaiſirs, ne la rend pas d'un commerce aimable. Elle eſt ſeule à Verſailles : ſouvent elle n'a pas un joueur : elle eſt peu ſuivie de ces Dames : la plupart ſont ou groſſes, ou en couches, ou dans les remedes. Me. d'O eſt inviſible, à force de vapeurs. On fait en ce moment une terrible opération à Me. de St. Geran, & elle peut en mourir ſur l'heure : Maréchal en eſt fort inquiet : elle s'eſt préparée à la mort. Je ſuis fort en peine du Maréchal de Villars ; je vois Maubeuge aſſiégé, & par conſéquent pris. Il n'eſt plus queſtion de paix. Mais pourquoi, Madame, faut-il que je vous afflige par une telle lettre, moi qui vous deſire tous les jours dans l'eſpérance de me conſoler avec vous, & de vous rendre une partie de ce que je vous dois depuis ſi long-temps ? Revenez ici : nous nous affligerons enſemble : rien n'eſt pis que d'être ſéparées. Notre Princeſſe verſa hier bien des larmes avec moi : elle ſe tourne à me faire mourir : rien n'égale l'amitié qu'elle me témoigne, & celle

qu'elle mérite. C'est une croix qu'il faut porter, & que vous adoucissez, Madame, comme toutes les autres, par votre aimable commerce.

LETTRE XIV.

JE vais à St. Cyr. On (le Prince Ragotzki) me verra si l'on veut : on ne me verra point si l'on ne veut pas. Si l'on me voit, je me mettrai sur mon lit, & vous direz que je ne marche plus : si je ne parle pas, vous direz que je n'entends point : si je parle, vous direz que je radote.

Je vous assure que je ne savois point la nomination des deux Ambassadeurs : je suis ravie de l'un & de l'autre : on veut que tout se fasse par moi, & cela n'est point.

J'ai parlé au Roi de Mr. du Charmel. Il m'a répondu : » Je m'informe de temps » en temps de sa conduite, & j'apprends » qu'elle est très-bonne ". Vous voyez qu'on n'a pas d'aigreur contre lui. Cependant je n'ose lui écrire. Je vous conjure de l'assurer que je prends part à sa peine, & que je l'honore, & comme malheureux & comme innocent. Entre nous,

Madame, on peut dire qu'en matiere de doctrine, on a grêlé ſur le perſil : il y avoit des gens plus dangereux à éloigner : l'on n'eſt pas tombé ſur les plus coupables, mais ſur les plus connus ou les plus enviés.

Aurons-nous Me. la Ducheſſe de Guiche? il me ſemble qu'elle eſt auſſi délicate que blonde : vive la blonde éclatante comme un lis, & pas plus difficile qu'un crocheteur! Ne nous manquez pas au moins : vous répandez ſur tous nos plaiſirs, un agrément auquel nous ſommes trop accoutumés pour vous pardonner une abſence volontaire.

Je quitterois volontiers cette Cour, où il y a un Electeur de plus. Je ſuis charmée de la lettre de Mr. votre fils : il a fait ce qu'il a dû faire dans la conjoncture préſente. Il n'y a plus qu'à prier quelque ami de l'empêcher de monter à cheval, à moins que ce ne ſoit pour défendre la perſonne même du Roi.

LETTRE XV.

J'Aime fort, Madame, ce que vous appellez indiſcrétion : ne ceſſez de m'importuner ainſi. Il y a long-temps qu'on

ne m'avoit dit, ni écrit que l'on m'aime de tout ſon cœur. On me reſpecte trop pour m'aimer, & votre groſſiéreté me fait goûter un plaiſir ſur lequel j'étois un peu gâtée autrefois, mais dont je ne tâte plus, je ne ſais trop bien pourquoi : car enfin, je ne ſuis point changée, & je trouve que tout ce qui eſt autour de moi l'eſt fort. Laiſſez, Madame, aux adorateurs de ce rien, qu'on nomme faveur & crédit, ce reſpect, ſouvent ſi peu ſincere, ſi peu aimable, & ſi offenſant pour moi, & ayez toujours la groſſiéreté de m'aimer. Je vous défie de douter de l'eſtime & de l'inclination que j'ai pour vous : il eſt vrai qu'il eſt fort difficile de n'en pas avoir ; mais voyez s'il n'y auroit pas de la groſſiéreté à me laiſſer dans la foule.

Nous fûmes tous bien ridicules à Marly : les larmes furent générales. Ne haſardez pas votre eſtomac comme notre Princeſſe : Mrs. de Leuweſtein pouvoient être ſobres ; mais certainement les Furtemberg ne l'étoient pas. Je ne crois pas qu'il y ait de bonnes nouvelles de Mr. le Cardinal : ſon affaire m'a tout l'air de finir d'une maniere violente. Si j'en avois une comme celle de Me. la Comteſſe de Brancas, je la conſulterois à un homme

de guerre, & point à une femme : j'ai fort petite opinion de mon ſexe ſur l'élévation des ſentiments : du reſte, je deſirerois plus que perſonne que Me. de Brancas fût plus heureuſe qu'elle ne l'eſt.

Je ne crois pas fort ſolide cette dévotion de demander trois graces à Dieu, & de croire qu'il en accordera une ; mais la priere & l'aumône ſont bonnes partout. Notre Princeſſe eſt bien agitée : on l'excite trop ſur ſes devoirs à l'égard de Mr. le Duc de Bourgogne. Hier elle fut en oraiſon pour lui : aujourd'hui elle jeûne. Bon ſoir, Madame, que vous êtes heureuſe de contrefaire le Roi ſur ſa chaiſe percée ! *J'en connois de plus miſérables.* Je vous envoye ſoixante louis pour votre adoptée : ſi elle dînoit quelquefois avec nous, peut être en ſeroit-elle plus conſidérée de notre Cour ; mais qu'elle ne me remercie point : car, ſans étaler de beaux ſentiments, je lui dois plus de recevoir de moi, qu'elle ne me doit de ce que je lui donne.

LETTRE XVI.

De Me. de Dangeau.

MR. de Dangeau s'eſt fait un grand plaiſir de m'apprendre que le Roi veut bien prendre la vaiſſelle des Courtiſans qui lui ſont dévoués & qui tiennent tout de lui. Nous qui voudrions lui donner la derniere goutte de notre vieux ſang pour ſon ſervice, nous nous trouverons trop heureux qu'il veuille prendre notre vaiſſelle. Ayez la bonté, Madame, de lui dire, qu'après le plaiſir de la lui offrir, nous n'en aurons pas de plus grand, que celui de ſavoir qu'il l'a acceptée. M. de Dangeau en attend la réponſe avec impatience, & mon fils auſſi, qui dit qu'au ſortir d'un bal, il ſera ſur votre eſcalier, avec une petite bougie ſous le menton, comme Me. Lord, & qu'il aime encore mieux vous voir à la lueur d'une bougie, que point du tout. En quelque état qu'on ſoit, rien n'eſt plus délicieux ; & vous voir eſt mon remede à tous mes maux. Adieu, Madame, juſqu'à demain, ſi je ne gêle pas en attendant.

LETTRE XVII.

De Madame de Maintenon.

Ce 28 Avril.

JE ne sais, Madame, si l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne, dans la ruelle de Me. la Duchesse de Bourgogne, à faire de l'esprit. On y a des conversations dont elle est très-contente : on y parle de Logique, de Rhétorique, de Physique, & l'on y approfondit tout ce dont il seroit à souhaiter que nous ne sussions pas même le nom : la Princesse apprenoit hier à faire des arguments. On projette une Académie de femmes : elle sera de quarante : il y en a déja vingt sur la liste : oserai-je vous le dire ? vous n'en êtes point ; je n'en suis pas : mais deux de mes nieces y sont pour moi, & des premieres.

J'ai lu votre lettre au Roi, qui l'a entendue au premier mot ; il connoît le zele de Mr. de Dangeau, & il compte aussi sur le vôtre ; il est vrai qu'il acceptera la vaisselle de ceux qui la donneront de plein gré ; mais il faut mettre tout cela en regle ; ce qui n'est pas encore.

Donnez à Mme. de Br..... les trente louis que vous avez à moi : je voudrois adoucir ſon état, & j'admire ce que vous faites, & la maniere dont vous le faites. Il eſt cruel de vous ſavoir ſi près de nous ſans pouvoir en jouir ! c'eſt être véritablement *tantaliſée.* Je ne vois nul inconvénient d'amener Me. de Courcillon ; vous n'avez plus rien à ménager, & l'on commence à s'y faire. Amuſez-vous, Madame, avec la ſanté d'une Déeſſe comme vous en avez la figure : Flore eſt très-enjouée, & Zéphyre ne l'eſt pas tant.

LETTRE XVIII.

De Mad. de Dangeau.

J'Ai été ſi fort déconcertée, quand j'ai vu que vous m'abandonniez ſeule dans votre petite chambre, que je ne ſavois plus ce que je diſois ; quoique je ne ſois plus un enfant, j'ai beſoin d'être tenue par la liſiere ; j'ai trouvé mon affaire toute bouleverſée dans ma tête : j'ai dit mille choſes, & pas une ſeule de celles que je devois dire. C'eſt donc un miracle ſi le Roi m'a compriſe, & je ne dois qu'à ſes

bontés la protection qu'il accorde à Mr. de Dangeau dans un très-bon droit. Je vous avoue, Madame, que toutes les vôtres m'ont pénétrée. Je rapporterai de Paris un mémoire qui ne bégayera pas comme moi : je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne me vaudra rien : & malheureusement en ce temps-ci, on ne juge du cœur que par elle, & j'y perds plus que personne ; car comment exprimer tout ce que je sens de tendre pour vous & de reconnoissant pour d'autres ?

Aujourd'hui se passera-t-il comme hier ? serai je encore le mouton, & vous la tigresse ? Si vous vous plaignez, dans votre solitude, des importuns, pour adoucir ce cœur de roche, je vous envoye un peu d'or pour distribuer à vos pauvres : c'est trop de biens à la fois ; si je puis espérer que cette distribution fasse votre récréation, quand je ne fais qu'une bonne œuvre. S'il y a quelque nudité à couvrir, je m'y offre ; & puisque vous ne voulez pas que je les voye, envoyez-m'en la dépense.

Je ne sais ce que c'est que la galanterie de la petite niece ; mais je suis bien persuadée qu'elle fait la joie de sa journée, si elle a occupé la matinée pour qui elle veut occuper sa vie. Quelle douceur

ne ſens-je point dans ce commerce, qui cependant m'a gâté ce goût groſſier que je ne ſens plus, & que je donne auſſi aux autres! Votre table & votre commerce ont fait ſur moi le même effet : que n'ai-je aſſez d'eſprit pour retenir tant de belles choſes, & un eſtomac aſſez fort pour ne point crever de tant de bonnes? ..... Le Roi me croit néceſſaire, dites-vous : toutes mes forces ſont revenues : on me permet d'être bien emmitouflée : je ſerai avec vous : que me faut-il de plus? en vous voyant, Madame, je me fortifie des quatre vertus cardinales. Je quitterois plutôt mon fils que vous.

LETTRE XIX.

De Me. de Maintenon.

Ce 10 *Novembre* 1715.

JE ne vous verrai pas avec joie; mais malgré ce qu'il pourra m'en coûter, je meurs d'envie de vous embraſſer : & je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée. Le commerce de Mlle. de Courcillon eſt ce qui vous convient le plus dans l'état où vous êtes :

elle ne vous détournera point de Dieu, & l'application à Dieu a besoin d'un divertissement aussi innocent. Puissiez-vous voir Mr. de Dangeau aussi pieux, que vous êtes dévote ! Je regretterois Paris, si je pouvois vous y être utile ou agréable un moment; mais vous voir, seroit un mauvais moyen de se détacher du monde : & c'est au détachement que Dieu conduit ceux qu'il veut sauver. Je lisois, il y a quelques jours, dans un écrit de M. de Meaux, qu'il ne faut pas avoir le moindre chevet, c'est ainsi qu'il appelle le moindre appui; & c'en seroit un grand, Madame, que celui de vivre avec vous. Vous n'êtes point paresseuse, & il ne faut pas l'être pour la grande affaire qui vous reste. J'aime encore tout ce que vous appellez l'ancienne Cour : j'y comprends Me. d'Elbeuf & Me. de Pompadour. Je ne suis pas si détachée du bien public que du bien particulier : & la rareté de l'argent m'afflige, comme si j'en manquois. Avez-vous des vapeurs? vous savez que je ne les souffre point aux personnes raisonnables.

LETTRE XX.

De Mad. de Dangeau.

Ce 19 Novembre 1715.

VOus croyez bien, Madame, qu'aussitôt que j'ai vu ce charmant caractere, j'allai vous en faire voir un très-vilain, pour vous dire le plaisir que j'ai eu de recevoir une lettre, que j'ai relue bien souvent pour voir ces mots si précieux : *Je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée.*

Je vois une conformité de pensée en vous & en moi, qui m'a si fort grossi le cœur, que je pourrai fort bien attribuer à ce moment-là une fluxion terrible. Je n'ai pas seulement le visage enflé, mais la gorge & la poitrine, avec une très-grande douleur, plus forte la nuit que le jour, & une grande inquiétude de ce que cette fluxion retarde encore ce voyage, si desiré de ma part, si différé de la vôtre.

Je vous ai bien plainte, Madame, d'avoir eu à essuyer les derniers souvenirs du monde, puisque vous n'en avez jamais

goûté les diſtinctions importunes ! Au moins jouiſſez de ſon oubli. Je puis vous aſſurer que ſi vous y étiez ſenſible, votre amour-propre ſeroit ſatisfait des éloges que l'on vous donne : c'eſt beaucoup, quand on rend juſtice à la vertu ; & c'eſt au-delà de ce qu'on peut exiger, que de révérer la vertu malheureuſe : & c'eſt ce qu'on fait ; mais tout eſt amorti en vous, Madame, & vous laiſſez jouir vos amies de la gloire d'avoir été unies avec vous, ſans participer à leur plaiſir par les complaiſances de l'amour-propre. La pauvre Me. de Pompadour a aſſiſté Me. de la Neuville à la mort. Mr. de Dangeau a peine à s'accoutumer à la vie de Paris, & ne peut ſe réſoudre à le quitter. Nos amis ne nous abandonnent point : tous les jours je vois Me. de Caylus, & tous les jours je l'aime davantage. J'ai ſoixante louis à vous, Madame, & dix que j'y ai joints, pour les pauvres d'Avon, que je crois que vous ne voulez pas abandonner. Je ne ſais pas encore notre deſtinée pour les penſions. Ma vaiſſelle ne m'a pas été rendue, & je ne crois pas que je tâche de la ravoir. Je ſuis raſſaſiée de Princes & de Princeſſes : je ne verrai que Madame, & encore aux Carmélites. Je vous rends compte, Madame, de ce que je ferai, ſans

oſer dire ce que je fais. Ma famille ſe tient aſſez unie avec nous, & il me paroît que dans nos infortunes, il ne ſe trouve que cette douceur : pour moi, Madame, je ſens celle de vous parler, & de vous entretenir, puiſque Dieu m'a ôté tout le reſte. Je vais ſonger à mon ſalut : rien ne m'en diſſipera : ſoutenez-moi par vos conſeils ; car pour votre exemple, il eſt au-deſſus de mes forces. J'ai un petit cabinet dans une petite maiſon, où je goûte la ſolitude, & ſacrifie à Dieu, avec beaucoup de larmes, ce que j'ai quitté : on m'aſſure que Dieu veut bien les recevoir, & que la ſenſibilité ne diminue point le ſacrifice.

LETTRE XXI.

LA petite niece eſt à préſent dans une ſituation où j'étois l'année paſſée ſur mon fils : elle voit ce que c'eſt que d'avoir des enfants, qui ne ſongent qu'à ſe divertir ! Il eſt vrai que la gravité de l'aînée la conſole ; mais j'en appréhende la ſingularité. Mon Dieu, que de peines dans la vie ! il me ſemble que tout le monde eſt malheureux, & qu'il n'y a que du plus au moins. Me. de Cavoye a été une héroïne

roïne dans ſon malheur : elle n'a point dormi : elle a parlé avec fermeté : elle a exhorté ſon mari, ſans verſer une larme : elle lui diſoit dans les derniers moments une choſe qui m'a tout-à-fait plu : elle lui diſoit : » Je n'ai jamais ſongé qu'à » vous rendre heureux, & enfin vous al- » lez l'être : nos vœux ſont donc rem- » plis : je ne voudrois pas même deman- » der à Dieu, que vous revinſſiez à la » vie, puiſque cette vie retarderoit vo- » tre bonheur ". Elle reſte avec quatre-vingts mille livres de rente. Son projet eſt de faire une dépenſe médiocre, & de donner tout aux pauvres : elle vend ſon hôtel, & ſe mettra dans une maiſon qui tient à un Couvent. Mr. de Parabere ſe meurt de la petite-véroie : il n'a point voulu que ſa femme s'enfermât avec lui. Me. la Ducheſſe d'Elbeuf me dit tous les jours de vous faire des compliments. J'ai vu Me. la Princeſſe de Conti : je ne ſuis point contente de cette viſite.

De Mr. de Dangeau.

Oſeroit-on, Madame, vous remercier d'un ſouvenir qui m'honore tant, & qui ſeroit capable de me donner de la joie, ſi la joie pouvoit rentrer dans mon cœur?

Me. de Dangeau me fermoit la bouche : elle craignoit la vivacité de mes ſentiments : je n'en changerai jamais, ni pour ce que nous avons perdu, ni pour ce qui nous reſte.

De Me. de Dangeau.

Je vous demande pardon, Madame, je ne puis empêcher ce trait trop tendre, que Mr. de Dangeau écrit malgré moi.

LETTRE XXII.

De Mad. de Maintenon.

C'Eſt pour vous, Madame, que je deſire de vos nouvelles; car les lettres que je reçois ne ſont pas réjouiſſantes : il n'y a perſonne qui ſoit content : l'état eſt ſi violent, qu'il faut eſpérer qu'il ne durera pas. Ce que vous me mandez de Me. de Cavoye eſt admirable, & ſon projet très-raiſonnable : il me ſemble qu'elle connoît Mad. de Barneval, & qu'elle lui a déja fait du bien : ce ſeroit une connoiſſance bien avantageuſe pour cette pauvre femme, qui me paroît préſentement bien délaiſſée. Je compte, Ma-

dame, il y a long-temps, ſur les bontés de Me. la Ducheſſe d'Elbeuf, je ſuis perdue pour mes amis, & d'une maniere plus triſte que la mort qui finit tout à la fois : il faut s'accommoder à la volonté de Dieu : la Ducheſſe de Noailles m'a toujours paru ſenſible aux marques de votre amitié, & en connoître le prix : continuez, Madame, je vous en ſupplie ; car rien ne peut lui faire plus d'honneur, que ſon commerce avec vous. Je comprends comment votre viſite avec Me. la Princeſſe de Conti ſe ſera paſſée : je ſuis toute attendrie pour elle, quand je penſe qu'elle fut malade après notre malheur. Si on oſoit dire qu'une grande Princeſſe fait pitié, je le dirois de Madame : je ſuis aſſurée qu'elle ſouffre, & qu'elle a de la peine à ſe conſoler du Roi, quoiqu'elle n'ait pas toujours vécu bien avec lui ; mais tel étoit ſon aſcendant ſur les cœurs, que ſes bontés ſuffiſoient au bonheur des perſonnes avec leſquelles il daignoit s'abaiſſer. Je ne ſais plus où j'en ſuis : je ſuis obſédée de mes amis, & je n'en ai jamais tant eu, que depuis que je leur ſuis inutile. Je remercie Mr. de Dangeau de ſon ſigne de vie : pour vous, Madame, on ne peut trop vous eſtimer : mais je vous ai trop goûté pour mon repos.

LETTRE XXIII.

De Mad. de Dangeau.

Vendredi 1716.

SI je crois ma petite-fille dévote, je lui crois encore un bon cœur : ce Chapelet qui lui a été donné de votre part a renouvellé toute ſa tendreſſe pour vous, & votre portrait, le deſir d'aller à St. Cyr. Elle m'a aſſuré qu'elle n'étoit pas Janſéniſte, & je crois qu'elle n'a nul penchant à le devenir. Perſonne n'eſt content; & comment le ſeroit-on? perſonne n'a d'argent. Les choſes que l'on dit aujourd'hui ſont changées le lendemain : on ne ſait jamais que des fauſſetés, ou des vérités plus affligeantes encore que le menſonge. Mr. de Villeroi me fait grande pitié : il veut ſe juſtifier, & le monde le veut condamner : dans le fond il a raiſon, & dans le procédé il a tort, & ſa viſite ne vous réjouira point. Si vous daignez ſuivre les jours & les dates de nos malheurs, il n'y en aura point où vous n'ayez un ſacrifice à faire ; mais en ſacrifiant, il ne faut pas ſe donner les

maux de tête : il faut ſacrifier les larmes avec la douleur. Mr. de Parabere eſt mort en très-bon Chrétien. L'on vient de me dire que Me. de Tallard eſt accouchée d'un garçon ; voilà une grande joie pour le Maréchal ! Mr. de Dangeau m'impute le mot de ſigne de vie qu'il a vu dans votre lettre. Il me reproche de ne vous avoir pas parlé auſſi ſouvent de lui qu'il m'en avoit chargée : j'ai toujours évité de vous nommer ſon nom, depuis la triſte entrevue où j'obſervai que ſa préſence vous attendriſſoit : & plût à Dieu que je puſſe vous ôter toute idée du paſſé !

Le Vendredi, je vous écris, c'eſt donc le plus beau jour de la ſemaine : Vendredi, je vous verrai, c'eſt donc le plus beau jour de ma vie. Je ſuis faite pour n'avoir que des demi-bonheurs : la pauvre Madame de Barneval, que je croyois avoir ſauvée, eſt plus mal que jamais : elle ſera très-heureuſe, ſi elle meurt : car cette maladie conſomme l'argent de toute une année : je l'ai vue ce matin : à peine peut-elle dire une parole. Nous avons à St. Sulpice, le ſoir une priere qui me charme : elle eſt ſimple, courte, & faite pour le peuple : vous ſavez combien je le ſuis. J'aime fort auſſi la ſimplicité dans les ſermons : elle les met à ma portée,

& c'eſt une grande puérilité de goûter le brillant qui refroidit, au-lieu du ſolide qui échauffe. L'affaire de M. de Louvois eſt arrêtée : & celui-ci, ſelon les apparences, ne fera ni autant de bruit ni autant de peur, que le grand-pere, qui a attaché à ce nom quelque choſe de terrible : le mariage ne ſe fera qu'après la ſignature & l'enregiſtrement de tous les Brevets : Me. de Courtenvaux dit qu'elle n'en veut pas être la dupe : elle n'a voulu rien aſſurer de ſon bien. Voilà notre petit favori (Mr. le Duc de Richelieu) encore à la Baſtille : pour cette fois, c'eſt avec honneur.

LETTRE XXIV.

De Mad. de Maintenon.

Ce 20 *Février* 1716.

IL n'y a de bon dans votre lettre, Madame, que ce qui regarde la *Belle-Petite.* Dieu veuille qu'elle vous ſoit toujours une conſolation, ou du moins un amuſement ! Tout ce que vous me dites d'ailleurs n'eſt que triſteſſe. Je ſuis bien touchée de l'état de Mr. le Maréchal de

Villeroi, & j'ai de la peine à comprendre qu'il ſoit ſans remede : Me. de Ventadour, malgré, ou, pour mieux dire, à cauſe de ſa grande place, me fait pitié. Je trouve Mr. de Parabere plus heureux que ſa femme : il ne ſeroit pas mort, s'il avoit eu Mr. Beſſe : rien n'eſt plus extraordinaire que ce qu'il nous fait voir ici : il donne l'émétique à toutes nos filles ; il ſaigne, ou donne des lavements, des émulſions aux unes, du vin aux autres, du linge blanc à toutes : enfin, c'eſt tout le contraire de ce qu'on fait ordinairement à la petite-vérole : & pas une n'en meurt, ni n'eſt marquée. Il y a donc eu un homme content pour un moment, puiſque Mr. le Maréchal de Tallard a un petit-fils ! Mr. de Dangeau a raiſon de vous gronder, Madame, de ne me parler jamais de lui : j'en étois tout de bon bleſſée. Ne croyez pas, Madame, que la retraite ni la ſéparation entiere du monde mettent en repos : on ne voudroit pas être ailleurs, on eſt bien-aiſe de ne plus voir ce monde ſi mépriſable & ſi odieux ; mais il y a dans ce monde des perſonnes qu'on aime, qu'on eſtime, auxquelles on s'intéreſſe : les plus grandes afflictions n'ôtent pas la ſenſibilité : je n'ai jamais été ſi tendre pour mes amis

& pour les malheureux ! & voilà ma pénitence. Que ne peut-on vivre du présent sans se jetter dans l'avenir ? il est vrai que j'en parle bien à mon aise, étant si près de ma fin. Je vous trouve plus à plaindre que moi, quand je pense que sans miracle vous pouvez vivre encore trente ou quarante ans.

Il est vrai, Madame, que la pauvre Mme. de Barneval sera à plaindre, si elle revient au monde : car les secours qu'elle avoit reçus ne peuvent pas recommencer : votre charité a été grande dans sa maladie, mais elle ne m'a point surprise. Il y a long-temps que j'ai oui parler de cette priere de St. Sulpice comme très-dévote : cette paroisse-là est admirable : vous êtes bien heureuse, Madame, d'aimer ce qui est simple : ce goût-là est le plus sûr & le meilleur. Beaucoup de reconnoissance pour le nom de Richelieu, & un reste d'inclination pour celui qui le porte, m'ont fait lire avec le plaisir que la derniere aventure est honorable ; mais tout le monde n'en convient pas. Que Mr. le Maréchal de Villeroi est heureux de trouver une société comme la vôtre ! prendre soin de lui est une bonne œuvre.

Dieu veuille que l'indignation n'augmente pas encore ! c'est un terme très-con-

venable à notre état présent : & je trouve cette disposition-là encore plus fâcheuse que la tristesse qui peut être accompagnée de douceur : vous n'étiez point faite pour vivre dans l'amertume, & il me semble qu'il n'y en a aucune dans la composition de votre être : je suis ravie des consolations que Me. de Courcillon vous donne, & que vous puissiez vous livrer à l'inclination que vous avez pour elle ; mais je vous prie de ne vous point impatienter contre M. de Dangeau : car il est impossible que Dieu n'aime point la droiture de son cœur : tout le monde ne marche pas par le même chemin. Il n'y a plus rien à m'épargner sur les peines : & M. l'Abbé de St. Pierre me choque moins, que l'ingratitude de la plus grande partie des courtisans : l'Académie a mieux (1) fait en cette occasion que je ne l'aurois prévu ; car on m'a toujours reproché que je ne la regardois point comme un

(1) L'Abbé de St. Pierre écrivit sa *Polisynodie* ; ou *Traité de la pluralité des Conseils* ; satyre de l'administration de Louis XIV, qui, en quelques endroits, étoit nommé durement. Le Cardinal de Polignac lui en fit un crime ; & l'Académie sacrifia à son respect pour son Protecteur le plus respectable de ses Membres.

Corps ſérieux. Que ne donnerois-je pas Madame, pour vous ſuivre chez la vieille femme ? je me croirois encore à Avon. Vos lettres, Madame, ne peuvent que faire du bien à ma tête, & il me ſemble même que la derniere n'eſt point écrite avec du charbon. Adieu, la plus aimable de toutes les femmes, & plus eſtimable que la plupart des hommes.

LETTRE XXV.

De Mad. de Dangeau.

JE vais tâcher d'obtenir de la petite niece, qu'elle me laiſſe aller ſeule à St. Cyr : ſi elle y conſent avec peine, je lui en ferai le ſacrifice avec plaiſir : elle en ſauroit mieux qu'un autre la valeur. Quel beau Sermon je viens d'entendre à St. Sulpice ! c'eſt un Jéſuite qui a prêché à Verſailles, nommé le P. Canapuei : Mr. & Me. de Torcy le ſuivent comme un Apôtre. Mr. de Chiverny eſt nommé Gouverneur de Mr. le Duc de Chartres : pour moi je ſuis toujours ſurpriſe que l'on veuille aujourd'hui être quelque choſe. Quelqu'un diſoit l'autre jour, qu'il ſembloit que depuis la mort du Roi, on avoit

ſoufflé aux oreilles de tout le monde : *Le grand Pan eſt mort :* en effet, jamais on n'a vu un découragement pareil. Dieu m'a fait une grande grace de m'avoir donné le goût de la retraite. Je ſuis obligée de vous dire, Madame, que tout Paris eſt touché d'Athalie, & qu'on en ſort très-édifié : cette piece donne lieu à quelques-uns de réfléchir, à d'autres de parler de Dieu en bons termes : ſi vos Dames le ſavoient, elles ſeroient peut-être moins choquées de ce que les Acteurs font une profanation de ce ſpectacle édifiant. Me. de Ventadour a eu une bonne inſpiration, à ce que m'a dit Me. de Villefort, qui ne coûtera qu'au petit Roi, & dédommagera un peu cette pauvre femme. C'eſt vraiment vous, Madame, qui l'avez aſſiſtée eſſentiellement : mais il me paroît que les bonnes œuvres ſont votre nourriture. Me. de Mailly a perdu ſon fils unique. Je viens de voir la nouvelle Me. de Louvois : elle eſt un peu moins laide que Me. de Châteaurenaud : on m'amene les mariés ; je ne ſuis pas ſi ſotte de les aller chercher. Mad. de Berry fait grand fracas à Paris avec ſes gardes : elle étend prodigieuſement les prérogatives qui lui ſont dûes, & celles qu'elle a uſurpées ; mais il eſt vrai que tout le monde eſt

ſur ce ton, & qu'on croit qu'en s'oubliant on ſe fait oublier. Il n'eſt pas juſqu'à Mr. de Metz, qui ne veuille avoir un carreau devant le Roi, comme les Cardinaux, à cauſe de ſa Duché. Ce qui m'irrite le plus, c'eſt que les prétentions de tous ceux qui veulent entrer dans le carroſſe de ce pauvre enfant, font qu'il ne peut plus aller en carroſſe. Il y a tant de chambres! Il y en devroit avoir une pour décider de toutes les prétentions, puiſque le Régent ne le veut, ou ne le peut pas. Mlle. de Levis ne loge plus à l'Hôtel de Luynes : elle a une très-jolie maiſon. Je doute que les dix mille francs deſtinés pour les Conſeillers puiſſent ſuffire à la dépenſe où leur état les engage : ils n'en ont encore rien touché. Vous ai-je dit, Madame, que j'ai quitté mon Confeſſeur Carme, par la grande difficulté que j'avois de l'avoir depuis que je ſuis ici? J'ai barguigné; mais enfin, je me ſuis déterminée, & je vais à Mr. d'Entrecol, Vicaire de St. Sulpice : ne le connoîtriez vous pas? J'en ſuis très-contente. Le Maréchal de Villeroi ſoupa hier ici : il me paroît plus tranquille.

J'ai oui dire que Me. de Ventadour prenoit auſſi ſon parti. Le Maréchal de Villeroi me décraſſe quand je le vois :

mais c'eſt ſi rarement, que je n'aime pas à être décraſſée par lui. Mr. de Dangeau, pour ne point blâmer, ſe ſauve par l'eſpérance que tout changera, tolere le préſent, s'efforce d'oublier le paſſé, & ſe ſaiſit du bon. Voilà une bien longue lettre; mais je vous avoue, Madame, que je coupe dans le vif, quand je me veux arrêter.

LETTRE XXVI.

De Mad. de Maintenon.

OUi certainement, Madame, Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le goût de la ſolitude: car vous êtes très-propre au monde, c'eſt-à-dire au monde que j'ai connu. Ce n'eſt pas la ſeule que vous avez reçue de lui, & je ne connois perſonne qui lui doive tant de reconnoiſſance. Dieu veuille que les repréſentations d'Athalie faſſent quelques converſions! c'eſt la plus belle piece qu'on ait vue: on y revient, & je l'avois prédit. J'ai toujours oui dire du bien de Mr. de Chiverny, & c'en eſt un de le mettre auprès d'une jeune Prince. La chambre de juſtice me tranſit, comme ſi j'avois été

dans les Finances : elle va fournir bien des nouvelles véritables & fausses. Je suis ravie, Madame, de vous voir attachée à St. Sulpice. J'ai une grande estime pour Mr. d'Entrecol que je n'ai jamais vu ; mais j'en ai souvent entendu parler à des gens auxquels je me fiois plus qu'à moi-même. Mr. de St. Sulpice m'avoit parlé du Prédicateur que vous avez entendu : que vous êtes heureuse de goûter ce qui est bon, de quel côté qu'il vous vienne, & de ne vous prévenir, ni pour ni contre ceux qui annoncent l'Evangile ! Tout ce qui me revient de Paris m'étouffe : je ne pourrois en soutenir le séjour. Vous ne me dites point si cette jolie maison de Me. de Levis est près de vous, Madame : c'est ce qui me paroissoit le plus important. N'attirez-vous point à Me. de Barneval la protection de Me. de Cavoye ? il me semble qu'elle seroit bien propre à lui tenir compagnie : une fille d'honneur seroit aussi fort bien auprès de Me. de Berry.

LETTRE XXVII.

De Mad. de Dangeau.

JE me ſuis trouvée dans bien des embarras, depuis que je ne vous ai vue, Madame : que j'ai regretté le ſéjour que j'ai fait à St. Cyr ! mon Dieu ! que j'y ai été bien, à la ſéparation près ! elle me coûte toujours, & il me ſemble que nous nous ſéparons toujours brouillées. J'ai vu Me. la Ducheſſe de Noailles qui ſavoit que j'avois couché à St. Cyr : mais la peinture que je lui ai faite de l'accueil ne lui a pas donné l'envie d'en eſſuyer autant. Je lui ai dit toutes mes ſupercheries : que j'étois demeurée ſeule dans la cour, ſans carroſſe, à ſept heures du ſoir, à la belle étoile : que je ne vous avois preſque point vue : que vous m'aviez fait vos yeux noirs : qu'il avoit fallu que Mlle. d'Aumale couchât ſur une paillaſſe. Elle m'a trouvée très-hardie, & m'a dit : *Ma tante n'aime point cela.* A mon arrivée à Paris, j'ai trouvé Me. d'Elbeuf toujours à l'agonie, & il eſt étonnant qu'elle vive encore : je l'ai vue dans une grande réſignation pour la vie, ou pour la mort,

mais la même brusquerie que vous lui connoissez en pleine santé : elle répond à ceux qui lui parlent de Dieu, comme elle grondoit ses laquais : en voici un trait : elle se comparoit à Job : le Curé lui dit : *Il y a de la différence, en ce que vous avez eu la consolation de recevoir notre Seigneur :* Elle lui répondit : *Et pourquoi, Diable, le bon homme Job n'a-t-il pas reçu l'Extrême-Onction? je ne trouve pas cela bien* : mettez à cela son ton : elle en dit beaucoup de cette force : elle maltraite notre pauvre Mr. d'Entrecol : *Je ne puis plus vous entendre, vous me dites-là de grandes fadeurs.* J'ai enfin eu une réponse de notre Archevêque : il me refuse avec toute la politesse du monde, & me renvoye au Pere François Mazy, qu'il croit encore mon Confesseur : & qu'il n'est pas nécessaire qu'on fasse une autre confession générale, qu'une bien faite en sa vie suffit : » Je crois, lui répondis-je, que je » ferai comme a fait Mr. de St. Simon, » qui, après avoir été refusé, vous dit : » *Je m'y confesserai malgré vous : car je » l'irai prendre, je le menerai à St. Cyr qui » n'est pas de votre Diocese, & puis je le » remenerai dans sa maison.* " Il me répondit : » Puisque vous le prenez par-là, il » faut donc que je vous le permette. "

Oh! voici le beau. Madame, après m'avoir priée plusieurs fois de venir à St. Cloud, me manda, depuis que je suis revenue, qu'elle n'iroit de six semaines aux Carmélites, parce que la petite-vérole y étoit; qu'elle ne me proposoit pas de venir au Palais-Royal, mais que pourtant elle ne voyoit pas pourquoi je n'y voulois pas venir; qu'il n'y auroit personne, & que j'y vinsse Jeudi. J'y allai dîner comme elle vouloit : elle me reçut avec bonté : il n'y avoit que Madame la Grande-Duchesse, qui y demeure : elle me vouloit promener pour me montrer St. Cloud dont je ne me souvenois pas trop : nous nous mettons en calêche, de ces calêches anciennes avec.... portieres sur lesquelles .... *Le reste manque.*

LETTRE XXVIII.

De Mad. de Maintenon.

SI quelqu'un m'étoit venu dire qu'il vous avoit vue sur la portiere d'une calêche, aux pieds de Mr. le Duc d'Orléans dans les jardins de St. Cloud, je l'aurois cru extravagant. Je ne puis en douter, puisque c'est vous qui vous en van-

tez : je vous vois belle comme le jour, puiſque vous étiez rouge ; mais je ne me repréſente pas ſi bien le ſilence de ce Prince ; car il me ſemble que rien ne l'embarraſſe, & qu'il tient des diſcours très-doux & très polis à ceux même dont il n'eſt pas content. Je l'admire, Madame, de ne vous avoir point aidée en cette occaſion : mais les Princes ne penſent pas comme les autres hommes, ni les grands Prélats comme les femmes. Nous aurions cru qu'on pouvoit vous accorder un Confeſſeur pour Mr. votre mari ; mais nous avons tort : je penſe bien comme votre Archevêque ſur les confeſſions générales, & vous ſavez ce que nous en dîmes. Il vaut mieux être indifférent pour la vie & pour la mort, que de ſavoir que Job ne pouvoit recevoir l'Extrême-Onction ; mais je trouve très-mauvais que Me. d'Elbeuf maltraite Mr. d'Entrecol. La grace que le Cardinal de Noailles vous a accordée eſt peu de choſe : déterminez-vous au bon Mr. d'Entrecol, puiſque vous en êtes contente pour vous. Je renvoye les *Mémoires*, & j'en demande pluſieurs autres, pour n'importuner pas ſi ſouvent : les filles de St. Cyr ſont fort bien traitées dans la repréſentation d'Eſther : je vous prie, Madame, de demander à no-

tre Auteur, qui eſt un Prince qui meurt ſubitement à Chantilly : le nom n'y eſt point, & ce n'eſt point un de nos Princes du Sang : il me ſemble que c'eſt dans l'année 1689. Adieu, ma chere Madame, c'eſt bien moi qui ne ſais de quoi remplir mes lettres, ne jugeant pas à propos de me laiſſer aller à tout ce que mon cœur me dicteroit pour vous; car il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi appeſanti que l'eſprit.

LETTRE XXIX.

De Mad. de Dangeau.

MR. de Fréjus me dit hier que le petit Roi vous avoit envoyé une empreinte qu'il avoit faite ſur une theſe que l'on lui dédioit : je ſuis perſuadée que tout ce qui eſt autour de lui parle ſouvent de vous, dans le goût que fait Mlle. de Plantadis à ma petite-fille, qui veut toujours baiſer le portrait de Maman Maintenon, qu'elle trouve dans mon cabinet : il y en a de plus grandes qui auroient la même foibleſſe. Je fus hier dans mon Couvent : les bonnes filles me conterent qu'elles avoient un Confeſſeur qui étoit

un ſaint homme : il leur dit la Meſſe, & fait tout ce que leur Eccléſiaſtique a accoutumé pour le ſervice : & le bon Prêtre leur paye encore une penſion de cent écus pour le nourrir. Moret auroit beſoin d'un pareil Saint. L'Evêque de Saintes ſe défait de ſon Evêché : voilà un Evêque de plus. On m'a dit que Mr. le Duc de la Meilleraye avoit commencé ſon procès contre Mr. de Châtillon pour le Bailliage de Haguenau. L'on dit que Madame d'Orléans pleure beaucoup : je ne vois guere de gens dans la joie : Dieu nous y veuille mettre à ſa naiſſance, & renouveller les eſprits qui ne ſont pas bien diſpoſés ! Il arrive toujours quelque malheureuſe aventure qui me donne de l'inquiétude pour votre ſanté. Plus nous avançons, & plus je ſuis du ſentiment que je vous connois, depuis plus de vingt ans, qu'il n'y a rien de ſi bon que de mourir : la ſouffrance en eſt bien moindre, que de ſurvivre à tout ce que l'on voit, & à tout ce qu'on appréhende. Vous m'écrivez que vous vouliez bien entrer dans l'œuvre de la converſion d'une péchereſſe : j'ai diſpoſé les choſes, de maniere que je la mets dans un Couvent, & que je pourvois à la nourriture de trois enfants : il me manque encore cinquante

francs : si vous voulez achever, vous y aurez votre part.

Nous avons vu l'Arrêt de diminution des especes ; mais point d'apparence de payement. Tout ce que l'on avoit dit des personnes exceptées du retranchement n'est pas vrai, & hors vous, tout le monde doit être dans la regle générale. Je voudrois de tout mon cœur être réduite à la campagne : car tout ce que l'on entend dire est si horrible, que je trouve que Madame d'O est très-heureuse d'être sourde. Vous savez la mort de Mr. d'Entrecol qui m'a très-fort affligée, & je ne suis pas encore déterminée, mais ce ne sera pas hors de ma Paroisse. Mr. de Dangeau y est aussi attaché que moi, & mieux que moi ; car c'est à son Curé que je trouve respectable tous les jours de plus en plus ; mais je veux vivre avec lui hors du Confessionnal : je vous ai dis mes sentiments là-dessus.

De Mr. de Dangeau.

Si j'avois pu croire que mes Mémoires fussent vus un jour par de si beaux & si bons yeux, je ne les aurois ni faits ni écrits avec tant de négligence.

LETTRE XXX.

De Mad. de Dangeau.

JE vois avec douleur, Madame, que vous voulez me faire craindre la petite-vérole, que je n'ai jamais crainte, à plus forte raison quand il eſt queſtion de vous voir : la petite niece la craint, mais toute crainte s'évanouit quand il s'agit d'être avec vous. On a remis Athalie ſur le théâtre de Paris : elle a très-bien réuſſi : & tout ce qu'on y trouve à redire, c'eſt que ce ſoient des bouches auſſi profanes qui prononcent des choſes ſi ſaintes ; voilà déja un bel effet pour des ſpectateurs auſſi mondains : on dit ce ſpectacle parfaitement beau : mon fils en eſt enchanté. M. de Sourche le pere eſt mort. M. le Duc du Maine a fait l'honneur à M. de Dangeau de le venir voir : il m'a attendrie & par ſa préſence, & par ſon changement ; nous avons un peu parlé de vous : il m'a paru être bien-aiſe de voir quelqu'un de l'ancien monde, qui vous connoiſſoit. Toutes les idées ſont ſi fort changées, que les mêmes gens avec leſquels je vivois avec agrément,

je ne ſais plus que leur dire, & que je ſuis dans l'égarement de Me d'O : je commence à croire que jamais je n'ai eu de bon ſens que celui que vous me donniez. Jugez de ce que je vais devenir, ſi je ne puis avoir bientôt l'honneur de vous voir. Me. de Chevreuſe eſt la ſeule qui me reſſemble, & ſouvent nous pleurons en *duo* : elle trouve le temps bien changé. Voilà donc encore notre favori à la Baſtille : j'eſpere qu'il y ſera long-temps. Je crains que les malheurs de ce pauvre Roi d'Angleterre ne vous ayent bien donné des maux de tête : j'en ſuis pénétrée.

Quand je vis avec vous, je me retrouve dans mon naturel. Il y avoit trois mois que je languiſſois : avec vous, je me retrouvai en vie : enfin, je n'oſerois vous dire la différence qu'il y a en moi, étant avec vous, ou en étant éloignée : les expreſſions ſeroient trop fortes, & tiendroient du profane. Il n'y a que la petite niece qui le puiſſe comprendre ; mais elle a la reſſource de l'eſprit, & moi je n'ai que du ſentiment.

Nous avons beſoin de nous rappeller ſouvent l'Evangile de Dimanche dernier pour nous ſoutenir en ce temps, & de dire ſouvent : *O mon Seigneur & mon Dieu !* Le Régent fit venir M. de Beau-

fremont & M. le Maréchal de Villars. Le Régent porta la parole, & dit au Maréchal : *Mr. de Beaufremont eſt bien fâché de vous avoir manqué par la lettre qu'il vous a écrite, & il vous en fait des excuſes.* Le Maréchal répondit : *Je n'ai eu intention de lui faire aucune peine.* Ainſi l'on croit cette affaire finie : vous ſaurez ſans doute l'autre de M. de Clermont.

LETTRE XXXI.

De Mad. de Maintenon.

JE ſuis étonnée de ce que Mr. le Cardinal de Noailles ne s'oppoſe point aux repréſentations d'Athalie. Vous croyez bien, Madame, qu'on le trouve très-mauvais à St. Cyr. Le changement de Mr. le Duc du Maine me fait une très-grande peine : il étoit déja grand quand il vint ici : que la ſuite de ſa vie ſera différente des commencements ! Que Mr. de Sourche eſt digne d'envie, préſentement qu'il n'eſt plus ! Vous n'avez donc plus de ſens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrois être en tiers quand vous pleurez avec Me. de Chevreuſe : ſes larmes ſont bien ſinceres. Je vous ſupplie, Madame,

Madame, de faire dire par elle à Me. la Ducheſſe de Beauvilliers, que je ſuis bien ſenſible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la réſignation du Roi & de la Reine d'Angleterre, à ce que j'entends dire : je ne ſais point encore ſi la pauvre Me. de Barneval eſt morte. Mais je ſais, Madame, ce que votre piété & votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes auſſi bonne aux mourants qu'aux vivants ; & je vois avec regret que nous n'en profitons pas, comme je m'en étois ſouvent flattée. Comment Mr. de Dangeau ſe tire-t-il de l'état préſent du monde, lui qui ne veut rien blâmer?

LETTRE XXXII.

De la même.

JE ne puis vous dire, Madame, combien je ſuis touchée de votre lettre ; elle eſt pleine d'amitié & de raiſon : nous pourrons bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantôt par l'une, tantôt par l'autre, il ſe paſſe bien du temps à concerter un rendez-vous. Je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans

la maison, & de ne vous pas voir; quand vous avez tant fait que d'en ouvrir la porte, je ne voudrois pas perdre un moment du temps que vous pouvez me donner : mes prieres, vous ayant ici, ne seroient pas sans distractions; & il seroit nécessaire pour ménager ma foiblesse de ne pas dire un mot. Je vous écouterois avec plaisir : vous êtes bien humble, si vous me croyez la tête meilleure que la vôtre, je ne connois personne si solide que vous; & si vous y mêlez du badinage, c'est un agrément de plus; mais la conduite n'est pas légere, ni la vertu superficielle : je la trouve seulement un peu trop austere pour vous & pour ceux qui vous aiment : nous en parlerons à la premiere visite; mais je vous conjure que ce ne soit que dans les premiers jours du Carême, le temps sera plus doux, & la nuit ne nous séparera pas sitôt. Ne perdez point d'occasion, Madame, de persuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus; je serois très-affligée qu'elles m'obligeassent en venant ici à les refuser. Me. la Duchesse de Beauvilliers ne me l'a pas proposé, depuis que je l'en ai fait prier : & elle envoye souvent savoir de mes nouvelles. Rien ne me paroît plus dur dans ma retraite, que de ne

plus vivre avec vous, Madame, & jamais rien ne m'a plus flattée que le goût que je vous ai toujours vu pour moi. Dieu connoît ce qui nous est le plus sensible, & c'est souvent par-là qu'il nous prend; il faut s'y soumettre. J'avois hier toute la famille des d'Aubignés : ils sont encore effrayés du danger que cette pauvre femme a couru; je voudrois qu'elle vît quelques personnes raisonnables, & qu'elle se coëffât comme vous; elle vint ici, il y a quelques jours, avec un petit bonnet qui la rendoit ridicule : elle n'est pas faite pour être coëffée en folle, & du reste une femme à souhait pour sa famille. Je consens de n'être pas oubliée entre M. le Maréchal de Villeroi, Mr. de Dangeau, vous & Me. de Caylus : du reste, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable, la plus estimable & la plus respectable des femmes : la maniere de le dire n'est pas jolie, mais c'est le fond de mon cœur.

(*Jeudi.*) Vous n'avez jamais si bien écrit, Madame, & j'ai lu votre lettre dès la premiere fois : ce qui ne m'a pas empêché de la relire : seulement je n'ai pu déchiffrer le mot essentiel, & il n'en est aucun que je voulusse perdre.

Je suis bien en peine de la petite nie-

ce; notre Médecin fait grand cas de Chirac, & approuve fort qu'on le consulte. Je comprends parfaitement qu'un air de Cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le faisiez; mais il vaut mieux la voir dans un Couvent. Est-il vrai, Madame, que le Comte de Mongon soit retiré à St. Sulpice pour toujours? c'est une grande entreprise, & à laquelle plusieurs de ma connoissance ont perdu leur santé; je suis presque aussi lasse des remontrances (du Parlement) qu'on dit que l'est notre petit Roi.

Je ne sais ce que c'est que M. de Nonan, si ce n'est, que c'est un homme de qualité. La mort de Mr. de Simiane m'est assez indifférente: il n'en est pas de même de la faute de Brancas, à qui je souhaite toutes sortes de biens. Me. Bouchu sera une très-aimable Duchesse: je me souviens même qui est l'Archevêque de Cambray, & qu'il partira sans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dites de Mr. d'Argenson, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement: ce n'est point une linotte. C'est à moi, Madame, à dire, adieu ma joie, adieu ma douceur, adieu tout le plaisir de ma vie, adieu toute ma consolation dans mes peines, adieu l'objet de mon estime & sou-

vent de mon admiration, adieu badinage délicieux. Je connois la tristesse pareſſeuſe; mais je n'ai plus celle qui m'en tiroit à coup ſûr : après tout, je ne m'en plains pas : il eſt temps de ſouffrir & d'expier nos plaiſirs, quoiqu'aſſez innocents. Adieu donc, Madame.

LETTRE XXXIII.

De Mad. de Dangeau.

PArmi trente lettres, j'ai apperçu une belle écriture : elle m'a ſauté aux yeux, & encore plus au cœur; je me ſuis jettée deſſus avec avidité, & je l'ai ouverte de préférence à toutes les autres, quoique j'euſſe bien envie de ſavoir des nouvelles de Me. d'Elbeuf : je ne ſerois pas partie, ſi je lui euſſe été du moindre ſecours à elle ou aux ſiens; mais je ne la voyois pas, & j'étois dans l'anti-chambre avec une foule de parents & d'amis connus & inconnus : & j'entendois les cris horribles qu'elle faiſoit. Je la regrette infiniment, elle avoit beaucoup de bonté pour moi : voilà encore une amie de moins. Cette ſemaine eſt bien triſte : il n'y a point d'heure qui ne me faſſe reſſouve-

nir des choſes qui nous tuent tous : c'eſt autant à ſacrifier : parlons d'autre choſe.

J'ai ri de l'imagination de votre petite favorite, qui voit que vos nieces ont quelque choſe devant elles.

L'eſprit de l'homme ne prend plaiſir qu'à ce qu'il ne peut avoir : autrefois ce pays-ci me plaiſoit fort, parce que je ne pouvois m'y arrêter : aujourd'hui que je puis jouir de tout ce que j'effleurois alors, je n'y trouve plus qu'ennui & inſipidité : on voit, à force de vivre, bien des défauts dans la nature; car je ne crois pas que cette inconſtance me ſoit particuliere. Si je pouvois vous tenir ici, il me ſemble que je ferois des merveilles, & que c'eſt l'intelligence qui me manque : vous m'avez formé le goût, & ne m'avez pas donné la capacité. On me dit qu'il n'y a point de pauvres : cependant ils ſont tout nuds. Je voudrois bien les habiller tous, mais je n'ai pas de quoi ; il eſt triſte d'être à la campagne ſans argent. J'attends Mr. de Dangeau : je lui voudrois bien donner le goût de la campagne, mais je doute que j'y parvienne : mes jeunes gens ſont avec lui : je les attends dans quatre jours : j'aurai mon ennui & le leur à eſſuyer; je deſire donc & crains également leur arrivée : je n'ai

personne à qui parler de vous, & il faut que je m'en occupe, & sans que je le veuille; je vous vois, je vous entends, je pénetre votre cœur; jugez si je ne fais pas mon Purgatoire.

LETTRE XXXIV.

De Mad. de Maintenon.

JE voudrois savoir jusqu'où Mr. de Dangeau fait ses mémoires, afin de les ménager plus ou moins : car c'est le seul amusement que j'aye. Vous me marquez une bonté, Madame, qui me charme d'un côté, & m'afflige de l'autre : je ne jouirai donc plus du bonheur & du plaisir que je trouverois avec une personne prévenue en ma faveur, & qui joint à toutes les graces toutes les vertus!

Ce que vous me mandez de Mr. de St. Sulpice augmente encore la peine que j'ai de son aventure, quelque opinion que j'aye toujours eu de sa vertu : mais vous ne me dites point si cette affaire est finie, & jusqu'où elle peut aller pour lui. Je suis bien loin de vouloir tomber sur Me. de Beauvilliers; mais, entre nous, il me semble qu'elle ne doit point se mêler de

la conduite de Mr. de Beauvais, dont certainement Dieu ne la charge pas, & ſur lequel elle n'a plus d'autorité. Je fus très-contente de ce que me dit Mr. le Maréchal de Villars, mais point du tout de ſa viſite; il me montra ſur tous les Chapitres les ſentiments d'un honnête homme. Si le Parlement ne veut que du bruit, il doit être ſatisfait, car on ne parle que de ſes remontrances. Je ne croyois pas la Ducheſſe du Lude aſſez ingambe pour aller à St. Cloud; je ſouhaite que M. le Duc d'Orléans ne vous y trouve pas; car il me ſouvient de la confuſion où vous fûtes en le voyant. Il eſt vrai que tout le monde eſt accoutumé au parti que vous avez pris, & que vous ſoutenez avec une nobleſſe & un déſintéreſſement digne de vous. Dieu veuille que la *Belle Petite* vous reſſemble! c'eſt aſſurément lui deſirer tout ce qu'il y a de meilleur devant Dieu, & de plus aimable devant les hommes.

LETTRE XXXV.

De la même.

JE n'aurois jamais cru, Madame, qu'une lettre de vous pût me mettre de mauvaiſe humeur; mais j'avoue que la propoſition de Madame la Princeſſe m'eſt inſupportable; elle ſera dans ma chambre, & vous dans l'anti-chambre! croit-elle que je pourrai l'écouter un moment? Faites la malade ce jour-là, je vous en conjure; c'eſt bien aſſez pour moi d'eſſuyer ſa triſte converſation: car je ſais déja ce qu'elle me dira ſur le Prince. Mais peu m'importe, pourvu que vous n'y ſoyez pas.

Vous me paroiſſez ravie, Madame, d'avoir retrouvé Courbevoye; mais je ne crois pas Mr. de Dangeau de même goût: & vous n'en ferez jamais un ſolitaire; n'êtes-vous pas trop heureuſe de le voir un bon Chrétien? Je ne comprends pas, Madame, que vous veuillez me voir; car je ſuis un triſte perſonnage, & c'eſt ſincérement que je ſuis toujours étonnée de la bonté que vous avez pour moi; car je ne me vois plus d'autre mérite

que la vieilleſſe, que je vous ai toujours vu honorer. C'eſt une vilaine hiſtoire que celle de Mr. d'Hudicour : je pourrois l'écrire, mais je n'en ſuis pas tentée.

Vous démêlez parfaitement, Madame, d'où vient la douceur qu'on trouve dans la retraite : je voudrois que vous compriſſiez auſſi-bien la différence qu'il y a des diſtractions volontaires à celles dont nous gémiſſons, & dont nous ne ſommes pas les maîtres. Vous ne trouverez point de Confeſſeur qui vous diſe que votre état eſt mauvais, parce qu'en effet il eſt bon : mais c'eſt par les graces que Dieu vous fait, & non pas par votre mérite : il vous a fait des dons qui méritent plus de remerciments que de plaintes. Je ne crois pas, Madame, que votre Curé vous diſe autre choſe : je le crois un Saint très-éclairé, & le Pere Quinquet, fort bon s'il n'eſt point du parti, & ſi le commerce que vous aurez avec lui, ne vous donne point l'air d'en être. Mr. le Maréchal de Villeroi eſt une grande preuve qu'on n'eſt point heureux par les biens de la fortune. Hier le Duc de Noailles dîna avec moi. Je lui trouvai l'embonpoint d'un Financier & quelques reſtes de gayeté ; mais ſans être triſte, il m'attriſta beaucoup.

LETTRE XXXVI.

MR. de Dangeau ne s'accommode pas de la ſolitude : il s'intéreſſe aux affaires générales : elle paroiſſent dans un état violent ; je crois vos amis trop ſages pour vous en informer par leurs lettres. Vous manquerez de ſecours pour l'ame & pour le corps. Qu'allez-vous donc faire à Dangeau ? Je vous parle ſans intérêt, Madame : je ne profite point de votre ſéjour à Paris ; mais il me ſemble que, tant que Dieu vous conſervera Mr. de Dangeau, vous ne pouvez changer de vie. Vous êtes d'autant mieux que vous n'êtes pas à votre aiſe ; & c'eſt ainſi que Dieu nous veut. J'ai oui dire à des Saints, que lorſqu'on ſouffre bien, tout eſt fait. Vous voudriez être réglée dans vos journées comme des Religieux de la Trappe ; & Dieu veut que vous faſſiez bonne chere en ſouffrant les contradictions qui ſe trouvent dans les familles les plus raiſonnables. Vous voudriez faire le Catéchiſme à Avon, & Dieu veut que préſentement vous pratiquiez les vertus Chrétiennes, au-lieu d'en inſtruire les autres. Vous voudriez vivre enfin, pour vous-mêmes,

& Dieu veut que vous amusiez un mari infirme, que vous conteniez des enfants qui pourroient s'échapper, & que vous travailliez à l'ouvrage qu'il vous donne avec une grande paix. Vous voudriez être fervente, & ne pas perdre la présence de Dieu, & Dieu veut que vous soyez dans la sécheresse ; il se contente de votre fidélité à vivre en bonne Chrétienne, & à renoncer à cette sécheresse. Quand vous changerez d'état, il vous demandera autre chose, & vous serez alors bien étonnée, si vous vous trouvez intérieurement éloignée de Dieu, ennuyée de la solitude, & lasse de toutes les pratiques de piété : ce qui pourtant arrivera. On peut arranger la conduite extérieure; mais il n'est pas de même de l'intérieur : on ne pense pas comme on voudroit penser, & je vous assure, Madame, avec la confiance qui est entre nous, qu'il s'en faut de beaucoup que je ne sois aussi contente de ma dévotion ici, que je l'étois à Versailles, & que j'étois plus occupée de Dieu à nos Comédies, que je ne le suis dans le Chœur de St. Cyr. Votre inquiétude vient de deux chose, l'une, que vous n'êtes pas assez soumise à votre Confesseur, & l'autre, que vous ne distinguez pas assez le sentiment d'avec le consente-

ment : si vous consentez à vos distractions, vous péchez, & vous avez raison d'en être affligée ; mais si vous résistez, elles vous tourmentent à profit. Un saint homme (M. l'Evêque de Chartres) m'écrivoit un jour ces paroles : *Si malgré vos distractions, vous donnez à vos oraisons le temps prescrit, & que vous les rejettiez toutes les fois que vous les appercevrez, vous faites une excellente oraison.* Mon seul bonheur, Madame, c'est que je crois ce qu'on me dit de la part de Dieu, & je ne vous crois pas de même. Me saurez-vous quelque gré de vous parler sur ce ton-là ? Il me semble que votre lettre m'y convie : je prends un si sincere intérêt à vous, Madame, que je voudrois que vous eussiez plus de repos dans votre piété ; jamais personne n'a reçu plus de graces que vous ; & je crois que peu de personnes vous connoissent mieux que moi. La lettre que vous m'envoyez charmera nos Dames, qui ont encore la simplicité d'aimer la Catholicité, & d'honorer le Pape, & qui, s'il plaît à Dieu, la conserveront toujours.

LETTRE XXXVII.

Ce 5 Septembre 1718.

VOus avez trop de bonté pour moi, Madame, pour ne pas prendre quelque part à ma douleur : il eſt bien plus affligeant pour moi de voir Mr. du Maine dégradé, que de le voir mort.

Je reprends de bon cœur le commerce que vous voulez bien avoir avec moi, Madame, quoiqu'il ne puiſſe plus être qu'ennuyeux de mon côté : vous êtes à la ſource des événements du monde, & je ne vois que mon ouvrage. Deux choſes me ſont demeurées dans l'eſprit ſur notre derniere converſation : je crains, Madame, que vous ne rebutiez Mr. de Dangeau ; vous êtes trop auſtere, & vous ne comprenez point aſſez la force de l'habitude. J'ai vu Me. de Montchevreuil dans des inquiétudes pareilles aux vôtres : elle déſeſpéroit ſon mari par ſon âpreté ſur la dévotion ; elle vint en ce pays-ci : elle fut conduite par un homme très-droit ; & je me ſouviens qu'elle me manda un ſoir : *Que diriez-vous de moi ? C'eſt demain le jour de Pâques, & j'ai paſſé la ſoi-*

rée à jouer au trictrac avec Mr. de Montchevreuil. Tout le monde, Madame, n'eſt pas capable des recueillements que vous demandez, & vous devez être bien contente d'un homme qui a de la foi, qui n'a aucun vice, qui eſt bon par ſon naturel, & qui n'eſt que foible. L'autre article eſt celui de Madame la Princeſſe, à laquelle je vous prie de demander pardon pour moi de toutes les ſottiſes que je dis & que je fis à la derniere viſite dont elle m'a honorée : vous avez bien changé mes idées par tout ce que vous m'avez appris de la fermeté de ſon amitié pour les malheureux Princes, & je ne me ſouviens plus que de la bonté & de la confiance avec laquelle elle m'a parlé dans tous les temps ; elle ſait auſſi combien je lui ai toujours été attachée, ainſi qu'à Mr. le Prince, qui n'auroit point ſouffert ce que nous voyons. Adieu, Madame; voilà une lettre bien ſérieuſe, mais vous ſeule mettez par-tout de l'agrément.

LETTRE XXXVIII.

JE ſuis ravie, Madame, de vous ſavoir dans le chemin de la paix & de la ſûreté : on ne la trouve que par l'obéiſſance. Les plus grands Saints qui conduiſent les autres, ſont eux-mêmes conduits. Vous auriez été trop inquiete, ne croyant jamais en faire aſſez, & entreprenant ſouvent d'en faire trop, & des choſes que Dieu ne demandoit point : quand on a pris un guide, après l'avoir bien choiſi, & qu'on eſt prêt de faire tout ce qu'il nous demande ſans raiſonner, on eſt arrivé au port, autant qu'on y peut être dans ce monde. Je l'ai expérimenté bien ſenſiblement; mais Dieu ne m'a pas laiſſée long-temps dans cet état, & m'a miſe dans une ſituation qui eſt ſans nulle conſolation & qui ne ſe peut écrire (1). Plus d'épanchement de cœur, & il faut que je me conduiſe moi même.

Je crains ſeulement pour vous, Madame, que les affaires préſentes ne vous

(1) Elle avoit lieu de ſoupçonner de Janſéniſme le Confeſſeur auquel elle s'adreſſoit depuis dix-ſept ans.

jettent dans des embarras, & que vos amis ne ſoient perſécutés.

J'eſpere que Mr. de Dangeau ſe trouvera bien de votre paix; & que voyant la patience qu'on aura pour vous, vous en aurez pour un homme qui n'a pas reçu tant de graces que vous, mais qui eſt pourtant un des meilleurs que vous connoiſſiez. Vous voyez comme je vous obéis.

P. S. C'eſt St. Sulpice pour lequel je crains la perſécution.

LETTRE XXXIX.

Ce 18 *Décembre* 1718.

OUi, aſſurément, Madame, je ſuis affligée du malheur de Mr. de Pompadour. Je crains que ſes relations avec Me. des Urſins, & même avec Mr. de Chalais, ne l'ayent rendu ſuſpect : je vous conjure de me faire ſavoir la ſuite de cette aventure, & comment il eſt traité à la Baſtille. Je crains que Mr. de Dangeau ne ſe ſerre le cœur. Vous ſavez comment je ſuis pour Me. de Pompadour; & vous ſavez, Madame, comment je dois être pour vous; je voudrois de tout mon

cœur prendre une bonne partie de votre peine : je n'ai rien de meilleur à faire que de souffrir. Vous avez raison de dire que la soumission à la volonté de Dieu n'empêche pas la sensibilité ; c'est cette soumission qui est dans la pointe de l'esprit; & tout est dans la souffrance : cependant Dieu se contente de notre volonté, toute imparfaite qu'elle est. Me. de Caylus fait bien de partager votre douleur : il ne nous revient ici que des sottises ou des malheurs.

Je n'aime rien tant à la Cour que Me. la Princesse ; & le personnage qu'elle fait dans sa grande famille me paroît complet ; la bonté pour les malheureux, la fermeté pour les heureux, le courage pour soutenir les opprimés, la justice pour tous, enfin, Madame tout m'y paroît admirable : & elle étoit, ce me semble, toute faite pour ce qu'elle joue présentement : ce n'est pas que je voulusse qu'elle demandât de continuelles graces à Monsieur le Régent ; il en accorde assez de lui-même : mais qu'on mette ensemble plusieurs de ces adoucissements qui font une grande différence dans l'état des prisonniers, comme des livres qui ne fussent pas tous de dévotion ; continuez, Madame, à l'exciter : j'aurois été bien blessée que

vous ne m'euſſiez pas mandé l'adouciſſement de la priſon de Mr. de Pompadour ; je m'y intéreſſe par bien des endroits.

LETTRE XL.

ON dit que la citadelle (de Dourlens où étoit le Duc de Maine) eſt horrible. Je ſuis bien-aiſe que Me. la Princeſſe ſoit contente du Prince de Dombes : le pauvre Malézieux me fait grande pitié : il eſt trop vieux pour s'être abandonné aux autres : je voudrois bien que vous fuſſiez mieux inſtruite ſur ce qui regarde Mr. de Pompadour. C'eſt beaucoup, Madame, que vous eſpériez qu'on ne fera de mal à perſonne. Je vous prie de remettre au Carême la viſite que vous me propoſez : je ſuis dans une foibleſſe qui me rend incapable d'aucune attention de ſuite. Je voudrois laiſſer Me. de Caylus en poſſeſſion d'être payée comme je le ſuis : & cela n'eſt pas aiſé : rien n'eſt égal à la maniere dont Monſieur le Régent a reçu ma propoſition. M. le Maréchal de Villeroi feroit mieux de quitter un pays, pour lequel il n'eſt point fait : il en convient, & ne peut ſe détacher, & ſe conſole des malheurs préſents par

le ſouvenir de ſa faveur paſſée. Pour moi je ne trouve dans toute ma vie aucun plaiſir qui ait été auſſi vif que mes peines d'aujourd'hui ſont ameres, & toute ma conſolation eſt l'eſpérance de ce dernier moment, qui viendra bientôt mettre fin à toutes mes joies & à toutes mes afflictions. Bon ſoir, je ſuis bien près de tomber en foibleſſe : la petite fievre me conſume, & l'on m'ôte preſque toute nourriture. Mais qu'importe de nourrir un corps qui n'a plus que deux jours à vivre? Adieu, ma chere Madame.

MAINTENON.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON ET DE MAD. LA PRINCESSE DES URSINS.

LETTRE I.

De Mad. la Princesse des Urſins à Mad. de Maintenon.

Berlanga, 24 *Juin* 1706.

IL a fallu enfin, Madame, ſortir de Madrid. Mon Dieu, quelle nouvelle à vous apprendre ! & comme l'on a voulu tenir bon juſqu'à la fin, & ne rien faire connoître à ce peuple de ſes intentions, notre départ s'eſt fait ſans avoir les choſes mêmes les plus néceſſaires. La Reine a été ſans lit les premiers jours. Heureuſement le Chevalier de Bragelonne, qui commandoit le détachement François qui

nous accompagne, en avoit un tout neuf, qui ſe trouva très-à-propos. Mais il ne fut pas ſi aiſé de ſuppléer au reſte. Sa Majeſté n'eut que deux œufs pour ſon ſoupé, & ne fut guere mieux le lendemain. La Reine va à Burgos. Le Comte de Sanplevan, Grand-Maître de ſa Maiſon, le Marquis de Caſtel-Rodrigue ſon Grand Euyer, & le Duc de Popoli un des quatre Capitaines des Gardes du Roi, étoient de ſentiment qu'elle paſſât à Pampelune, où elle auroit été plus en ſûreté, & par conſéquent moins expoſée à faire une ſeconde retraite. Mais le Roi, M. l'Ambaſſadeur, & M. le Duc de Berwick ont préféré Burgos, parce que c'eſt une Ville de Caſtille, & que le deſſein du Roi eſt d'y transférer ſes Conſeils, croyant par-là retenir les peuples plus aiſément dans l'obéiſſance. Pour la Reine, elle auroit ſouhaité d'aller à Pampelune, perſuadée qu'il n'y a plus que la force qui puiſſe ſoutenir notre parti, & que le Roi auroit été plus maître d'employer toutes ſes troupes, ſi elle avoit été dans un lieu moins expoſé aux ennemis. De plus, Sa Majeſté regardoit comme une eſpece de ſoulagement d'être éloignée de toutes ſortes d'affaires. Si elle eût paſſé promptement dans la Navarre, elle l'eût pu faire

ſans riſque. Dieu veuille qu'elle n'en trouve pas davantage dans le chemin qu'elle va prendre! Car il faut qu'elle paſſe après demain à Aranda de Dovero, qui n'eſt qu'à douze lieues de Ségovie. Je ne ſais ſi nous ne devons pas craindre auſſi que les nouvelles troupes qui viendront ſur la flotte d'Angleterre ne débarquent qu'à Bilbao; auquel cas, il ne nous reſteroit plus de retraite. Car les ennemis ſeroient plutôt que la Reine à Vittoria : & les Miquelets, qui, ſelon toute apparence, auront fait révolter tout l'Arragon dans ce temps-là, ne nous permettroient pas de prendre un autre chemin. La ſituation de la Reine, Madame, eſt fort à plaindre. Elle n'a auprès d'elle que moi, *Lazafatæ*, une *Duenna*, & une femme de chambre. La diſette d'argent l'a réduite à n'en pas avoir davantage. Elle avoit nommé une *Sennora de honor* & la *Tocadora* comme les plus anciennes de ſes Dames. Elles venoient: mais ayant demandé chacune cent piſtoles à compte de ce qui leur eſt dû, on s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de faire cette avance, dans un temps où tout ce que l'on peut avoir doit être réſervé pour payer les troupes. Malgré ce petit nombre de domeſtiques, ce voyage ne laiſſera pas que de coûter beaucoup, parce

qu'il faut porter jusqu'à la moindre chose, & que par cette raison il y a pour près de cent pistoles de voitures par jour. La plupart ont été prises à crédit. Cette derniere ressource ne sauroit durer dans l'état où sont les choses. Ainsi nous nous trouverons peut-être bientôt à ne savoir où donner tête. M. le Cardinal Portocarrero pouvoit y remédier, en donnant son consentement à un expédient qu'on lui avoit proposé. Mr. le Cardinal Aquaviva a fait en cette occasion tout ce qu'il a pu pour vaincre l'opiniâtreté de son confrere, mais inutilement. M. le Cardinal Portocarrero avoit d'abord promis qu'il le feroit. Apparemment des gens de mauvaise volonté lui tournerent la tête. Je ne sais, en vérité, Madame, après une telle action, comment juger de son cœur. On vient de me dire qu'il s'est retiré à Tolede. Depuis mon retour, il n'est rien que je n'aye fait pour le ménager. Il m'avoit même promis que si la Reine étoit obligée de se retirer, il la suivroit partout, & il l'avoit dit à Sa Majesté en présence de l'Ambassadeur. Peut-être que la malheureuse affaire de Flandres, jointe à sa timidité naturelle, lui a fait prendre d'autres mesures. Le Roi vient d'écrire à la Reine, qu'il la prioit d'envoyer ses pierreries

pierreries en France, ou pour les vendre, ou pour les engager. M. l'Ambassadeur me mande que cela est absolument nécessaire. Ainsi, Sa Majesté les envoye par ce même Courier, & je les adresse à M. de la Bourdonnaye, Intendant de Bordeaux, qui se trouve présentement à Bayonne, comme M. Amelot me le marque. Il y a parmi ces pierreries la fameuse perle appellée la *Peregrina*, & le diamant que les Espagnols nomment *el Estanquo*. La Reine y a joint aussi toutes les siennes. C'est Vazet, ancien domestique du Roi, qui est porteur de ce trésor. Je le fais accompagner d'un Officier, qui a l'honneur d'être frere de lait de M. le Duc de Berry, dont le Chevalier de Bragelonne m'a dit beaucoup de bien. Ils vont avec le Courier de M. l'Ambassadeur, qui est un de ses Secretaires, auquel il se fie fort. Voilà tout ce que nous nous sommes imaginés de mieux, dans la nécessité où est la Reine de conserver auprès d'elle ceux qui nous restent. Je crains bien qu'on ne trouve pas grand'chose sur ces pierreries, à moins qu'on ne les porte à Paris. Je sais encore moins comment faire passer au Roi d'Espagne l'argent que l'on trouvera, le commerce des lettres de change étant si fort interrompu. Il y a à la

ſuite de la Reine les Ducheſſes de Médina Sidonia, de Veraguas, d'Oſſone, de Popoli, & pluſieurs autres Dames, à qui Sa Majeſté fait les amitiés qu'elles méritent, pour l'attachement qu'elles lui témoignent. Une ſi nombreuſe ſuite cauſe beaucoup d'embarras pour les logements, & ne laiſſe pas un moment de libre à la Reine & à moi: de ſorte, Madame, que je ſuis très-fatiguée. Cependant il faut prendre courage juſqu'à la fin, & mettre ſon eſpérance en Dieu. J'aurois encore, ce me ſemble, mille choſes à vous dire; mais la plus importante eſt de vous aſſurer, Madame, que je vous ſuis entiérement dévouée.

LETTRE II.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urſins.

Ce 4 Juillet 1706.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, Madame: l'une du 17 de Juin, l'autre du 24.

Vous voilà hors d'incertitude, & ſortie de Madrid. C'eſt, Madame, une grande

démarche, & vous en connoiſſez mieux que moi toutes les conſéquences. Je vous ſouhaite préſentement à Pampelune. Il me ſemble que vous y ſerez en ſûreté, en attendant que nos troupes ſe joignent à celles de Sa Majeſté Catholique. Mais, Madame, nos ennemis ſont bien forts par-tout, & chaque mauvais événement nous affoiblit. Vos Eſpagnols nous trahiſſent : les Flamands nous abandonnent, & Dieu paroît irrité contre nous.

Le Maréchal de Teſſé a fait de ſon mieux dans une entrepriſe qui n'étoit pas de ſon goût. Il a été malheureux, & il eſt bien juſte de le conſoler. On a voulu faire de même pour M. le Maréchal de Villeroi. Et ſi vous ſaviez, Madame, les marques d'amitié que le Roi lui a données dans toute cette triſte occaſion, vous ne pourriez vous empêcher de blâmer votre ami de les recevoir ſi mal. Pour moi, je n'ai oſé lui écrire, quand j'ai vu la maniere dont il répondoit aux lettres du Roi. Et je n'ai pu croire que les miennes ne fuſſent pas rejettées avec encore plus de dureté. Le Maréchal de Villeroi n'eſt accuſé que d'incapacité & de malheur. Le Roi a vu ſi ſûrement & de ſi près le peu de confiance que l'armée a en lui, & les clameurs de Paris ont été

ſi grandes, qu'il a été forcé à ce changement, & qu'il ſe ſeroit toujours repenti, s'il ne l'eût pas fait. J'ai vu de près la violence que le Roi s'eſt faite, & l'amitié pour le Maréchal de Villeroi eſt encore plus grande que je ne la croyois. Il n'y a eu en tout cela, ni cabale, ni intrigue : je vous en réponds.

Ces changements de Généraux font de nouveaux embarras. M. de Vendôme quitte l'Italie, & déſole ſon armée par ſon abſence, dans le même temps que le Prince Eugene reçoit une augmentation de troupes, & que M. de Savoye eſt ſorti de Turin pour aller encore le fortifier de ſa perſonne & de ſa Cavalerie, ou pour aller au devant de quelques ſecours par mer.

Le Maréchal de Villeroi, outré & abattu, demeure chargé, pour quelque temps encore, de l'affaire ſi difficile de Flandre.

Le Maréchal de Villars a tant fait de repréſentations pour n'aller pas en Italie, que le Roi s'y eſt rendu, & y envoye M. de Marſin. Ils ſont ſi éloignés les uns des autres, qu'il ſe paſſera bien du temps avant qu'ils ſoient chacun dans leurs poſtes.

Paris & l'armée de Flandre ſont raſſurés depuis qu'on a nommé M. de Ven-

dôme: Dieu veuille qu'il réponde à ce qu'on attend de lui ! Il fera de ſon mieux : mais la beſogne eſt bien gâtée.

Me voici, Madame, à votre lettre du 24 Juin : & vous voilà ſortie de Madrid, ſans ſavoir quand vous y rentrerez. Il eſt bien ſûr que c'eſt pour le mieux qu'on vous conſeille Burgos. Mais je crois, par la ſuite de vos lettres, que vous irez à Pampelune : & il me ſemble que c'eſt où vous ſerez le plus en ſûreté, en attendant que nos troupes arrivent. Vous aviez bien prévu, Madame, que vous pourriez vous trouver dans de grandes extrêmités, & bien éloignée des délicateſſes & de l'abondance de Rome. Mais pourriez-vous vouloir que cette aimable Reine fût ſans vous ? Elle fait de nouveaux remerciments au Roi ſon grand-pere de vous avoir envoyée en Eſpagne, & paroît ſentir ce que vous faites pour elle. Vous êtes bien fine, Madame, ſi M. le Chevalier des Pennes dit vrai. Et les deux Rois que vous trahiſſez ne pourroient gueres vous faire plus de mal que les deux Princes que vous ſervez. Ce qui revient de ce monſtre, Madame, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire, & il eſt affligeant de voir des François capables de telles actions.

Jugez, Madame, de ce que je souffre de vous savoir avec la Reine, manquant de tout, moi qui sens de la pitié pour ce qui s'appelle des misérables. Me. la Duchesse de Bourgogne me lisoit hier votre lettre, qui nous coûta bien des larmes. Cette Princesse m'inquiete fort d'être aussi pénétrée de douleur dans une grossesse. Elle a pourtant du courage, & se contraint en public. Mais les bontés dont elle m'honore font qu'elle se répand sans mesure avec moi.

Il est bien vraisemblable que M. le Cardinal Portocarrero n'a pas de bonnes intentions, de vous avoir refusé votre seule ressource. Les Anglois ne consulteront pas les Curés : ainsi le Cardinal ôte un secours au Roi, & le donne à ses ennemis.

Je crains bien qu'on ne trouve pas grand'chose des pierreries de la Reine : & je ne doute point des difficultés de trouver de l'argent & de le faire tenir.

Je sens une grande tendresse pour les Dames qui ont suivi la Reine. Plaise à Dieu que Sa Majesté se trouve en état de les en récompenser ! Quelle extrêmité, Madame, d'en avoir laissé, pour n'avoir pas cent pistoles à leur donner ! Je ne sais que vous dire, Madame, entre l'envie

que j'ai de recevoir de vos lettres, & celle que j'aurois que vous priſſiez pour votre repos le temps que vous me donnez. Faites au moins comme vous avez fait cette fois-ci, en renvoyant le Roi à la lettre que vous me faiſiez l'honneur de m'écrire. Je vois tout ce qui paſſe par M. de Torcy. Ainſi, Madame, ne mandez pas les mêmes choſes. Je donnerois mon ſang pour vous ſoulager & pour vous ſervir.

LETTRE III.

De Mad. des Urſins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 15 *Juillet* 1706.

LEs couriers ne paſſent point réguliérement à Burgos, Madame, & nous n'avons nos lettres qu'après qu'elles ont été à l'armée du Roi. Cela me retarde le plaiſir de recevoir les vôtres, & ſera peut-être cauſe que vous n'aurez pas ſi ſouvent des miennes. Je ferai mon poſſible néanmoins pour me donner l'honneur de vous écrire toutes les ſemaines. Il y a beaucoup d'apparence, Madame, que les

affaires de ce Pays nous fourniront à l'avenir des nouvelles plus agréables à vous mander. La malheureuse affaire de Flandre avoit achevé d'avilir les Castillans. Ils supposoient que les troupes de France ne repasseroient point en Espagne : &, à notre sortie de Madrid, les ennemis leur faisoient croire que leurs Majestés Catholiques ne pensoient qu'à se retirer en France. De-là est venue la facilité que quelques Villes ont eue à rendre l'obéissance à l'Archiduc, & c'est un miracle que le mal n'ait pas été plus grand. Aujourd'hui que l'armée Françoise est quasi à portée de joindre le Roi, tout le monde reprend courage. Ségovie s'est déja armée contre les Portugais. Les autres Villes s'associent pour se défendre, & fournissent ce qu'elles peuvent de vivres & d'argent. Les troupes Espagnoles marquent aussi tant de bonne volonté, que nous commençons à craindre que les ennemis n'abandonnent Madrid avant que nous soyons en état de les attaquer. S'ils étoient assez hardis pour risquer une bataille, le regne de l'Archiduc finiroit bientôt en Castille. Peu de Portugais retourneroient chez eux, & Sarragosse ne pourroit pas rester longtemps dans la révolte. L'Andalousie & les autres Provinces voisines font des ef-

forts si considérables, qu'il ne paroît pas que nous ayons à craindre de ce côté-là, ni pour Cadix.

Valladolid, qui sembloit branler, peut-être par l'infidélité de quelque Ministre, donna le 7 de ce mois une marque très-authentique de sa fidélité : car chacun sortit de sa maison, hommes, femmes & enfants, les armes à la main, & criant avec une telle fureur : *Vive Philippe cinq, & meurent les traîtres!* qu'on a regardé comme un bonheur, que cette démonstration n'ait pas été suivie de la mort de tous ceux qu'on soupçonnoit être affectionnés à la Maison d'Autriche. Ces Provinces-ci, toutes pauvres qu'elles sont, s'efforcent d'amasser de l'argent pour donner au Roi. Nous sommes déja sûrs de huit mille pistoles : & quoique nous ne les ayons pas encore, j'en envoyai une bonne partie, il y a trois jours, à M. l'Ambassadeur, ayant trouvé le moyen de me la faire avancer ici sur ma parole. Nous négocions une affaire qui pourra en produire quinze mille. Ce seroit un secours considérable dans ce temps de désordre, & dans lequel tout commerce est interrompu. On nous mande d'Arragon, que plusieurs grosses Villes se sont associées pour se défendre mutuellement,

& pour attaquer même Saragoſſe. Le mal eſt que nous n'avons point d'armes à leur fournir pour leur argent, & que ces peuples en demandent. Enfin, Madame, ſi Dieu nous aide à conſerver les Indes & le Royaume de Naples, nous n'aurons pas perdu beaucoup à ſortir de Madrid. Au contraire, leurs Majeſtés, dans cet événement, auront vu ceux qui leur ſont fideles, & connoîtront les gens qui favoriſent leurs ennemis. La Reine eſt très-mal logée ici, & manque de tout. Elle le ſupporte avec tant de courage, que Sa Majeſté n'y paroît pas ſenſible. Je ne ſais en vérité, Madame, s'il y a une autre Princeſſe au monde qui ſût comme elle trouver dans ſon propre fond de quoi ſe conſoler d'une vie auſſi pénible.

Je plains M. le Maréchal de Teſſé, & il mérite vos bontés. Ce n'eſt point par ſa faute aſſurément qu'on a commencé le ſiege de Barcelone un mois trop tard, & on ne ſauroit lui attribuer les autres inconvénients qui ont fait échouer cette entrepriſe. On lui reproche de nous avoir fait ſortir de Madrid, en ramenant les troupes par la France : mais il pouvoit arriver pis, s'il avoit trouvé les rivieres débordées par l'Arragon.

Pour ce qui eſt de M. le Maréchal de

Villeroi, je ne le reconnois point dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de ſon procédé. Après tant de coups malheureux, il devoit être le premier à demander ſon rappel. C'eſt l'unique parti qu'il avoit à prendre. Que les hommes ſont à plaindre! & qu'ils ſavent peu ce qui leur convient, Madame, quand le déſeſpoir dérange leur lumiere naturelle! Le Roi me paroît encore plus grand, dans la pitié qu'il a de lui en cette occaſion, que par toutes les autres vertus qui obligent ſes propres ennemis à l'admirer. Et je ſuis très-fâchée que le public ne ſache pas ce détail : preuve ſans contredit que Sa Majeſté eſt le meilleur ami & le plus honnête homme du monde. Je ſerai plus hardie que vous, Madame : car je vais écrire à M. le Maréchal de Villeroi. Je vous enverrai néanmoins la lettre ouverte, afin que vous la ſupprimiez ſi vous trouvez qu'elle ne convient pas. Mon deſſein eſt de le louer, comme s'il avoit fait ce qu'il auroit dû faire : n'étant pas permis, ce me ſemble, de blâmer extrêmement un ami ſi eſtimable & ſi malheureux.

Mon Dieu! que je crains que toutes ces déſagréables affaires ne faſſent trop de peine au Roi, & n'alterent ſa ſanté!

Le reſte m'embarraſſe peu, parce que Dieu & Sa Majeſté y remédieront. Mais je frémis, quand je penſe à ce dernier malheur. Il y a ſans doute, Madame, de très-grands inconvénients à faire paſſer M. de Vendôme en Flandre. Tout autre Général ne conduira point ſes projets ſi bien que lui, & il eſt à craindre que ſon armée n'ait pas la même confiance en celui qui lui ſuccédera. J'eſpere beaucoup néanmoins de Mr. le Duc d'Orléans. Un neveu du Roi ſe fera toujours adorer des troupes : & ſi Turin ſe prend, il ſe trouvera ſi ſupérieur aux ennemis, qu'il pourra facilement rendre tous leurs efforts inutiles.

Je n'oſe imaginer les raiſons qui ont empêché M. de Villars de paſſer en Italie. J'en trouverois peut-être qui me révolteroient contre lui. Tout bien conſidéré, je crois que le Maréchal de Marſin convient mieux dans cette place.

Le Chevalier des Pennes mériteroit qu'on lui fît ſon procès, s'il ne prouvoit pas ce qu'il avance, quand on ne voudra pas le regarder comme un fou. Vous le croyez pis encore avec raiſon, Madame : & je ſuis perſuadée que le Roi ne penſe pas différemment. Soyez donc ſeulement en garde, je vous ſupplie, contre

l'usage que quelques gens feront de ses extravagances. M. Amelot m'écrit qu'il croit devoir m'avertir que cette affaire réveille mes anciens ennemis, & il me plaint fort d'être toujours en bute à des foux ou à des frippons. Je vous envoye, Madame, la lettre que le Chevalier des Pennes m'écrivit avant que de passer en France. Elle vous fera connoître le caractere du personnage, & qu'au moins il ne me regardoit pas pour lors comme une ennemie du Roi d'Espagne. Le procédé de cet homme-là passe tous mes raisonnements, & seroit capable de me donner de l'horreur pour tout le genre humain, si je ne m'étois mise en tête depuis long-temps de regarder la plupart des choses avec indifférence. Pour vous égayer un peu, Madame, il faut que je vous fasse la description de mon appartement. Il consiste en une seule piece qui peut avoir douze à treize pieds de tout sens, une grande fenêtre, qui ne ferme point, exposée au midi, occupe toute une face. Une porte assez basse me sert pour entrer dans la chambre de la Reine: & une autre plus étroite, me conduit dans un passage tortu, où je n'ose aller, quoiqu'il y ait toujours deux ou trois lampes allumées, parce qu'il est si mal pa-

vé, que je me romprois le cou. Je ne ſaurois dire que les murailles ſoient blanches, car elles ſont très-ſales. Mon lit de voyage eſt le ſeul meuble que j'y aye, avec un ſiege ployant, & une table de ſapin, qui me ſert alternativement pour mettre ma toilette, pour écrire & pour manger la deſſerte de la Reine, n'ayant ni cuiſine, ni peut-être d'argent pour en tenir une. Sa Majeſté n'en fait que rire, & ſouvent j'en ris auſſi. Mais au nom de Dieu, que Madame la Ducheſſe de Bourgogne ne s'en afflige pas! car j'ai été encore beaucoup plus mal en voyage. L'eſpérance que j'ai que le Roi d'Eſpagne battra avant la fin du mois les Portugais, s'ils oſent l'attendre, me fait oublier qu'on peut être mieux. Et je donnerois encore mon lit pour que vous n'euſſiez plus la fievre. Je ſuis pénétrée, Madame, de la confiance dont vous m'honorez. Soyez perſuadée, je vous ſupplie, que jamais perſonne n'a été ſi abſolument dévouée à une autre que je vous la ſuis.

LA PRINCESSE DES URSINS.

P. S. Je vous envoye, Madame, la lettre que la ville de Séville a écrite au Roi, parce qu'elle vous fera plaiſir. Les autres Villes d'Andalouſie mandent à peu

près la même chose, & paroissent très-résolues à demeurer fideles à Sa Majesté. Le Roi vient d'écrire à la Reine que l'armée Portugaise ayant marché à Guadalajara, M. le Duc de Berwick a jugé à propos de se retirer à Fianca : & Sa Majesté ajoute qu'il pourra bien aller jusqu'à Almansa, pour n'être plus obligé de reculer, espérant d'y joindre bientôt toutes les troupes de France. Avon a surpris un Courier des ennemis, par lequel on a su que l'Archiduc vient à Saragosse, & que son dessein est de se joindre aux Portugais avec les troupes qu'il amene de Catalogne. Ainsi, Madame, tout se prépare à une grande action, puisque nous devons croire que Mylord Galowai risquera une bataille, s'il reçoit ce secours, à moins qu'il ne veuille auparavant aller à Madrid faire proclamer Roi d'Espagne l'Archiduc. Nous nous flattons qu'il y sera mal reçu, qu'il verra qu'on ne donne point à un peuple un maître malgré lui, & qu'il faudra verser bien du sang Espagnol avant que de faire crier *Vive l'Archiduc*. Redoublez vos prieres, Madame, & celles de vos Anges de St. Cyr : car nous en avons grand besoin. Je vous plains bien de voir plusieurs personnes de vos amis mourir, & d'appréhender encore de perdre deux

de vos filles de cette Maiſon, dignes de votre eſtime, & de l'honneur de votre amitié. C'eſt, de tous les malheurs de la vie, celui qui me paroît le plus ſenſible.

LETTRE IV.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urſins.

A St. Cyr, ce 18 *Juillet* 1706.

ENfin, Madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Eſpagne, & toujours fort mauvaiſes, comme nous devions les attendre. Quel ſpectacle de voir cette Reine éprouver à dix-huit ans le renverſement d'un Royaume, errer de ville en ville, chercher quelque lieu où l'on veuille la recevoir! Mais il eſt encore plus étonnant, Madame, qu'elle ſoutienne l'état où elle eſt, avec la ſoumiſſion & le courage que vous me mandez. Cependant, Madame, il me paroît bien difficile de ſe flatter de quelque eſpérance. Si vous perdez une bataille, tout eſt perdu dans ce moment. Si vous ne la donnez pas, vous perdez tout, peut-être un peu plus lentement, mais vous perdez tout. Dieu

veuille inſpirer le Roi & M. de Berwick ! Je ſoutiens toujours qu'il faut les laiſſer faire, & qu'on ne peut conduire de ſi loin. Nous ne l'avons que trop expérimenté. Je ne puis m'empêcher de vous dire ſans que perſonne m'en ait chargée, que Mr. & Madame d'Albe montrent ici un grand zele pour les deux Rois. Ils ſont aimés & eſtimés dans ce pays-ci, & diſent de bon cœur, *Vive Philippe V* : *& la Reine !* dont ils content des merveilles. Meſdames Royales ſont à Oneille & non à Gênes. Juſqu'ici M. le Duc d'Orléans mande de Turin que ce ſiege ſera très-long encore : de ſorte, Madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens, & par les armes & par les maladies qui viendront bientôt. Quelle cruauté que la guerre ! & pourquoi tous ces Princes ſe perſécutent-ils les uns les autres, & font-ils périr tant d'hommes ? Je ſuis dans une grande triſteſſe, & je ne vois rien que d'affreux. J'eſpérerois de votre côté, ſi nos troupes étoient en bon état quand elles joindront le Roi : mais cela n'eſt guere vraiſemblable. M. le Chevalier des Pennes eſt un monſtre : on ne peut l'appeller autrement. Je ferai ſavoir votre honnêteté par M. le Cardinal de Janſon, que je dois entretenir à Marly. Le plus mal-

heureux des hommes, Madame, c'eſt le Maréchal de Villeroi. Il refuſe la ſeule conſolation qu'il pouvoit avoir par les bontés du Maître, qui ne ſont point changées pour lui. Le Roi ne pouvoit ſe diſpenſer de faire ce qu'il a fait : & vous l'auriez conſeillé, ſi vous aviez été ici. Je ſuis ſi accablée de chagrins, que je ſens un peu moins cette aventure que je n'aurois fait dans un autre temps. Cependant je ſuis fâchée du parti d'aigreur & de ſéchereſſe que le Maréchal de Villeroi prend avec ſes véritables amis. Plût à Dieu, Madame, que vous fuſſiez bien paiſible dans les Royaumes d'Italie ! Lui ſeul connoît le dénouement de toutes ces malheureuſes affaires. Je crois, Madame, que vous en ſouffrez beaucoup. Mais je ne ſaurois croire que vous vouluſſiez que cette Reine, que vous aimez tendrement, fût ſeule à Burgos. Je vis l'autre jour Me. de Caylus, qui me demanda comment notre Cour étoit contente de vous, & qu'on faiſoit courir des bruits à Paris que vous étiez plus mal que jamais : que ces bruits donnoient de l'inquiétude à M. le Duc de Noirmoutier, à qui vous écrivez fort peu. Je lui dis, Madame, ce que j'en ſais, & combien je le ſais ſûrement : & je la chargeai d'en rendre compte à M. votre

frere. J'admire la rage & l'inutilité de ces diseurs de nouvelles. Mais, Madame, nous avons présentement bien d'autres maux à souffrir.

Le Roi est en parfaite santé. Notre Princesse est moins incommodée qu'à sa premiere grossesse. Que je suis fâchée que votre Reine ne soit pas dans le même état ! les Castillans en seroient encore plus affectionnés. Je vous estime, Madame, au-delà de toutes les expressions. Je vous aime tendrement, & je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour, ni aussi respectueusement que je le devrois.

LETTRE V.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 30 *Juillet* 1706.

DEpuis que la Reine est ici, Madame, il n'a pas passé un seul courier pour la France en cette Ville. On les a dépêchés du camp du Roi, apparemment par Pampelune. C'est ce qui a fait que je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire que par des particuliers qui alloient à

Bayonne. En ce moment il en paſſe un du Maréchal de Berwick, que l'on ne peut retarder : de ſorte, Madame, que je n'ai le temps que de vous dire que la Reine eſt, graces à Dieu, en bonne ſanté, malgré l'état violent où elle ſe trouve. En vérité, Madame, quand je penſe qu'entre aujourd'hui, demain & après demain, Sa Majeſté Catholique doit donner une bataille d'où dépend ſa gloire & ſa Couronne, je vous avoue que je ſuis dans une ſi terrible agitation, que je n'ai de courage que ce qu'il m'en faut pour vous dire que je ſuis plus à vous qu'à moi-même.

P. S. Les prieres publiques ſe font continuellement en cette Ville, où Sa Majeſté aſſiſte tous les jours, & prie Dieu de bon cœur, je vous aſſure. J'eſpere qu'il protégera un Prince & une Princeſſe qui ſont en vérité deux Anges. Quelle joie, Madame, ſera-ce pour notre Roi, s'il apprend que le Roi ſon petit-fils ait vaincu ſes ennemis ! & quelle ſatisfaction pour nous, Madame, qui prenons une part ſi ſenſible à tout ce qui a rapport à Sa Majeſté ! Je n'ai le temps d'écrire qu'à vous, Madame. Et encore, qu'eſt-ce que je vous écris, ſur-tout dans des circonſtances auſſi critiques que

celles-ci, & aussi fécondes en raisonnements ?

LETTRE VI.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Ursins.

St. Cyr, ce 7 Août 1706.

NOus sommes dans l'espérance du gain d'une bataille, & dans une grande impatience d'en recevoir la nouvelle. Votre derniere lettre, Madame, me transit, en me disant qu'il y va de la vie & de la Couronne du Roi d'Espagne. Et votre Reine en a écrit une à Madame sa sœur qui m'a bien attendrie par la piété dont elle est pleine. En vérité, nous ne vivons pas dans une telle agitation, & nous en aurons pourtant encore pour quatre ou cinq jours. M. le Maréchal de Villeroi arriva enfin hier au soir, & vit le Roi dans ma chambre. Il n'y avoit que Mad. la Duchesse de Bourgogne & moi; mais nous n'entendions pas la conversation. L'entrevue fut triste, & remplie de marques de bonté de la part du Roi. Il m'amena le Maréchal de Villeroi au mo-

ment où j'étois seule, notre Princesse n'y étant plus. Le Maréchal m'a envoyé demander à me voir ici, & je l'attends. Il a vu M. de Vendôme sur le chemin, & a voulu le voir : il n'a nulle aigreur contre lui. Il n'est pas de même sur M. Chamillart. Il va à Paris pour trois ou quatre jours, & reviendra prendre le bâton, & faire à son ordinaire. Je crains qu'il n'essuye bien des désagréments de la part des Courtisans, dont il n'a pas lieu d'être fort satisfait. M. de Vendôme nous a fort rassurés sur les affaires d'Italie. Il prétend que Turin ne sera point secouru, & qu'il sera pris au commencement de Septembre. Nous avons toujours de l'inquiétude sur la flotte, qui n'est pas encore partie. La tranchée n'étoit pas encore ouverte devant Menin le 4 de ce mois. Notre armée se rassemble. Dieu veuille la protéger! Il est vrai, Madame, que le Roi auroit grand besoin de recevoir quelque bonne nouvelle. Il seroit bien sensible à la gloire du Roi son petit-fils, & à son retour à Madrid. La satisfaction de la Reine ne nous sera pas indifférente. Je ne saurois croire que Dieu ne se déclare pas pour eux. On ne cesse de prier ici pour leurs intérêts, depuis le jour de St. Jacques qu'on commença des prieres particulieres.

5 *Août.* Je vis hier ici M. le Maréchal de Villeroi très-affligé, mais très-fenfible aux bontés qu'il a retrouvées dans le Roi. Il eft aigri contre bien des gens, & je crains qu'il n'y en ait qui fe mêlent entre les uns & les autres pour les aigrir encore. On me dit hier au foir que la flotte ne doit fe mettre en mer que le 10, & que la tranchée eft ouverte devant Menin du 5 de ce mois. Dieu veuille, Madame, vous conduire à Madrid, & vous y donner du repos! Perfonne ne vous eft, Madame, plus tendrement dévouée que je le fuis pour toute ma vie.

LETTRE VII.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urfins.

A St. Cyr, ce 12 *Septembre* 1706.

QUand vous vous donnez à cœur joie de m'écrire, Madame, vous faites un très-grand plaifir au mien, fur-tout lorfque vos affaires vont un peu bien : il feroit à defirer qu'elles ne tiraffent pas en longueur : car je crains toujours la flotte pour vous, quoiqu'on affure que c'eft nous qu'elle menace. On a peine à com-

prendre ſon retardement. Je crois que la Reine Douairiere ſera mieux en France qu'en Eſpagne : car, ſans connoître ſon caractere particulier, il me ſemble qu'il eſt très-vraiſemblable qu'elle eſt dans les intérêts de l'Archiduc. Il n'y a guere d'apparence, Madame, que nous ayons de bonnes nouvelles de Turin. La longueur du ſiege & les maladies ont affoibli notre armée ; & Mr. le Prince Eugene eſt bien près de M. le Duc d'Orléans. Mon Dieu ! Madame, que tout ceci eſt long, & qu'il paroît difficile de s'en bien tirer ! M. de Vendôme a pourtant une très-belle armée en Flandre, & pétille de faire quelque choſe : mais le Roi ne croit point qu'il ſoit à propos de rien haſarder à la fin d'une campagne. Nous avons été bien ſurpris, Madame, de voir le Sieur Orry contremandé : mais nous ſommes raſſurés quand nous voyons que cela s'eſt fait de concert avec vous. Je ſerois bien affligée ſi vous penſiez autrement que votre Ambaſſadeur, ou qu'il penſât autrement que vous. J'eſpere trouver de vos nouvelles en arrivant ce ſoir à Verſailles. Le Roi compte toujours de partir pour Fontainebleau le 23 de ce mois. Il y va par complaiſance pour M. le Dauphin, & par charité pour les habitants de ce lieu-là, qui ſeront rui-

nés

nés si l'on n'y va plus. Ses plaisirs deviennent des œuvres de charité. La Cour n'y sera pas si belle qu'à l'ordinaire : car notre Princesse y brille beaucoup, & elle demeurera à Versailles avec une grande partie des Dames: de sorte que nous serons seuls, & très-affligés d'être éloignés d'elle. Le Roi en est encore plus fâché que je ne l'aurois cru, & n'y auroit point été sans les deux raisons que je vous marque. M. le Duc de Bourgogne y viendra aussi : mais je doute qu'il soit trois semaines sans retourner à Versailles. C'est toujours le plus saint & le plus amoureux des Princes. Oui, Madame, je passe à votre Reine le défaut de vous trop aimer : elle peut le pousser trop loin, & je suis bien-aise de l'avoir prévu. Certainement les deux Savoyardes feroient tourner la tête à nos Princes si elles le vouloient. Je plains bien le Roi d'Espagne d'être séparé de ce qu'il aime, sans en être consolé par une bataille. Je ne mérite point par moi-même que vous ayez de l'amitié pour moi : mais, en vérité, j'en suis digne par les sentiments que j'ai pour vous. Il est aisé à vos ennemis de vous attaquer : il leur est difficile de vous nuire.

LETTRE VIII.

De Mad. des Urſins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 23 *Septembre* 1706.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame, de St. Cyr, du 12 de ce mois, m'afflige par le peu d'eſpérance que vous m'y montrez qu'on prenne Turin, & par le mauvais état où notre Flandre ſe trouve par les nouvelles conquêtes qu'y font nos ennemis. M. de Vendôme jugeoit plutôt par l'ardeur de ſon zele pour nos Rois, que par la poſſibilité qu'il y avoit, quand il aſſuroit que M. de la Feuillade ſe rendroit maître de la place qu'il aſſiege, avant que M. le Prince Eugene eût le temps de joindre M. le Duc de Savoie, puiſque le contraire eſt arrivé. Mais, quelque habile Général qu'il ſoit, je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ne puiſſe pas deviner juſte un événement ſi éloigné, & dont par conſéquent il n'a pu démêler les principales circonſtances qui changent quelquefois les projets les plus aſſurés. Cela cependant ne doit point décourager, puiſque M. le

Prince de Vaudemont m'a assuré depuis peu, que nos troupes sont encore très-supérieures en quantité & en qualité. D'ailleurs, elles ont à leur tête un bien grand Prince, qui ne respire que la gloire, aussibien que le Maréchal de Marsin qui sert sous Son Altesse Royale. Je voudrois bien, Madame, adoucir votre inquiétude, en vous mandant quelque nouvelle agréable de notre malheureuse Espagne; mais je suis privée de cette consolation. Il est vrai que l'Archiduc s'en retourne à Valence, selon ce qu'on mande, & qu'il laisse la Castille libre de ce côté-là. Cependant cinq ou six mille Portugais qui étoient assemblés près de Salamanque s'en sont rendus maîtres. Ils ont brûlé plusieurs Eglises : & non contents d'un pareil sacrilege pour satisfaire leur fureur, les Religieux d'un Couvent de l'Ordre de St. Jerôme, qui étoient hors de la Ville, & qui s'étoient signalés par leur fidélité pour leur Souverain légitime, pendant que tant d'autres font des actions indignes de l'habit qu'ils portent, ont tous été égorgés. Je vous avoue, Madame, que cette barbarie perce le cœur. La Reine, qui vient dans cet instant de savoir tout cela, en est touchée jusqu'au vif : car son naturel, qui est excellent, ne lui permet pas de

n'être pas infiniment ſenſible aux mauvais traitements qu'on fait à de ſi bons ſujets. Toutes les particularités de cette funeſte expédition ne ſont pas bien éclaircies encore. J'aurai l'honneur, Madame, de vous répondre par la premiere occaſion à quelques articles de votre lettre du 12, & ſur-tout de M. Orry. Je vous aſſure fort, en attendant, que M. Amelot & moi ne ceſſerons pas d'être unis. J'appréhende furieuſement notre retour à Madrid; car quoique je ſois très-aiſe d'y voir Leurs Majeſtés Catholiques, & d'y jouir en mon particulier d'une auſſi bonne converſation que celle de cet Ambaſſadeur, elle me devient inſupportable quand il me parle d'affaires. Je crains toujours d'être trompée & de me tromper : je ſais d'ailleurs que cela me fait haïr; & il eſt impoſſible qu'à la longue, l'on ne s'attire l'averſion des gens qui ne veulent que le déſordre, & qui fuyent plus que la mort la dépendance du Prince auquel ils doivent obéir. Ayez ſoin, Madame, de votre ſanté, je vous en ſupplie. L'air de Fontainebleau ne vous eſt pas, je crois, trop bon : je voudrois que le Roi eût pu ſe diſpenſer d'y aller, & qu'il n'eût point quitté Me. la Ducheſſe de Bourgogne. Je comprends fort qu'on aime à la voir, & à vivre avec elle.

LETTRE IX.

De Mad. des Urſins à Mad. de Maintenon.

Madrid, 19 *Août* 1713.

IL s'en faut de beaucoup, Madame, que toute la Catalogne ſoit ſoumiſe. Barcelone & Cardone perſiſtent dans la rébellion; & les Allemands ont fait connoître en cette rencontre qu'il ne ſont pas fort religieux obſervateurs de leur parole. Sa Majeſté Catholique en a informé le Roi, & l'a prié en même-temps de l'aider des choſes dont elle manque, pour forcer ces infideles peuples à rentrer dans leur devoir, & elle l'eſpere de ſa bonté & de ſa tendreſſe. J'ai cependant lu au Roi & à la Reine tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'obligeant pour Leurs Majeſtés. L'état de votre ſanté, dont je ne ſuis point contente, troubleroit fort la mienne, ſi je ne faiſois réflexion que vous vous êtes ſouvent trouvée attaquée & affoiblie, & que vos forces ſont revenues aſſez grandes pour vous en étonner vous-même. Je ne ſerois pas trop fâchée, Madame, d'être témoin des

galanteries que M. de Pontchartrain fait à Me. ſa femme, & que M. le Chancelier devînt ſon rival. Je trouverois cela aſſez amuſant. Il faut bien quelquefois ſe faire des idées agréables pour ſe délaſſer des choſes ſérieuſes. Aurois-je oublié, Madame, de vous faire part du ſoupçon très-mal fondé de Milord Lexington? Il s'imagina que j'apportois du retardement pour mon propre intérêt à la concluſion du Traité de Commerce entre S. M. Cath. & S. M. Br., qui par conſéquent retardoit la paix, fondé ſur ce qu'on ne lui donnoit point de réponſe auſſi-tôt qu'il l'auroit voulu. Quand toutes les difficultés furent applanies à ſa ſatisfaction, il fut ſi honteux d'avoir mal jugé de mes intentions, qu'il vint de la meilleure foi du monde m'en demander mille pardons, diſant qu'il ſavoit même que j'avois employé toute mon habileté pour qu'on finît cette affaire. Il me confeſſa qu'il avoit écrit ſes téméraires jugements en Angleterre, & qu'il les avoit communiqués à M. de Bonnac pour qu'il en fît autant à la Cour de France. Et je ſuis ſi ſatisfaite de la ſincérité de ſon procédé, que je l'en ai plus eſtimé depuis. Je ne ſais ſi cet Envoyé m'a rendu autant de juſtice. Il auroit plus de tort qu'un au-

tre, m'ayant plus d'une fois ſondée, & connoiſſant mon déſintéreſſement & mon zele ſans bornes pour nos Rois, & s'étant ſervi de moi en pluſieurs rencontres, & ayant eu ſujet de remarquer que je vais toujours au bien. Vous regardant comme la meilleure de mes amies, Madame, permettez-moi de vous demander comme une preuve de l'honneur de votre amitié, de me parler franchement là-deſſus. Je n'en ferai aucun mauvais uſage. Je pardonnerai le mal qu'on m'a voulu faire : & je vous proteſte que la ſeule raiſon qui excite ma curioſité, ne vient que du deſir que j'ai de régler ma conduite à l'avenir avec un homme que vous ſavez mieux que perſonne, Madame, que j'aurois voulu ſervir de tout mon cœur, & qui y auroit ſi mal répondu : ce qui ne me ſeroit nullement nouveau. Encore une fois, je vous ſupplie inſtamment de vouloir bien m'éclaircir, ou de me dire : *Non, Madame, je ne vous répondrai pas*, qui eſt un langage que vous m'avez appris à comprendre. Mon dévouement pour vous & ma reconnoiſſance dureront autant que ma vie.

P. S. Il eſt revenu au Prince de Robecq que M. le Comte de Solre veut exiger de Me. ſa femme deux choſes très-

déraiſonnables, & que c'eſt ce qui cauſe le retardement du départ de la mere & de la fille ; ce qui les fâche extrêmement. D'ailleurs, Madame, il eſt de mauvaiſe grace qu'une Dame, que la Reine a fait l'honneur de nommer pour être à elle, faſſe paroître ſi peu d'empreſſement pour occuper cette place. Je me garderai bien de juger de ſi loin, qui a tort de M. ou de Me. de Solre, que j'honore tous deux. Mais je ne puis m'empêcher de deſirer que leurs conteſtations finiſſent, ni de vous ſupplier de vouloir bien contribuer à cette bonne œuvre, ſoit par vous-même, ou par quelques-uns de vos Lieutenants auxquels vous êtes en droit de commander. Me. la Maréchale de Noailles, couſine germaine de Me. la Comteſſe de Solre, eſt très-efficace dans ce qu'elle entreprend. Elle pourroit, ce me ſemble, être chargée de cette commiſſion, puiſqu'elle n'exigera rien que de juſte & de propre à radoucir les eſprits d'une famille qui lui eſt ſi étroitement alliée ; & qui ne doit pas donner des ſcenes au public. Mes yeux ſont toujours malades : je les perdrai peut-être : mais je ne veux pas m'affliger d'avance.

Lettre de Madame des Urſins, qui annonce la naiſſance d'un Prince plus beau que le Prince des Aſturies.

Lettre de la même pour presser le départ de M. Helvétius, que le Roi d'Espagne envoye chercher pour la Reine.

Lettre du 20 Mars 1417. Madame des Ursins rend le témoignage le plus avantageux à la conduite de Mr. Helvetius.

LETTRE X.

De la même à la même.

Au Pardo, 27 *Juillet* 1714.

JE ne sais pourquoi, Madame, je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire. Je crois qu'il faut que je vous fasse mon compliment sur ce que M. Voisin est Chancelier, puisque l'on dit que vous avez toujours conservé une estime & une amitié particuliere pour lui, depuis qu'il s'est mêlé des affaires de St. Cyr & de celles de Mrs. de Caylus, ayant eu occasion par-là de connoître toutes ses bonnes qualités. Ses amis se réjouissent que le Roi l'ait trouvé digne d'être revêtu d'une charge si importante & si honorable; & ceux de son prédécesseur le louent de s'en être dépouillé, pour ne plus penser qu'à une vie tranquille. Des

sentiments si différents font voir que la plupart des choses ont deux faces, & que chacun les interprete selon son humeur, ou selon ses intérêts. M. le Maréchal de Berwick a cru que M. Orry étoit plus nécessaire ici qu'à l'armée : c'est pourquoi il est revenu. M. le Duc de Popoli y est aussi depuis hier. Sa Majesté Catholique, Madame, pour faire connoître qu'elle a été contente de la conduite qu'il a tenue en Catalogne, l'a honoré aujourd'hui de l'Ordre de la Toison : & cela a été approuvé. M. le Duc de Berwick écrit au Roi d'Espagne que le siege s'avance, & qu'il espere qu'il sera bientôt fini. Je serois bien fâchée pour l'amour de lui & de toute l'armée, qu'ils eussent des chaleurs aussi piquantes que celles que nous avons depuis peu : car cela l'incommoderoit fort. Malheureusement pour moi, elles m'empêchent de dormir : & comme il n'y a point d'endroits où on pense plus que dans ses draps & où les tristes réflexions du passé se rappellent plus vivement à la mémoire, j'aimerois mieux les passer debout. Je souhaite que les vôtres soient plus tranquilles, & que vous m'aimiez toujours un peu.

LETTRE XI.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urſins.

Fontainebleau, 17 *Septembre* 1714.

NOus partageons bien vos inquiétudes, Madame, ſur le ſiege de Barcelone. Et nous attendons avec une extrême impatience quel aura été le ſuccès de cet aſſaut général qu'on y devoit donner ces jours-ci. Je vous crois en repos préſentement ſur la ſanté de M. le Dauphin. Il eſt vrai qu'il ne fait que trop reſſouvenir de Madame la Dauphine. Il eſt plus beau qu'elle n'étoit : & il en a toutes les graces, qui valent mieux que la beauté. Si tous les Miniſtres avoient l'eſprit auſſi ſolide que M. le Chancelier, les affaires ſeroient aiſées à mener. Je le confirme tous les jours dans la bonne opinion que j'ai de lui. Vous & moi, Madame, vivons, ſi je l'oſe dire, dans le pays des révolutions. M. le Cardinal del Giudicé nous a paru ici une très-bonne tête, très-affectionné au Roi ſon Maître, tendrement attaché au Prince des

Asturies, & rempli d'estime pour vous, touché du mérite & de la bonté du Roi, pénétré de desir de conserver l'union entre nos deux Rois : & tout cela, Madame, nous préparoit à sa disgrace. Le Maréchal de Villeroi a été comme exilé, malheureux, brouillé avec son Maître, & le voilà comblé d'honneurs & de marques de confiance, qui le charment du côté de l'amitié, & qui l'enrichissent plus qu'aucun autre grand Seigneur. Nous l'attendons Jeudi 20 de ce mois. Je crois que le Maréchal de Villars arrive aujourd'hui, charmé de ce qu'il vient de faire, & toujours engoué du Prince Eugene ; mais avec le chagrin de n'avoir pas hérité de M. de Beauvilliers. Il n'y a que pour notre pauvre Roi & Reine d'Angleterre, qu'il ne se fait point de révolution. Et cette nation remuante demeure en repos depuis vingt-six ans. Elle recommencera peut-être à se brouiller, quand elle aura un Roi ; ce qui doit être au premier jour. La description que vous me faites de la Reine d'Espagne est très-équivoque. Un mot, quand vous l'aurez vue, m'en donnera une juste idée. Le Latin, l'Allemand, l'Espagnol, le François, la danse, la peinture, font d'agréables talents, quand ils se trouvent avec

de la piété & de la raiſon. S'ils ſont ſeuls, je n'en fais pas grand cas, ni vous non plus.

Me. la Princeſſe d'Epinoy retourna hier à Paris, pour faire demain les noces de Mlle. de Verchis. Elle doit la ramener ici, bien réſolue de la garder, & de ne la point lâcher dans notre Cour. Elle a aſſez de courage pour ſoutenir cette réſolution ; ce qui eſt bien rare, mais pas ſans exemple. M. d'Antin a toujours dans le jardin de Diane un grand cabinet paré & éclairé pour le jeu de tous ceux qui veulent y venir : l'Electeur y joue tous les jours, & nos Princeſſes toutes les nuits; c'eſt-à-dire, Madame la Ducheſſe & ſes filles. Me. la Ducheſſe de Berry ſe renferme fort dans ſa maiſon, & ne marque pas qu'on lui faſſe plaiſir quand on va lui faire ſa cour. Me. la Ducheſſe d'Orléans conſerve ſa groſſeſſe, & s'en trouve bien : elle me fit l'honneur hier de venir chez moi : elle joua au piquet, & n'avoit rien à me dire. La grande Princeſſe de Conti reçoit chez elle ce qu'il y a de plus grave à la Cour en hommes & en femmes. Le Roi, qui jouit d'une parfaite ſanté, eſt plus engoué que jamais de Fontainebleau, où il s'eſt fait le plus bel appartement qu'on puiſſe voir. Et voilà par quels plaiſirs nous tâchons d'abréger le ſonge de la vie! Je

ne veux point, Madame, vous dire de mes nouvelles, car je ne ferois par-là que m'attirer vos remontrances. Vous entendrez bien ce que je penſe. Mais connoiſſez auſſi clairement l'attachement & le reſpect que j'ai pour vous.

LETTRE XII.

De Mad. des Urſins à Mad. de Maintenon.

Ce 29 Septembre 1714.

CArdone s'eſt enfin rendu, Madame, à diſcrétion, après quelques fanfaronnades mal ſoutenues. Il ne reſte plus rien dans la Catalogne qui ne ſoit ſoumis. Et l'on a quelque lieu d'eſpérer que Majorque ſuivra l'exemple de cette place : ce qui eſt bien à ſouhaiter, puiſque cela épargnera la vie aux gens qui iront l'attaquer. Le Roi d'Eſpagne a donné la Toiſon à Mylord Toynmoth, qui lui a apporté les détails de la priſe de Barcelone, & a accordé à M. le Maréchal de Berwick quelques autres graces qu'il lui avoit demandées pour un autre de ſes enfants, & pour quelques principaux domeſtiques, étant bien-aiſe de lui faire quelque plaiſir. Ce

Général a eu l'honneur d'écrire à S. M., qu'il viendroit lui faire sa cour à Madrid, où il sera reçu avec les témoignages d'affection & d'estime qu'il mérite. La nouvelle Reine entrant dans ce Royaume est bien heureuse de n'y plus trouver de guerre. Celle que nous avons perdue ne se seroit pas sentie de joie de jouir de la paix, après avoir essuyé de cruelles peines de toutes manieres. Dieu lui réservoit apparemment une plus parfaite consolation. Vous m'en donnez une, Madame, en m'assurant que le Roi & M. le Dauphin se portent bien. Rien n'est plus agréable que ce petit Prince; & M. le Prince de Cellamare, qui arriva ici hier de Burgos, où il a laissé M. le Cardinal del Giudicé, m'a assuré que le peintre ne l'a point flatté. Je voudrois fort qu'on pût trouver les moyens d'ajuster l'affaire que s'est faite le Cardinal en cette Cour, en conservant l'autorité du Roi son maître. Je ne sais si on pourra en venir à bout : on y travaille avec bonne intention de réussir. Je suis ravie, Madame, de vous voir tous les jours plus contente de la solidité de l'esprit de M. le Chancelier, parce que rien n'est plus rare. Cependant rien n'est plus important pour le bien de l'Etat, auquel toutes sortes de raisons doivent l'at-

tacher. Plus je vis, & plus je vois qu'on n'eſt jamais ſi proche des revers de la fortune que quand elle favoriſe, ni ſi près d'en recevoir des faveurs que lorſqu'elle nous maltraite. C'eſt pourquoi, Madame, ſi l'on avoit de la ſageſſe, on recevroit avec modération ſon inconſtance. Je crois que M. le Maréchal de Villeroi a trop de tendreſſe pour le Roi, pour exercer cette vertu dans tous les témoignages de bonté qu'il lui donne. Seroit-il poſſible que M. le Maréchal de Villars eût aſſez de regret de n'avoir pas hérité de M. de Beauvilliers, pour que ſon bonheur en fût troublé? On ne parle que de l'amitié qui eſt entre lui & le Prince Eugene. J'appréhende fort, Madame, que le Roi & la Reine d'Angleterre n'éprouvent point en leur faveur l'inconſtance naturelle des Anglois. Notre Religion me paroît un obſtacle invincible à leur rendre la Couronne qui leur appartient, à moins qu'il ne plaiſe au Seigneur de s'en mêler. Quelle affreuſe ſituation que la leur! Je n'y ſaurois faire de réflexion, ſans m'attriſter vivement. Je loue infiniment le courage de Me. la Princeſſe d'Epinoy, du parti qu'elle a pris à l'égard de Mlle. ſa fille. Quelque difficile qu'il ſoit à ſoutenir, elle n'eſt capable que d'en prendre de bons. Elle

me marque ſouvent, Madame, les obligations qu'elle vous a, & les reſſent autant qu'elle doit. Je me ſouviens qu'autrefois les Dames jouoient un peu le jour, & les hommes la nuit. Vous m'apprenez que la mode en eſt changée, ſans que j'en ſois ſurpriſe. Il eſt plus obligeant pour vous, Madame, que Me. la Ducheſſe d'Orléans aille chez vous ſans avoir rien à vous dire, que ſi elle vous viſitoit pour vous demander quelque grace. C'eſt ſigne qu'elle ſe plaît en votre compagnie. La ſienne m'a paru très-aimable quand elle étoit en liberté : avec ſon air endormi & froid, elle dit des choſes fines & qui plaiſent. Il convient tout-à-fait à Me. la Princeſſe de Conti de repréſenter dans ſon appartement avec des perſonnes graves, & il ſeroit à deſirer que chacun remplît auſſi dignement ſon perſonnage. Le mien eſt plein de choſes grandes, riantes, ſingulieres, & déſagréables. Vous ne faites point trop mal de ne me point dire de vos nouvelles, ſi vous ne voulez point mettre ma patience à bout. Je vous comprends malgré votre ſilence : comprenez de même, je vous ſupplie, juſqu'où va mon attachement tendre & reſpectueux pour la plus charmante amie du monde.

LETTRE XIII.

De la même à la même.

Tolozette, 10 *Janvier* 1715

VOus avez dû être bien étonnée, Madame, ſi vous avez appris le traitement que j'ai reçu de la Reine d'Eſpagne, quand je devois m'attendre à un tout différent. Sa Majeſté m'a chaſſée honteuſement, en me diſant des injures, à Jadrague, où le Roi d'Eſpagne m'avoit ordonné d'aller pour lui témoigner ſon impatience de la voir, & pour lui préſenter une lettre de ſa part, extrêmement obligeante. J'ai l'honneur, Madame, d'en informer le Roi. Comme je ne doute pas qu'il ne vous la communique, je ne vous répéterai pas la même choſe. Je ne ſais comment j'ai pu réſiſter à toutes les fatigues du voyage. On m'a fait coucher ſur la paille, & jeûner d'une maniere bien oppoſée aux repas que j'avois coutume de faire. Je n'ai pas oublié dans le détail que j'ai pris la liberté d'écrire au Roi, que je ne mangeois que deux vieux œufs par jour. J'ai cru que cette circonſ-

tance l'exciteroit à avoir pitié d'une fidelle sujette, qui ne mérite, ce me semble par aucun endroit, un pareil mépris. Je vais à St. Jean-de-Luz, pour me reposer un peu, & savoir ce qu'il plaira au Roi que je devienne. Je pense, Madame, qu'il seroit fort à propos qu'on m'envoyât en ce lieu-ci quelqu'un de votre Cour, auquel vous puissiez vous fier, & moi aussi, puisqu'il seroit bon que je lui parlasse à cœur ouvert sur plus d'une matiere soit de France, soit d'Espagne. Je mande à M. de Torcy à cet égard à peu près la même chose. Permettez-moi, Madame, de vous adresser ma lettre pour notre ami M. le Maréchal de Villeroi. Je me flatte qu'il ne sera pas insensible à tout ceci, & que ma situation l'affligera. Honorez-moi, Madame, de votre précieuse amitié. Elle me soulagera de tout.

LETTRE XIV.

De la même à la même.

St. Jean-de-Luz, 20 *Janvier* 1715.

CONcevez-vous bien, Madame, la situation où je me trouve? traitée à la vûe de toute l'Europe, avec plus

de mépris par la Reine d'Eſpagne, que ſi j'étois la derniere des miſérables ! Je ſuis pourtant une des premieres ſujettes du Roi, envoyée à la Cour d'Eſpagne pour y occuper les premieres places : honorée avec ſuccès de la confiance des deux plus grands Monarques du monde. Et l'on veut me perſuader que le Roi a agi de concert avec une Princeſſe qui m'a fait traiter avec tant de cruauté ! Je regarde donc ces bruits comme une preuve de la noirceur d'une infâme cabale qui a juré ma perte. C'eſt ce qui ma déterminée à prier M. de Lanti, (1) mon neveu, d'aller à votre Cour découvrir au Roi tout le myſtere de cette ſurprenante affaire, dont les ſuites pourroient être

(1) M. le Duc de Lanti a les originaux de la plupart de ces lettres. Je tiens la copie que je donne au public, de feu M. le Préſident de Monteſquieu. Dans le Recueil de M. le Duc de Lanti, il y a une lettre de l'an 1709, où il eſt parlé d'une cabale, mais aſſez obſcurément; une autre du 24 Avril 1713 ſur l'éducation d'un Prince, & ſur les qualités de ſon Gouverneur, qui eſt un chef-d'œuvre ; & quelques-unes où Me. de Maintenon déſapprouve fort le crédit qu'on avoit donné en Eſpagne à M. Orry, & la prétention d'une Souveraineté qui faiſoit retarder la ſignature de la paix avec les Hollandois.

dangereuſes, ſi Sa Majeſté n'en coupoit promptement la racine. Il aura l'honneur de vous en faire auſſi le détail. Car j'ai trop bonne opinion de vous, Madame, pour ſoupçonner que vous lui refuſiez votre porte. Cet événement eſt trop ſingulier pour qu'il vous ſoit permis de ſuivre les coutumes établies dans toutes les Cours, de tourner le dos à tous les malheureux. Et d'ailleurs votre grand cœur s'y oppoſeroit. Vous pourrez le queſtionner. Il vous rendra bon compte de tout : il a de l'eſprit & de la diſcrétion. Je crains pour mes trois Princes dont on ne ménage pas aſſez la conſervation, & je tremble pour leur pere. J'attendrai les ordres du Roi à St. Jean-de-Luz, où je ſuis dans une petite maiſon ſur le bord de la mer. Je la vois ſouvent agitée, & quelquefois calme : voilà les Cours, voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'eſt arrivé, voilà ce qui excite votre généreuſe compaſſion. Je conviendrai facilement avec vous, qu'il ne faut chercher la ſtabilité qu'en Dieu. Certainement on ne peut la trouver dans le cœur humain : car qui étoit plus ſûre que moi du cœur du Roi d'Eſpagne?

M. le Maréchal de Villeroi, qui ne ſe vante point de ſes bonnes actions, ne

vous aura peut-être pas dit qu'il m'a envoyé une lettre de change. Ce procédé répond au reste de ses vertus. Je n'aurois pas fait difficulté de m'en servir, si j'en avois eu besoin. Mais le Roi d'Espagne y avoit pourvu en me dépêchant un courier à Lerma, pour me porter de l'argent. On continue à Bayonne à insinuer, autant qu'on le peut, que le Cardinal del Giudicé est autorisé du Roi dans tout ce qu'il a fait contre l'autorité de Sa Majesté Catholique. Je n'ai point oui parler de lui, quoique j'ose dire qu'il m'ait dit, & répété cent fois à tout le monde, que sa maison & lui m'avoient des obligations infinies. Le voilà donc du nombre de mes ennemis! Depuis quatorze ans que j'ai été en Espagne, je puis avancer que je ne m'en suis point fait d'autres que ceux que j'ai connus pour l'être de nos deux Rois. Cependant vous m'avertissez que tout est partagé entre mes ennemis qui triomphent, & mes amis consternés. Les premiers devroient au moins cesser de l'être, s'ils m'envioient ce grand rôle qu'ils prétendoient que je jouois. Ils ne doivent pas néanmoins s'attendre que je sois humiliée de ne le plus représenter : c'est devant Dieu que je le dois l'être, & que je le suis. On me mande que la fa-

veur de l'Abbé Alberoni eſt au plus haut point. C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver au Roi. Une infinité de Courtiſans indignes & ingrats s'attachent à lui. Dieu les béniſſe !

Lettre de la même, de Bordeaux du 5 Février, pleine de remerciments pour M. de Maintenon, de reconnoiſſance pour le Roi de France, de craintes pour le Roi d'Eſpagne, & d'inſinuations malignes contre la Reine, qui court à toute bride, & revient au palais la nuit.

Lettre d'Etampes du 23 Février.

Lettres de Paris, d'Avril & de Mai, pour lui demander une audience, & pour annoncer ſon départ pour Rome.

LETTRE XV.

De la même à la même.

Paris, 6 Juin 1715.

J'Ai prié M. le Maréchal de Villeroi de vous faire la lecture d'une Lettre de M. de Torcy, qui me mande mot pour mot ce que le Roi d'Eſpagne à répondu au Roi ſur le conſeil qu'il lui avoit donné

de ſuivre ſon exemple à mon égard. Je ne reconnois point Sa Majeſté Catholique dans ce refus. Et je vois clairement par la maniere dont elle s'explique, ſi contraire à ſa générosité, que cette réponſe lui a été inſpirée par des ames bien éloignées de connoître la véritable gloire. Auſſi me gardé-je bien d'attribuer à ce Prince des ſentiments ſi bas. J'ai mis mes yeux entre les mains de M. de St. Yves : perdre ma vue & ma faveur, ce ſeroient trop de malheurs à la fois. Le reſte de ma vie ne ſera occupé qu'à prier Dieu pour la conſervation de mon bienfaicteur, & pour celle de la perſonne dont le mérite & la vertu m'ont le plus touchée. Reconnoiſſez-vous, Madame, dans cet éloge ; & rendez-vous autant de juſtice que vous avez accoutumé d'en rendre à tous ceux qui ſont connus de vous.

Oſerois-je vous demander ce qu'il vous ſemble de la difficulté que le Pape fait de me recevoir à Rome, la patrie commune de tous les Chrétiens, & que je puis regarder comme ma ſeconde, puiſque j'y ai mon domicile, & que les plus criminels y trouvent d'ordinaire un aſyle? C'eſt ce qu'on appelle la meſure comble pour moi. Chaſſée d'Eſpagne avec indignité,

gnité, accueillie avec bonté du Roi dont j'ai l'honneur d'être sujette, privée néanmoins de la consolation de lui faire ma cour, pressée par mes meilleurs amis de sortir de son Royaume, comme si ma présence y embarrassoit : tout cela, en vérité, Madame, me paroît incroyable ! Et je ne sais comment j'ai des forces pour soutenir un si cruel état. Je n'ai point encore reçu l'argent que le Roi m'a fait la grace d'ordonner qui me soit délivré. Mr. le Maréchal de Villeroi & M. de Torcy m'ont assurée que le Roi veut bien prendre sur son compte que Leurs Majestés Catholiques ne trouveront point mauvais que je me retire chez moi à Rome. Après le refus qu'elles lui ont fait de me donner des marques de quelque gratitude, je ne sais si elles auront cette déférence. Auriez-vous cru, Madame, lorsque vous me conseilliez de ne pas quitter Madrid, que je ne trouverois pas un lieu où mettre le pied ? Que de choses j'aurois à dire là-dessus, que la prudence veut que j'étouffe ! Le bruit court que la Reine d'Espagne vous a écrit, & qu'elle souhaite un commerce avec vous. Je voudrois que vous en fissiez votre amie. Et je me flatte qu'elle n'effaceroit point dans votre cœur l'adorable

Princesse qui l'a précédée, non plus que vos bontés pour moi.

Lettre pour obtenir la permission de prendre congé du Roi.

LETTRE XVI.

De Mad. de Maintenon.

St. Cyr, ce 11 *Septembre* 1715.

IL faut baisser la tête, Madame, sous la main qui nous a frappées. Je voudrois de tout mon cœur que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le Roi comme un Saint & comme un Héros. J'ai quitté le monde que je n'aimois pas : je suis dans la plus aimable retraite. Et par-tout je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

De Mad. des Urſins.

Beauvoiſin, 27 *Septembre* 1715.

VOs bontés, Madame, m'ont toujours touchée : mais j'ai été attendrie de la maniere dont vous m'exprimez votre douleur. Votre fermeté augmente mon admiration. Et rien ne prouve mieux combien vous méritiez votre état paſſé, que cette indifférence ſur votre état préſent. Heureuſe qui pourroit vous imiter, car ce monde n'eſt pas digne de nos regards. Mais il faudroit votre courage & votre vertu. Vous allez vivre avec de ſaintes Filles qui vous doivent leurs perfections : & moi j'ignore encore où je pourrai mourir.

LETTRES
DES PRINCES
A Mᴱ. DE MAINTENON.

LETTRE I.

Du Roi d'Espagne (1) *à Mad. de Maintenon.*

Madrid, *ce* 23 *Juin* 1701.

JE n'ai jamais douté, Madame, de l'amitié que vous avez pour moi; & j'y suis, je vous assure, très-sensible. Je suis aussi fort obligé au Comte d'Ayen de tout le bien qu'il vous a dit de moi. Mais je ne mérite pas encore tant de louanges. Je ne fais que commencer; & c'est seulement de ma bonne volonté qu'on peut répondre & me savoir quelque gré. J'au-

(1) Philippe V, Duc d'Anjou, fils de Monseigneur, né le 19 Décembre 1683.

rois fort grand besoin d'être bien secouru : car j'ai trouvé toutes choses dans un étrange état, & sur-tout mes finances; & sans elles, on ne peut rien faire. Je vous remercie de la part que vous prenez à mon mariage. Dieu veuille qu'il soit heureux. Je le lui demande tous les jours, & vous prie, Madame, de le lui demander pour moi. Je n'ai pas oublié le Comte d'Ayen sur la Toison que je lui ai promise. Je lui tiendrai ma parole. Faites mes compliments à Madame la Duchesse de Bourgogne. Je lui écrirai une autre fois moins sérieusement, puisqu'elle le veut, & je quitterai la Golille. On ne peut être plus sensible que je le suis à l'amitié que le Roi a pour moi : & quoique je lui écrive fréquemment, je vous prie, Madame, de lui en témoigner mon extrême reconnoissance, le plus souvent que vous pourrez, & d'être persuadée pour toujours de mon amitié & de mon estime.

LETTRE II.

Du même à la même.

Madrid, ce 3 Septembre 1701.

J'Ai appris, Madame, avec bien du chagrin, que vous aviez été malade. Mais comme on m'a mandé en même-temps que vous preniez du quinquina, j'espere que la fievre vous aura quittée. Je ne doute point que la maladie de Me. la Duchesse de Bourgogne n'ait contribué à votre mal : car je connois la bonté de votre cœur. Pour moi, j'ai été délivré de cette inquiétude, ayant seulement su qu'elle étoit guérie. Je vous prie de vouloir bien lui en témoigner ma joie. Je vous remercie des soins que vous avez pris pour me procurer le portrait du Roi, que j'attends avec grande impatience. La Duchesse d'Harcourt m'a rendu compte de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, & je vous en remercie. Je pars Lundi pour m'aller marier. Je n'ai pourtant point encore de nouvelles du départ de la Reine. Je vous prie, Madame, de compter sur toute mon estime & sur toute mon amitié.

LETTRE III.

De Me. de Maintenon au Roi d'Espagne.

Septembre 1701.

JE suis confuse & bien reconnoissante de la bonté de Votre Majesté, d'avoir donné un moment d'attention à la maladie que j'ai eue, & de vouloir m'assurer elle-même qu'elle est bien-aise du retour de ma santé. Je puis bien dire avec vérité à Votre Majesté, qu'elle n'a personne plus attachée à elle que je le suis, & que je m'intéresse à ses plus petites affaires, comme aux plus grandes. Son divertissement même ne m'est pas indifférent, & j'avois pris de grands soins de bien instruire M. la Duchesse d'Harcourt, pour qu'elle y contribuât de tout son pouvoir. J'espere que votre Majesté trouvera de la joie avec la Reine, qu'on dit être pleine d'esprit. M. la Princesse des Ursins est très-propre à vous aider à la former. Il ne faut pas que Votre Majesté l'abandonne à faire sa volonté, comme la bonté du Roi a abandonné Madame la Duchesse de Bourgogne, qui a tant mangé

& tant veillé, qu'elle en a été à la mort. Je me souviens que vous disiez un jour dans mon cabinet, qu'il falloit contraindre la jeunesse. Voici le temps de mettre cette maxime en pratique. Ces deux Princesses ont été très-bien élévées & fort retenues; de sorte que la nôtre s'est livrée à la liberté qu'on lui a laissée, & abusé de son bon tempérament. Mais si sa maladie a dû être regardée comme un effet du déréglement de la vie qu'on faisoit, elle a d'ailleurs été bien glorieuse à notre Princesse, qui y a montré toute la Religion qu'on pouvoit desirer. Elle voulut se confesser, & le fit dans des dispositions & avec un courage & une résignation que son âge ne promettoit pas. Sa raison & sa patience n'étoient pas moins surprenantes dans un naturel si vif. Mais il ne faut pas parler de mort, sans dire à Votre Majesté, qui l'aura bien appris d'ailleurs, que nous en venons de voir une qui a dû réjouir le Ciel, & qui a édifié tous ceux qui en ont été témoins. Je ne parle pas seulement des gens de bien, mais les plus libertins de la Cour ne voyoient pas le Roi d'Angleterre sans étonnement. Il a été six jours sans qu'on pût rien espérer pour sa vie. Tout le monde le voyoit : il com-

munia deux fois ; il parla à ſon fils, à ſes domeſtiques Catholiques, aux Proteſtants, à notre Roi, à la Reine, & à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance : mais tout cela avec une préſence d'eſprit, une paix, une joie, un zele, une fermeté, une ſimplicité dont tout le monde revenoit charmé. Quand on ouvrit ſon corps, les Médecins & les Chirurgiens prenoient quelque choſe pour en faire des Reliques : les Gardes trempoient leurs mouchoirs dans ſon ſang : les autres faiſoient toucher leurs chapelets. Je crains d'abuſer de la patience de Votre Majeſté, à qui l'on a peut-être mandé toutes ces particularités. Votre piété, Sire, vous les fera goûter. Nous ſavons qu'elle la conſerve, & qu'elle ne perd pas d'occaſions d'en donner des marques. Je n'ai point d'avis à donner à Votre Majeſté. Il ne revient d'elle qu'une conduite qui paſſe tout ce qu'on pouvoit en attendre. Nous n'avons à lui ſouhaiter qu'un peu plus de ſecours, juſqu'à ce qu'elle puiſſe tout faire par elle-même. Le Roi voit avec beaucoup de peine que le Duc d'Harcourt ne revient point de ſa maladie : c'eſt un homme à conſerver. Vous ſavez les ſervices qu'il vous a rendus, & nous connoiſſons votre reconnoiſſance. J'eſpere

que le portrait du Roi partira bientôt : nous n'en avons point qui en approche. Tout le monde, Sire, vous porte ici dans ſon cœur : on paſſe bien des heures à parler de Votre Majeſté, & l'on envie le bonheur de l'Eſpagne. Dieu veuille qu'elle le connoiſſe, & combler Votre Majeſté de toutes ſortes de bénédictions !

MAINTENON.

LETTRE IV.

Du Roi d'Eſpagne à M. de Vendôme.

Ce 2 Juin.

MOn Couſin, j'ai appris par votre lettre, & par ce que m'a dit le Comte de Colnero, les mouvements que vous vous donnez pour entrer en campagne. Je ne m'en donne pas moins de mon côté pour vous aller joindre au plutôt; & ſi des affaires très-eſſentielles que j'ai ici ne me retenoient, jointes à l'arrivée du Légat que j'attends, je ſerois déja parti : car j'appréhende que vous ne battiez les ennemis avant que je ſois arrivé. Je vous permets pourtant de ſecourir Mantoue : mais demeurez-en-là, & attendez-moi pour le reſte. Rien ne

peut mieux vous marquer la bonne opinion que j'ai de vous, que de craindre que vous ne fassiez trop pendant mon absence. Je compte de me rendre à Final à la fin du mois. Assurez tous les Officiers François de la joie que j'aurai de me trouver à leur tête, & soyez bien persuadé de mon estime pour vous.

LETTRE V.

Du Roi d'Espagne à Mad. de Maintenon.

A Buen-Retiro, ce 17 Juin 1703.

JE suis bien fâché, Madame, après avoir été si long-temps sans vous écrire, de recommencer dans une occasion qui vous est douloureuse, puisque c'est pour vous témoigner la part que je prends à la perte sensible que vous avez faite (de M. le Comte d'Aubigné). Je vous ai trop d'obligations pour ne me pas intéresser vivement à tout ce qui vous touche. Vous savez que je ne suis pas homme à faire de longs compliments ; mais je me pique d'être vrai & d'avoir un bon cœur. Ce sont deux qualités que vous avez reconnues & cultivées en moi : ainsi vous

devez être sûre, puisque je vous le dis, que personne au monde ne vous estime plus que je le fais, ni ne vous aime plus parfaitement que PHILIPPE.

Lettre de la Reine d'Espagne sur le même sujet.

LETTRE VI.

De la Reine d'Espagne (1) *à Mad. de Maintenon.*

Madrid, ce 24 Mai 1704.

VOus me laissez si long-temps sans me donner de vos nouvelles, que je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous en demander. Donnez-moi en tout vos conseils : j'en ai toujours eu besoin, mais beaucoup plus présentement. Je crois que vous ne doutez pas de l'affliction où je suis depuis le départ de la Princesse des Ursins. J'ai été fort touchée de voir qu'on m'ôtoit si cruellement une personne

---

(1) Marie-Louise-Gabrielle de Savoye, seconde fille de Victor-Amedée II, mariée par Procureur à Turin, le 11 Septembre 1701, morte à Madrid le 24 Février 1714.

qui étoit fort éloignée de mériter ce traitement, non-seulement par sa qualité & par l'amitié que le Roi & moi avions pour elle, mais aussi par sa conduite dont je suis témoin. On ne sauroit avoir plus de zele qu'elle en a pour tout ce qui regarde le Roi mon grand-pere, & on l'a pu connoître en beaucoup d'occasions. Enfin, je vous assure qu'il est bien cruel d'être sacrifiée à une cabale de mal-honnêtes gens, qui n'ont pour objet que leurs intérêts, & pour guides que leurs passions. Si je commence cet article, je ne le finirai pas sitôt : ainsi il vaut mieux le laisser, & vous prier d'écouter le Chevalier du Bourg qui vous rendra cette lettre, & qui a été témoin de tout ce qui s'est passé. Vous pouvez croire tout ce qu'il vous dira : c'est un homme vrai. Pour moi, je ne vous demande autre chose, si ce n'est que vous contribuiez à détromper le Roi mon grand-pere sur le sujet de la Princesse des Ursins, qui est assurément fort innocente. Je me flatte que vous voudrez bien le faire, non-seulement parce que c'est rendre témoignage à une pauvre innocente qui est accusée fort injustement, mais aussi parce que vous ne sauriez me faire un plaisir plus sensible. Faites, au nom de Dieu, que nous vous le

devions, & que je puiſſe vous compter au nombre de mes amies! Pour moi, j'y ſuis fort portée, ayant pour vous une eſtime & une amitié qui dureront autant que ma vie.

LOUISE.

LETTRE VII.

De la même à la même.

Madrid, ce 1 Novembre 1704.

VOtre commerce m'eſt trop agréable & trop utile, pour ne le pas continuer; & quoiqu'il ſoit tard, je ne puis laiſſer partir ce courier ſans vous écrire. Je commencerai par vous remercier de la viſite que je ſais que le Maréchal de Teſſé a faite à la Pr. des Urſins. Car quoique je ne ſache point encore de quoi il étoit chargé, ce n'eſt apparemment pour rien de mauvais. Je vous dirai, encore une fois, ce que je deſire touchant cette Dame, qui eſt, qu'on connoiſſe ſon innocence; qu'on lui donne quelques marques publiques de la bonté du Roi mon grand-pere, qui rajuſte l'affront public qu'on lui a fait: & enfin, qu'on la laiſſe

aller à la Cour. Je ſuis ſûre que le Roi lui rendroit bientôt la juſtice qu'elle mérite, s'il vouloit bien l'entendre. C'eſt ce qu'il faut que vous faſſiez. Je vous donne une belle occaſion de montrer que vous aimez à protéger l'innocence opprimée. On l'a vu juſqu'ici. Je crois qu'on ne le verra pas moins cette fois, & que vous me donnerez cette conſolation. Vous direz, peut-être, que dans toutes mes lettres, je vous dis toujours la même choſe : je l'avoue. Mais à vous dire vrai, l'affaire en queſtion me tient tant à cœur, qu'il me ſemble que je ne puis aſſez vous en parler. Mais pourtant il faut me taire pour vous prier en confidence de me mander une choſe, qui eſt, ſi je dois écrire ſouvent ou rarement au pays où vous êtes, c'eſt-à-dire au Roi mon grand-pere, à Monſeigneur, & à M. le Duc de Bourgogne. Si je ſuivois mon goût, j'écrirois ſans ceſſe, ſur-tout au premier. Mais quand il n'y a rien de nouveau, je n'oſe le faire, de crainte d'importuner. Faites-moi donc le plaiſir de me mander de quelle maniere je dois me conduire pour leur plaire, & pour leur marquer les ſentiments vifs & ſinceres que j'ai pour eux. Vous pouvez croire que je ſerai ravie de ſuivre tous les conſeils que vous pren-

drez la peine de me donner, & que je les regarderai toujours comme venant d'une personne que je compte au nombre de mes amies. Ne craignez pas, comme vous me marquez dans votre lettre, tre, de vous rendre importune. Cela n'est pas facile, quand on a de l'esprit, & par-dessus cela, qu'on a pour vous autant d'amitié que j'en ai.

P. S. Bonne nouvelle. Enfin, le Roi mon grand-pere a accordé à la Pr. des Ursins d'aller à la Cour. Je vous en remercie très-fort, & vous prie d'en bien marquer ma reconnoissance au Roi. Après que vous aurez eu quelques conversations avec la Pr. des Ursins, je vous prie de me mander comment vous l'avez trouvée, & si elle a raison ou tort dans tout ce qu'elle vous dira.

LETTRE VIII.

De la même à la même.

Madrid, ce 28 Novembre 1704.

JE vous ai déja marqué ma joie sur la permission que la Pr. des Ursins a eue d'aller à Paris. Mais je ne puis m'empê-

cher de vous la répéter par un courier exprès que j'envoye à mon grand-pere, pour le remercier de tant de graces qu'il me fait. Car tout ce qui est pour la Pr. des Ursins, je le prends pour moi. En vérité, je suis charmée de l'amitié dont ce grand Roi m'honore, & j'ose avancer que je la mérite par les sentiments que j'ai pour lui. J'ai reçu ce matin votre lettre du 16 de ce mois, où vous me marquez ne pas accepter ma confiance, à cause, dites-vous, que vous ne pouvez pas me servir. Quoique vous en disiez, je veux vous la donner : & certainement, si vous voulez, vous pouvez m'être fort utile. Vous ne pouvez pas me refuser vos conseils : quand on a votre esprit & votre sagesse, on voit les choses de loin. Je n'ai point besoin, je vous assure, du témoignage de la Pr. des Ursins pour avoir bonne opinion de ma sœur, ni pour l'aimer tendrement : vous ne sauriez croire combien je suis aise de ce qu'elle m'écrit souvent : enfin, croyez que tout ce qui vient d'elle m'est très-agréable. Comme j'ai plusieurs lettres à écrire ce soir, je ne saurois vous parler de plusieurs choses que je souhaiterois. Je les remets à une autre fois : & par celle-ci je ne ferai plus que vous prier de nouveau de vouloir être de mes amies.

LETTRE IX.

De la même à la même.

Madrid, ce 19 *Décembre* 1704.

VOus ſavez que je m'adreſſe à vous dans toutes les choſes que je ſouhaite, & que je crois néceſſaires au ſervice des Rois. La Princeſſe des Urſins s'eſt toujours flattée de trouver grace auprès de vous, dont elle m'a tant de fois, par mille traits aimables, fait connoître la juſtice & la bonté. Je vous prie avec les dernieres inſtances, de lui en donner les aſſurances ſans réſerve, en obtenant du Roi mon grand-pere ſon retour ici. Je ſerai ravie de devoir à votre amitié cette grace que je prends toute ſur mon compte. La Princeſſe des Urſins peut vous dire le cas que j'en fais. Je conjure ma ſœur de joindre ſes prieres aux miennes : & je lui marque une ſeule raiſon ſur l'importance de laquelle vous jugerez aiſément de celle du retour de la Princeſſe des Urſins. Comme je ne doute pas que ma ſœur ne vous montre ma lettre pour prendre les meſures que vous

jugerez à propos, je ne vous dis pas toutes les raiſons qui me rendent la préſence de la Princeſſe des Urſins néceſſaire. Vous avez tant d'eſprit, que je n'ai pas beſoin de vous les expliquer. Mais je ne doute nullement que vous ne faſſiez tout ce que vous pourrez pour que cette grace me ſoit accordée. Croyez que j'y ſerai toujours fort ſenſible, & que j'ai & aurai pour vous une eſtime & une amitié infinies.

P. S. Je vous envoye une lettre que le Roi vous écrit, par laquelle vous verrez que cette affaire ne lui tient pas moins à cœur qu'à moi.

LETTRE X.

De la même à la même.

Madrid, ce 16 Janvier 1705.

JE vis, l'ordinaire dernier, dans quelques nouvelles, que vous étiez un peu incommodée. Je m'intéreſſe trop à vous, pour ne vous en pas marquer mon inquiétude. Croyez que tout cela ne ſont point compliments, mais choſes qui ſortent de mon cœur. Je me flatte avoir

bientôt une nouvelle raiſon de vous aimer, en apprenant que le Roi mon grand-pere m'aura accordé la grace que je lui ai demandée ſur la Princeſſe des Urſins. Car je vous aſſure que rien ne me fera tant de plaiſir par mille raiſons, mettant à part les principales qui regardent le ſervice des deux Rois. Je vous dirai que je ſuis perſuadée que ſi vous étiez témoin de la vie que je mene, vous n'oublieriez rien pour le retour d'une femme qui peut la changer. Il eſt vrai que quand je ſuis avec mon cher Roi, je n'ai beſoin de perſonne pour me conſoler d'être dans un pays tel que celui-ci. J'oublie alors toutes mes peines. Mais de tout le jour vous pouvez compter que je ne ſuis pas deux heures avec lui. Il eſt continuellement occupé par ſes affaires, par la chaſſe, ſon unique divertiſſement. Ainſi je paſſe ma vie ſeule tout le jour, ſeule dans ma chambre. La Princeſſe des Urſins vous dira combien les Eſpagnoles ſont divertiſſantes; & vous jugerez que je n'ai pas tort d'aimer mieux être ſeule qu'avec elles. Vous connoiſſez auſſi l'eſprit & l'humeur agréable de cette Princeſſe. Elle m'amuſoit fort quand elle étoit ici. Elle m'adouciſſoit le joug où je ſuis condamnée. Ainſi, quand ce ne ſeroit que par pi-

tié, vous êtes obligée en conſcience de demander fortement au Roi de me la renvoyer vîte. Mais cette raiſon n'eſt rien en comparaiſon de toutes les autres qui ſeroient trop longues à dire.

LETTRE XI.

De la même à la même.

Madrid, ce 22 *Janvier* 1705.

QUelle obligation ne vous ai-je point, Madame, de la grace que je viens d'apprendre en ce moment, que le Roi mon grand-père m'a accordée de laiſſer revenir en ce pays-ci la Princeſſe des Urſins? Je ne doute pas que vous n'y ayez eu beaucoup de part. Mes ſentiments ſur cela ſont inexprimables. Ce qu'il faut que vous ſaſſiez à préſent, c'eſt de preſſer la Princeſſe de venir le plutôt qu'elle pourra, quoique je croye qu'elle fera toutes les diligences poſſibles. Je ſuis charmée de mon grand-pere : il faut avouer que c'eſt un grand Roi, & qui ſait rendre juſtice à qui la mérite! Je voulois vous dire ſur tout cela mille choſes : mais je ſuis ſi aiſe, que je ne ſais ni ce que je fais, ni ce que je dis.

Lettre de même date du Roi d'Espagne à Mad. de Maintenon, sur le même sujet.

LETTRE XII.

De la même à la même.

IL est, je crois, temps que je réponde à votre lettre du 22 Février. Vous aurez su par ma sœur la raison pourquoi je ne l'ai pas fait plutôt. Je vous avoue qu'il faut une meilleure plume que la mienne pour soutenir un commerce où vous mettez tant d'esprit & de sentiment. Je n'ai pas eu peu de plaisir de voir comment vous parlez de la Pr. des Ursins. La tendresse que j'ai pour ma sœur est si grande, qu'on ne la sauroit exprimer. Je crois que je mourrois de joie, si je la revoyois une fois en ma vie. La Pr. des Ursins peut vous dire tous les projets que j'ai faits pour arriver à ce bonheur, qui, au pis aller, comme vous dites, sera au mariage de mon neveu. Il est vrai que je ne serois pas fâchée d'avoir des enfants, par toutes les conséquences favorables que la fécondité des Reines porte après elle. Mais aussi je vous avoue que je ne suis point fâchée de n'avoir point

encore commencé. Je n'en souhaite que très-peu. Car, quoique je n'aye pas encore éprouvé, comme ma sœur, ce que c'est qu'une grossesse & des couches, je comprends fort bien que cela n'est pas assez bon, pour être tentée d'y revenir souvent. Il faut à cette heure que je vous gronde un peu touchant le manger de ma sœur dont vous me parlez. Pourquoi ne la grondez-vous pas? Pour moi, je mange peu & des choses qui ne puissent pas me faire de mal. Je vous assure que, sur la demande que vous avez faite à la Pr. des Ursins qu'elle vous dise mes défauts, elle a plus à vous répondre que quand vous lui demanderez mes vertus, qui sont, pour mon malheur, en très-petit nombre. Je vous assure que je ne souhaite pas moins que vous, la prise de Gibraltar & de Verue: car j'en connois l'importance. Vous me demandez de quoi vous pouvez m'entretenir pour me divertir : je vous dirai que je trouverai bon tout ce qui viendra d'une personne que j'estime & aime autant que vous. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi souvent! Je ne veux point vous incommoder; mais croyez que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir : que vos lettres soient gayes, qu'elles soyent tristes, elles me feront toujours agréa-

bles, auſſi-bien qu'au Roi, qui a pour vous des ſentiments tels que vous pouvez deſirer, & qui n'a pas été moins charmé de votre lettre que moi. Vous ne me faites pas un petit plaiſir en me parlant de la paſſion que M. le Duc de Bourgogne a pour ma ſœur. Car, ſelon moi, une femme ne ſauroit être heureuſe, ſi elle n'aime ſon mari, & ſi elle n'en eſt aimée. Ainſi je ſuis ravie que cela ſoit dans une perſonne que j'aime plus que moi-même. Comme je vous regarde comme une de mes meilleures amies, je ne puis m'empêcher de vous marquer l'extrême inquiétude où je ſuis, depuis que j'ai appris que la Princeſſe des Urſins a eu la fievre double-tierce : ce qui me fait attendre les couriers avec une très-grande impatience. Mes lettres doivent-elles être gaies ou triſtes ? Conduiſez-moi : car, à tout prix, je veux plaire. Vous avez beau dire que de trois cents lieues on ne ſauroit guider perſonne. Je ſais que vous avez les yeux très-bons. Donnez-moi donc cette marque d'amitié. Car, malgré mes bonnes intentions, malgré l'envie de me faire une réputation irréprochable, je ferai mille fautes, ſi vous ne m'aidez de vos conſeils. Souvenez-vous de qui je ſuis ſœur. Souvenez-vous de

qui

qui je suis fille. Souvenez-vous combien je suis votre amie.

LETTRE XIII.

Du Roi d'Espagne à Me. de Maintenon.

Madrid, ce 16 *Septembre* 1707.

LA Princesse des Ursins m'a montré une lettre de vous, Madame, où vous m'accusez d'avoir de la sécheresse, de n'être point flatteur, & de ne me ressouvenir d'aucune Françoise. Je vous passe le reproche sur la flatterie; car il est vrai que je n'en ai guere. Je ne sais si je parois plus sec dans mes discours, que je ne le suis en effet par mes sentiments. Mais je ne me sens pas coupable d'oublier les Dames qui se ressouviennent de moi. Je les ai cru plus occupées des divertissements & des plaisirs de la Cour où elles se trouvent, que des affaires désagréables & importantes que j'ai presque toujours eu depuis le commencement de mon regne, jusqu'à cette heure. Et je ne me suis guere senti en humeur de badiner de Madrid, comme j'avois commencé à faire avec ces Dames, lorsque

je partis de Verſailles. Toutes choſes ont leur temps, Madame : je deviendrai gai, quand j'aurai ſujet de l'être : & je ne répondrois pas, ſi je puis une fois être aſſez heureux pour chaſſer mes ennemis de mes Royaumes, que je n'allaſſe en quelque endroit de France, remercier le Roi mon grand-pere de m'en avoir donné les moyens. C'eſt-là, Madame, où je prétends renouveller toutes mes anciennes connoiſſances, & jouer à colin-maillard, & à tel autre jeu qu'il plaira à Madame la Ducheſſe de Bourgogne & aux femmes de ſa Cour. Pour vous, avec qui je voudrois avoir un commerce dès à préſent, par l'agrément que j'y trouverois en toute maniere, trouvez bon que je vous diſe qu'il ne tiendra pas à moi. Je l'avois commencé autrefois à Barcelone, mais il me parut un peu languiſſant de votre côté. Je crus, à vous parler franchement, que vous vous en ſouciiez aſſez médiocrement. J'en jugerai mieux par la réponſe que je vous prie de me faire : ſi elle eſt telle que je la deſire, vous connoîtrez, Madame, combien j'eſtime tout ce qui part de vous. Mais quoi qu'il en puiſſe être, j'aurai toujours une extrême reconnoiſſance de vos bons offices auprès du Roi mon grand-pere ; &

vous aurez en moi un fort véritable ami, qui ſaura toujours rendre juſtice à votre mérite.

LETTRE XIV.

De la Reine d'Eſpagne à Mad. de Maintenon.

Madrid, ce 2 Octobre 1707.

IL y a bien long-temps, ma chere Madame, que je ne vous ai écrit. Je me flatte que vous n'en comptez pas moins ſur mon amitié : j'ai été dans deux états qui ne me permettoient guere d'écrire : mais je ne puis être davantage à recommencer un commerce qui m'eſt ſi agréable : & je ſuis bien-aiſe de vous faire remarquer que c'eſt vous qui l'avez laiſſé tomber, & moi qui veut le rétablir : c'eſt une marque que je m'en trouve mieux que vous : avouez-le-moi au moins de bonne foi. Je n'en ſuis pas ſurpriſe : je ſuis dans la ſolitude que je trouve partout également, ſoit à Madrid, ſoit à Retiro, qui eſt le plus grand voyage que je faſſe : & vous, Madame, vous êtes entourée de toutes ſortes de plaiſirs. Et

quoique vous les goûtiez assez médiocrement, & que la solidité de votre esprit & de votre piété vous occupe souvent de choses plus solides & moins divertissantes, vous ne laissez pas pourtant, étant dissipée par des occupations de toutes sortes d'especes, d'avoir moins de temps à me donner, que je n'en ai à vous faire part de ce qui me touche. N'est-ce pas, ma chere Madame, me mettre à la raison ?

Croyez-vous de bonne foi que je tâte de l'excuse que vous m'avez quelquefois donnée, d'être embarrassée du commerce que vous avez avec moi, parce que vous ne savez, dites-vous, de quoi remplir vos lettres ? Si j'avois assez de bonté pour vous passer une telle raison, je ne mériterois guere que vous voulussiez prendre la peine de me donner de vos nouvelles : & vous ne devriez pas faire grand cas de l'amitié d'une personne qui jugeroit si mal de votre esprit. J'en ai suffisamment pour connoître & pour admirer le vôtre. Il suffit que vous vouliez bien dire quelque chose, pour qu'on prenne plaisir à l'entendre : il y a un tour singulier & aimable dans toutes vos expressions. Ainsi, ma chere Madame, il n'est pas nécessaire que j'aye une plus grande connoissance de la Cour où vous

êtes, pour que vous me fassiez part de mille bagatelles, qui ne laissent pas d'être curieuses à savoir. Elles seront plus de mon goût, je vous assure, que les grandes nouvelles, dont je n'ai que trop souvent la tête remplie. Nous attendons incessamment celle de la prise de Lerida : tout ce que mon oncle fait paroît fabuleux. Il viendra ici, d'abord qu'il aura fait cette conquête, faire la cérémonie du Baptême de mon fils. Je crois qu'il le trouvera beau. Si j'en voulois croire ma sœur, il le seroit moins que mon neveu. Car elle me parle de son fils, comme s'il n'y en avoit pas un si merveilleux. Quelque complaisance que j'aye pour elle, je ne puis en convenir, le Prince des Asturies n'ayant aucun défaut, & son visage étant tout rempli d'agréments. Personne ne le voit sans en être charmé : & la Princesse des Ursins, qui n'est point du tout accoutumée aux complaisances fades, me dit tous les jours que toute sa frayeur est qu'on ne vienne à idolâtrer ce Prince. Sa santé continue à être parfaite. Je voudrois bien que celle de ma sœur pût soutenir tout ce qu'elle fait. Elle m'a mandé que rien n'étoit si bon pour se bien porter que les divertissements, & que je ne me misse point en peine des fatigues qu'elle

prenoit. Il me femble qu'elle & M. le Duc de Bourgogne fe tiennent affez paffablement à table à leur dîné, & à leur retour de chaffe. Moi, qui crois avoir bien foupé, quand j'ai mangé une alouette, je ne fais comment je pourrois tenir une bonne contenance, fi j'étois admife à leur compagnie. Je crois qu'ils m'en trouveroient bien indigne, ne buvant pas plus à proportion que je mange. Je n'aurois pour confolation que le fuffrage de M. Fagon. J'efpere qu'il mettra toute fon application à nous choifir de bons Médecins. Il eft trop honnête pour nous tromper, & trop habile pour l'être lui-même. Vous en conviendrez fans doute: c'eft une bonne approbation que la vôtre. Je m'eftimerai fort heureufe de l'avoir, puifque je ferai fûre que vous y joindrez votre eftime.

LETTRE XV.

De la même à la même.

Ce 21 *Avril* 1709.

MOn fils fut hier reconnu héritier préfomptif de la Monarchie d'Ef-

pagne par les Etats du Royaume ; & en cette qualité, le Clergé, tous les Grands, les Officiers de la Couronne, la Noblesse, & les Députés des Villes qui ont droit d'assister aux Etats, lui jurerent fidélité, lui rendirent hommage, & lui baiserent la main. Le Cardinal Portocarrero officia & reçut le serment. Le Patriarche des Indes, Grand-Aumônier, donna la Confirmation à mon fils, parce que c'est la coutume de confirmer les Princes ce jour-là, lorsqu'ils n'ont pas reçu ce Sacrement. Le Cardinal Portocarrero lui servit de parrein, & le Duc de Medina-Celi reçut l'hommage. Cette cérémonie dura trois heures : l'assemblée étoit très-nombreuse : & tout se passa néanmoins avec tant d'ordre & un si profond respect, que je n'en fus pas moins surprise que contente, aussi-bien que des expressions vives & tendres avec lesquelles chaque particulier témoignoit sa joie, & celle de tout le Royaume en nous baisant la main. Sur les neuf heures & demie, nous descendîmes, le Roi, mon fils & moi, dans l'Eglise de St. Jerôme, que nous trouvâmes magnifiquement parée & remplie de tous ceux qui avoient droit d'y entrer par leurs charges, ou comme membres des Etats. Le Roi étoit accom-

pagné des grands Officiers de la Couronne. J'étois ſuivie de quatorze Dames, toutes Grandes, ou mariées à des fils aînés de Grands, que j'avois choiſies dans les premieres maiſons d'Eſpagne. Mon fils étoit porté par la Princeſſe des Urſins : c'étoit à elle, comme Camarera-major, à tenir ma queue : mais faiſant la charge de gouvernante du Prince, le Comte d'Aquillier, Capitaine des Gardes, prit ſa place, parce que ſi j'avois nommé une Dame, toutes les autres auroient été au déſeſpoir de cette préférence. Dès que nous arrivâmes ſous notre dais, la cérémonie commença par le *Veni Creator*. Pendant toute la Meſſe, mon fils fut d'une ſageſſe & d'une gayeté qui attiroit l'attention de tout le monde. Il baiſa l'Evangile & la Paix comme une perſonne raiſonnable. Mais lorſqu'on le porta à l'Autel pour le confirmer après la Meſſe, il commença à être fâché de s'éloigner de moi, & le bandeau qu'on lui mit acheva de le mettre de mauvaiſe humeur. Cela dura peu : car dès qu'il fut revenu auprès de moi, ſes pleurs ceſſerent. Chacun vint enſuite, ſuivant ſon rang, prêter ſerment & rendre hommage. Plus de deux cents perſonnes baiſerent la main de mon fils, qu'il donnoit lui-même très-gracieuſe-

ment, & avec beaucoup plus de patience qu'on ne devoit en attendre d'un enfant qui n'a pas encore vingt mois. Sur la fin, cependant, on fut obligé d'appeller sa nourrice. Mais, en tettant, il donnoit sa main à baiser, tout comme auparavant, d'une maniere pourtant qui sembloit demander si cela ne finiroit jamais. Après le *Te Deum*, nous passâmes à notre appartement dans le même ordre & avec la même suite. Les peuples n'ont pu donner plus de marques de leur zele & de leur amour pour nous, qu'ils ont fait en cette occasion. La Cour étoit magnifique : & je crois qu'il ne s'est jamais vu de fête, ni mieux réglée, ni qui ait fini avec une satisfaction si générale.

LETTRE XVI.

Du Roi d'Espagne à Me. de Maintenon.

Madrid, ce 3 Juillet 1709.

JE vous écris, Madame, aujourd'hui, pour vous prier de demander instamment au Roi mon grand-pere, que le Duc d'Albe n'apprenne ni de lui, ni de ses Ministres, les négociations dont j'a-

vois chargé le Comte Bergueik, parce que j'ai laissé à ce Comte la liberté de communiquer à mon Ambassadeur cette affaire, quand il jugeroit à propos de le faire. Ainsi vous en voyez la conséquence, pour éviter des mal-entendus entre ces deux Ministres, qui demanderoient des éclaircissements très-désagréables. Je ne puis m'empêcher de m'adresser à une aussi bonne amie que vous dans toutes sortes d'occasions. C'est une marque, Madame, de la confiance, de l'estime & de l'amitié que j'ai pour vous, qui ne peuvent être ni plus grandes, ni plus sinceres.

LETTRE XVII.

De la Reine d'Espagne à Mad. de Maintenon.

Corilla, ce 9 Octobre 1711.

LA Princesse des Ursins ne pouvant vous écrire ce soir à cause du peu de temps que nous donne un homme qui va à Paris pour ses affaires particulieres, j'ai voulu me charger de vous apprendre une nouvelle qui, j'espere, vous fera quelque plaisir. C'est l'embarquement de

l'Archiduc, qui s'eſt fait le 27 du paſſé, & le même jour ſa flotte a diſparu de la vue de Barcelone. L'Archiducheſſe y eſt reſtée : mais je ne laiſſe pas que de croire que le départ de ce Prince nous ſera favorable. Je laiſſe à ma ſœur à vous dire les nouvelles de notre armée, n'ayant que le temps de vous aſſurer, ma chere Madame, que quoique je ne vous écrive pas trop ſouvent, je ne vous en eſtime, ni en aime pas moins : mais c'eſt que je ſuis perſuadée, avec beaucoup de raiſon, que mes lettres ne feroient que vous importuner. Il faut pourtant que je vous diſe encore que je ſuis charmée d'avoir appris par ma ſœur, que vous êtes contente du Roi. Je ſuis ſûre que vous le ſeriez encore davantage, ſi vous le pouviez voir de près, & bien connoître ſes véritables ſentiments pour le Roi ſon grand-pere. Ils ſont tels qu'ils doivent être, & tels que vous pourriez les demander.

LETTRE XVIII.

De Mad. de Maintenon à la Reine d'Espagne.

1711.

IL eſt bien triſte & bien humiliant de ne recevoir qu'une Lettre de Votre Majeſté! Il faut pourtant vous remercier d'avoir bien voulu ſuppléer à Me. la Princeſſe des Urſins. En vérité, Madame, vous devriez vous contenter d'être adorée en Eſpagne, ſans vouloir encore nous charmer ici, nous qui le ſommes déja tant de Madame votre ſœur. Je n'avois jamais cru que ce fût la crainte de m'importuner, qui empêchât des Reines de m'écrire. Je ne mérite un tel commerce par aucun endroit. Je ſuis une pauvre vieille qui n'eſt plus bonne à rien, & qui partira bientôt. Mais juſqu'à ce moment-là, je ne céderai à qui que ce ſoit ſur l'ardent attachement dû à Votre Majeſté. Il eſt vrai que j'ai été ravie de vous voir donner la main à ce qui peut donner le repos à l'Eſpagne & à la France, & d'une maniere toute pleine de confiance pour notre Roi, que Votre Majeſté ai-

meroit mille fois plus, si elle le connoissoit.

LETTRE XIX.

De la Reine d'Espagne à Mad. de Maintenon.

Retiro, ce 26 Septembre 1712.

JE crois que vous serez bien étonnée, ma chere Madame, de recevoir une de mes lettres, y ayant si long-temps que je ne vous ai écrit. Mais je vous avoue que depuis les terribles malheurs que nous avons eus, je n'en ai jamais eu le courage. La cruelle perte! il faut si peu de chose pour renouveller toute ma douleur! Je craignois aussi la même chose pour vous. Enfin, il faut me vaincre, pour que vous ne m'accusiez, ni de paresse, ni d'inconstance : car assurément vous me trouverez toute ma vie une de vos meilleures amies. N'en doutez pas, je vous prie, & ayez toujours un peu d'amitié pour moi. Le départ de la Princesse des Ursins me donne encore une nouvelle raison pour vous importuner de mes lettres pendant son absence. La santé de notre petit Dauphin m'est bien pré-

cieuſe : je le regarde, je l'aime, comme s'il étoit mon propre fils. J'eſpere fort que les eaux de Bagnieres guériront entiérement Me. des Urſins des incommodités qu'elle a. Mais vous pouvez bien croire qu'il a fallu une raiſon auſſi forte que celle de ſa ſanté pour me faire conſentir à une abſence de trois mois. Nous avons été ici bien ſenſibles à l'heureux changement arrivé en Flandres. Je m'en réjouis avec vous. Mais chaque bonne nouvelle me rappelle un triſte ſouvenir de la joie qu'en auroit eue ma pauvre ſœur. Je vois bien qu'au-lieu de vous égayer, comme je voudrois toujours faire, je prends le chemin de nous affliger enſemble, &c.

LETTRE XX.

De la même à la même.

Retiro, ce 16 Novembre 1712.

JE me réjouis, avec vous, ma chere Madame, de la réduction de Bouchain, dont la nouvelle eſt venue par le dernier courier. Voilà la campagne finie très-heureuſement & bien glorieuſement pour le Maréchal de Villars! On doit être bien

content de lui. J'eſpere que je n'aurai plus de pareils compliments à vous faire, & que la concluſion de la paix ſera aſſez à temps, pour qu'il ne ſoit plus queſtion de campagne l'année prochaine. Cette derniere doit, ce me ſemble, faire changer de langage aux Hollandois : & en ce cas, l'Archiduc ſeroit bien embarraſſé, ſe voyant ſi ſeul. Il faudroit bien qu'il prît auſſi ſon parti. Nous n'avons pas été de ce côté-ci ſi heureux que vous l'avez été en Flandres : car notre ſiege de Campomajor a mal fini, le Marquis de Bay ayant été obligé de le lever. Mais il ne faut pas pour cela, s'il vous plaît, changer de conduite avec les Portugais. Ce contre-temps ne nous donne aucune crainte pour l'avenir : & en prenant de bonnes meſures, il y a tout-à eſpérer avec eux. Les troupes Angloiſes ſont encore en ce pays-là avec les nationales. Nous nous en ſommes plaints à Mylord Lexington. Il a écrit ſur cela au Commandant Anglois, qui lui répond qu'il n'a point reçu d'ordre de la Reine d'Angleterre. Vous m'avouerez que cela eſt bien ſurprenant, au bout de deux mois qu'on a publié & exécuté par-tout ailleurs une ſuſpenſion d'armes. Vous apprendrez par M. de Bonnac, ma chere Madame, ce qui ſe paſſa hier, dont

il fut lui-même témoin. Ainſi il eſt inutile que je vous en faſſe un grand détail. Je vous dirai ſeulement que le matin, le Roi fit faire la lecture de l'acte de ſa renonciation à la Couronne de France, avec toutes les clauſes qu'on y a ſouhaitées, le ſigna, & jura ſolemnellement de le garder, ayant nommé pour témoins tous les Chefs de nos maiſons, & les Conſeillers d'Etat. L'après-dîné ſe fit l'aſſemblée de tous les Etats du Royaume, dans une grande & belle chambre, remplie de beaucoup de monde, bien parée, mais pourtant ſans confuſion. Le Roi commença par faire un diſcours, dont il s'acquitta parfaitement bien, & dont l'aſſemblée fut fort contente. Car ſi ce n'étoit que moi, vous ne voudriez peut-être pas vous y fier. Enſuite on lut un papier où l'on diſoit & marquoit plus au long la raiſon pour laquelle le Roi aſſembloit les Etats, & tout ce dont on eſt d'accord avec la France & avec l'Angleterre, pour parvenir à une bonne paix. Après cette lecture, un Député de la Ville de Burgos prit la parole pour tout le Royaume, & fit une réponſe au Roi, pleine de tous les ſentiments qu'on peut ſouhaiter d'eux, & ſur-tout d'une reconnoiſſance extrême, à la vue du grand

ſacrifice que le Roi faiſoit pour l'amour de ſes Sujets. Je regrettai bien en l'entendant parler, que Mylord Lexington ne fût pas l'Eſpagnol : car il me ſembloit qu'on ne pouvoit pas lui bien traduire ce que ce Député diſoit ; & il auroit vu une nation qui ſait aimer ſes Rois. Les Etats s'aſſembleront préſentement entr'eux pour conclure tout ce qu'ils ont à faire, & paſſer pour loi la renonciation du Roi, & puis celle qui doit venir des Princes de France. Il y auroit bien de quoi s'entretenir ſur un pareil ſujet ; mais je ne le fais déja que trop longuement. J'y ajouterai pourtant encore, que le Roi eſpere que cela va continuer & avancer le repos de l'Europe, ſur-tout celui de la France & de ſon grand-pere, qu'il ſouhaite ſi paſſionnément. Pour y parvenir, vous voyez tout ce qu'il a ſacrifié. J'attends la Princeſſe des Urſins à la fin de ce mois : elle eſt partie le 27 de Bagnieres. Vous croirez aiſément que je ne ſerois pas indifférente au plaiſir de la revoir, & en auſſi bonne ſanté que celle que ſes eaux lui ont donné. Tout Madrid eſt rempli depuis aſſez long-temps de petite-vérole, qui ne laiſſe pas de me faire peur : mais, grace à Dieu, juſqu'à préſent mes enfants ſe portent parfaitement bien. Le petit ne

m'a pas donné un moment d'inquiétude depuis qu'il eſt au monde. Je ſuis ravie chaque fois qu'on me mande que notre petit Dauphin ſe porte bien. Dieu le conſerve, & le Roi ſon biſaïeul, auſſi longtemps que je le lui demande !

LETTRE XXI.

De la même à la même.

Madrid, *ce* 14 *Décembre* 1712.

VOus croyez peut-être, ma chere Madame, être délivrée de mes lettres, à préſent que la Princeſſe des Urſins eſt de retour : mais les vôtres me font trop de plaiſir pour que j'y renonce. Vous avez grande raiſon de croire que je ne trouverai point mauvais que vous rempliſſiez trois pages en parlant de la ſanté du Roi mon grand-pere. Vous ne ſauriez me dire rien de plus agréable que ce qui marque qu'il eſt dans l'état que le Roi ſon petit-fils & moi ſouhaitons de ſi bon cœur. Sa conſervation eſt ſi importante, qu'on ne doit point s'étonner de l'attention que tout le monde y a, & même de tous les diſcours qu'on a pu tenir ſur

cela, malgré ſon bon tempérament. Je voudrois bien, ma chere Madame, que vous & M. Fagon puſſiez lui perſuader de ſe retenir un peu ſur le manger. Chaque fois que j'entends raconter ſes repas, j'en ſuis très étonnée : & il me ſemble que s'il vouloit bien avoir la complaiſance de les diminuer, il ne s'en trouveroit que mieux. La Princeſſe des Urſins vous aura appris, avant que cette lettre arrive à Verſailles, ſon retour à Madrid. Vous croirez aiſément que je n'ai pas été inſenſible à ſon arrivée. Je l'ai trouvée dans la meilleure ſanté du monde... Pour Me. la Ducheſſe de Berry, elle ſe conſerve avec tant de ſageſſe, qu'elle doit eſpérer d'arriver heureuſement à ſon terme. J'ai oui dire qu'elle ne veut point ſe ſervir de Clément : je doute qu'elle trouve un autre accoucheur auſſi habile que lui. Nos nouvelles ſe réduiſent à la publication de la ſuſpenſion d'armes avec le Portugal, & aux préparatifs que l'on fait pour que nos troupes entrent en Catalogne en même-temps que M. de Berwick. Je crois que les Catalans ne ſe trouveront pas à leur aiſe dans cette ſituation, & abandonnés de leurs meilleurs alliés. Comme le Roi ne veut rien négliger de ſon côté à faire tout ce qu'il croit

qui peut contribuer à avancer la paix ; quoiqu'il n'en attende pas grand effet, on va publier nouvellement un pardon pour les Catalans. Mylord Lexington en a parlé de la part de la Reine sa maîtresse. On le lui a bientôt accordé. Ainsi, ma chere Madame, vous devez être contente de tout ce que le Roi a fait depuis le commencement des négociations jusqu'aujourd'hui, pour avancer cette paix, qui, selon les apparences, doit être bientôt conclue. Je vous quitte pour aller recevoir beaucoup de compliments ennuyeux que l'on fait ce soir pour la naissance du Roi.

LETTRE XXII.

De la même à la même.

Madrid, ce 23 Janvier 1713.

QUoique vous ne vouliez pas de moi, ma chere Madame, voici encore une occasion qui m'oblige à vous écrire. c'est le secours de Gironne dont le Maréchal de Berwick est venu à bout si heureusement, Je m'en réjouis de tout mon cœur avec vous aujourd'hui, n'ayant pu

le faire la semaine passée. Je vois bien qu'il faudra, malgré moi, que je vous laisse en repos, non pas par la crainte de vous charmer, comme vous le dites, puisque j'ai assez de connoissance de moi-même pour savoir combien j'en suis éloignée quand même je serois plus à portée de vous que je ne le suis; mais par la raison que je comprends fort bien, que mes lettres peuvent très-aisément importuner. Je suis fort aise de savoir notre petit Dauphin guéri de son rhume: car la moindre incommodité qu'il a m'inquiete. Nous avons su par ce dernier courier l'adoucissement des Hollandois. Je crois qu'à la fin vous ne douterez plus de la paix, & que nous l'aurons incessamment. Je la desire par toutes sortes de raisons, dont l'une vous regarde: l'amitié que j'ai pour vous, ma chere Madame, me faisant souhaiter du meilleur de mon cœur au commencement de cette nouvelle année, que vous la passiez dans un repos & une tranquillité qui vous sont inconnus depuis long-temps, & avec toute la satisfaction imaginable. Comme j'ai écrit depuis peu au Roi mon grand pere pour la nouvelle année, je n'ose le faire encore sur le secours de Gironne. Voulez-vous bien lui en faire mon compliment?

Il auroit bien tort de douter de ma joie & de ma reconnoiſſance.

LETTRE XXIII.

De Monſeigneur. (1)

Devant Philisbourg, ce 10 *Octobre* 1688.

JE ne vous avois point encore écrit, de peur de vous importuner, & parce qu'il n'y avoit point de nouvelle aſſez conſidérable à vous mander. Nous ouvrirons ſans faute aujourd'hui la tranchée, & la grande attaque du côté d'un moulin que l'on appelle le moulin brûlé. Les deux petites attaques ne laiſſent pas toujours d'avancer, ſans pourtant que nous perdions de monde : il n'y a eu cette nuit que deux ſoldats tués, & cinq ou ſix bleſſés. De Goſſey vient d'avoir le poignet emporté d'un coup de canon en revenant de ſon quartier au mien. Mailly me fit un compliment, & me dit que toutes les Dames s'ennuyoient fort de mon

---

(1) Louis, Dauphin de France, fils unique de Louis XIV, mort de la petite-vérole à Meudon, le 14 Avril 1711, dans ſa cinquantieme année.

abſence, & que tout étoit fort triſte à Fontainebleau. J'eſpere que nous viendrons à bout de Philisbourg, ainſi que de ces Dames, quoique la place ſoit très-bonne. Toute mon ambition eſt d'être en état d'exécuter quelque autre choſe, ſi le Roi l'ordonne.

Je ne me ſens pas de joie de ce qu'il eſt content de moi. Je vous ſuis infiniment obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous prie de faire mes compliments aux Comteſſes (1). On m'avoit déja dit que l'on jouoit chez vous, & je crois que cela fait un bel effet auprès de cette grande fenêtre que j'aimois tant. J'eſpere que nous aurons fini ceci dans dix ou douze jours. Comme le Roi reçoit de mes nouvelles fort ſouvent, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire que je vous en mande : tout ce que je vous dirai, c'eſt que je m'applique le plus que je puis à devenir capable de quelque choſe, & que j'entre dans tous les détails, & me fais rendre compte de tout. Je vous prie d'être perſuadé que perſonne n'eſt plus à vous que moi.

---

(1) De Mailly, née de St. Hermine; de Mornay, née de Coetquen; de Caylus, née de Villette.

Le Duc du Maine ſe porte bien, & eſt actuellement de garde à la tranchée. J'eſpere qu'il aura une belle nuit.

LETTRE XXIV.

Du même.

Ce 31 *Octobre* 1688.

COmme je vous avois promis que je vous écrirois par une occaſion, je crois que je n'en ſaurois trouver une meilleure que celle-ci. Je me flatte que vous n'êtes pas fâchée de la conquête que je viens de faire. Je vous aſſure qu'elle me fait un double plaiſir par la gloire que j'en acquiers, & par la ſatisfaction que je ſais que le Roi en aura. M. le Duc de Montauzier m'écrit les plus belles choſes du monde (1). Comptez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

LETTRE

---

(1) M. le Duc de Montauzier écrivit à Monſeigneur : » Je ne vous fais pas de compliment » ſur la priſe de Philisbourg : vous aviez une » bonne armée, une excellente artillerie, & Vauban. Je ne vous en fais pas non plus ſur les » preuves que vous avez données de bravoure » & d'intrépidité : ce ſont des vertus héréditai- » res

LETTRE XXV.

Au Camp de Manheim, 12 Novembre 1688.

LA capitulation de Manheim vient d'être ſignée. Je me flatte que vous n'en ſerez pas fâchée. Je ſais que vous êtes très-bien perſuadée que je ſuis affligé de la mort du pauvre Mornay. C'étoit bien le plus honnête homme du monde! Je ne voulus pas vous écrire l'autre jour, parce que je n'aime point à donner les méchantes nouvelles. Je vous prie, quand vous en trouverez l'occaſion, de faire mes compliments à M. de Montchevreuil & à ſa femme. J'eſpere que Frankendal ne durera pas long-temps, & que je pourrai vous témoigner bientôt moi-même l'amitié que j'ai pour vous. Je remercie Chantelou de ce que je ſuis dans ſon ſouvenir. Je crois que vous fûtes bien incommodée l'autre jour par toutes les viſites que je vous attirai.

» res dans votre maiſon. Mais je me réjouis avec » vous de ce que vous êtes libéral, généreux, hu- » main, faiſant valoir les ſervices d'autrui, & » oubliant les vôtres. C'eſt ſur quoi je vous fais » mon compliment ".

LETTRE XXVI.

Au Camp devant Mons, ce 27 Mars 1690.

LE Roi m'a montré ce matin l'article de votre lettre qui s'adreſſoit à moi. Je ſerois très-fâché que mes plaiſirs priſſent le moins du monde ſur les vôtres. Je ſuis ſans façons : ne vous incommodez donc pas pour moi. Le Roi m'a dit que vous lui ſouhaitiez la goutte, pour mettre ordre à l'habitude où il eſt de s'expoſer : elle étoit venue tout à propos : mais elle ne l'a retenu qu'un jour à la maiſon : & il a été ce matin à la tranchée, où la goutte étoit ce dont il ſe ſouvenoit le moins. Un de mes grands chagrins, c'eſt qu'il ne m'en avoit rien dit, & que j'étois allé d'un autre côté : car vous croyez bien que j'aurois été ravi d'être auprès de lui. Il a été couvert de terre d'un coup de canon, qui a culbuté Mr. le Grand : il a eu un ſoldat tué aſſez près de lui : il m'a avoué qu'il ne s'étoit jamais ſenti ſi aiſe que d'être ici, & qu'il avoit une démangeaiſon épouvantable d'aller encore plus avant qu'il n'a fait, quoique ce ſoit encore beaucoup trop.

Le péril eſt paſſé, nous en rions ; mais jugez de nos allarmes.

Nous paſſons tout le jour à invoquer cette goutte, qui le fait tant ſouffrir, mais qui nous tranquilliſe. J'ai bien peur que le Prince d'Orange ne vienne point ſe faire battre. S'il venoit, l'affaire feroit complete, & je vous aſſure que tout le monde eſt bien réſolu de faire ſon devoir : il ne faut pas vous importuner davantage, mais il faut vous prier de me croire le meilleur de vos amis.

LOUIS.

LETTRE XXVII.

Au Camp de Flonem, ce 14 Juillet 1690.

VOtre lettre m'a fait tant de plaiſir, en me marquant l'amitié que le Roi a pour moi, & qu'il eſt content de moi, que je ne puis m'empêcher de vous écrire, pour vous remercier de me l'avoir mandé. Je vous aſſure que je vous compte pour la meilleure amie que je puiſſe avoir, & que vous me ferez plaiſir ſi je fais quelque choſe qui déplaiſe, de m'en donner avis franchement, afin que je tâche de faire mieux. J'eſpere que les ennemis me fourniront quelque occaſion de

me ſignaler. Je vous avoue que je ſerois au déſeſpoir d'arriver où vous ſerez, ſi je n'avois fait quelque choſe qui m'attirât l'eſtime du Roi. Vous n'avez que faire de me recommander Mailly : il eſt aſſez bien auprès de moi : mais pourtant votre recommandation ne nuira pas.

Il eſt impoſſible que les ennemis ne prennent bientôt quelque parti bon ou mauvais. Je ne ferai rien qu'après y avoir bien penſé, & pris le conſeil de M. le Maréchal de Lorges. Je crois que vous me connoiſſez aſſez bien pour n'en point douter, non plus que de la ſincere amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XXVIII.

Au Camp devant Mons, ce 22 Mars 1691.

COmme je vous ai promis de vous écrire ſouvent, pour vous informer de la ſanté du Roi, je n'ai pas voulu y manquer. Notre voyage a été fort heureux : le Roi a paru de bonne humeur : il eut hier matin peur d'avoir la goutte : il la craint autant qu'il craint peu l'ennemi. Il alla reconnoître hier la place un peu trop près : car ce fut à la demi-

portée du mousquet, si près, que Monsieur & moi, qui étions à l'écart pour qu'il fût seul, le prîmes pour être des ennemis. On lui tira quelques coups de mousquet & de canon : il y en eut un qui tua le cheval de la Chenaye à plus de deux cents pas derriere le Roi : enfin, nous ne fûmes en repos que quand nous le vîmes hors de-là. Comme il m'a dit qu'il vous mandoit tous les jours le détail de ce qui se passoit, je ne m'en charge point. Je le blâme : & si j'étois à sa place, je ferois comme lui : ma lettre est finie en vous assurant que personne n'est plus à vous que moi.

LETTRE XXIX.

Ce 5 Avril 1691.

LA Princesse de Conty m'a mandé par sa derniere lettre qu'elle en avoit reçu une de vous, par laquelle vous lui paroissez être contente de ma régularité à vous écrire & à vous donner des nouvelles du Roi. Je vous jure que je suis ravi quand je puis faire quelque chose qui vous fasse plaisir. Toutes nos affaires sont en bon chemin : le Roi ayant eu

nouvelle par deux endroits que le Prince d'Orange avoit campé hier auprès de Notre-Dame de Hall, a donné tous les ordres néceſſaires pour faire arriver aujourd'hui & demain toutes les troupes qui ſont aux environs. La gayeté dont il eſt vous feroit plaiſir, & celle de toutes les troupes auſſi. Je crois que ſi le Prince d'Orange fait quelques tentatives, il lui en cuira : il n'eſt pas aſſez fort pour ſe frotter à notre armée, qui eſt de quatre-vingt mille hommes effectifs. On travaille fort à ſe préparer & à raccommoder les lignes & à faire les hâtatifs : enfin, il n'y a rien à quoi l'on ne ſonge pour faire réuſſir cette entrepriſe.

LETTRE XXX.

De M. le Duc de Bourgogne.

Au Camp de Schleittal, ce 14 *Juin* 1703.

NOus attendons ici avec impatience, Madame, la réponſe du Roi à la lettre que M. le Maréchal de Tallard lui écrivit de Strasbourg : je crois que vous en aurez été contente, & que vous verrez aujourd'hui clairement que c'étoit

avec raiſon que j'avois lieu de deſirer l'hyver paſſé de venir ici : au reſte, Madame, j'apprends par la voix publique que notre Princeſſe, comme vous l'appellez, a des commencements d'incommodités de groſſeſſe, ſans qu'elle ni perſonne de ce qui l'approche, m'en ait mandé un ſeul mot : pour elle, je n'en ſuis pas ſurpris ; elle m'a oublié : voilà deux ordinaires que je n'ai reçu de ſes lettres. Vous devriez bien, en vérité, lui reprocher un peu cette irrégularité ridicule. Du reſte, je vous ſupplie, Madame, d'avoir encore plus d'attention à ſa groſſeſſe pendant mon abſence, que ſi j'étois auprès d'elle : elle m'a tant promis de ſe conſerver ! conſervez-la pour l'amour d'elle, pour l'amour de moi, pour l'amour de l'Etat ; elle eſt d'âge à en connoître toutes les conſéquences ; mais elle eſt auſſi d'âge à les oublier : repréſentez-les-lui de temps en temps. Piquez-la d'honneur ſur ſa pareſſe à écrire : pour ce dernier article, il y va de mon intérêt ſeul : mais ne me pardonnerez-vous pas cette foibleſſe ? Je vous prie d'y entrer avec amitié.

LETTRE XXXI.

Du même.

Au Camp de Brisack, ce 8 Sept. 1703.

JE ne vous ai point écrit il y a longtemps, Madame ; j'ai craint de vous incommoder, & que votre politesse ne vous portât à me faire réponse. J'ai appris avec plaisir que les eaux de Forges vous ont fait du bien : & cependant il m'est revenu depuis, que vous aviez encore eu quelques accès de fievre : ce seront-là sans doute les derniers efforts d'une ennemie déja bien affoiblie. Je le souhaite avec tout le zele qu'on peut avoir quand on sait aussi-bien que moi combien votre santé nous est utile. Nous avons pris cette Place en bien moins de temps que nous n'osions l'espérer d'abord. Si nous ne continuons pas, ce sera faute de moyens, & non de volonté. Il me semble cependant qu'on propose au Roi d'assez beaux expédients pour continuer heureusement un si beau début, s'il entre absolument dans ce qu'on lui demande pour cela. Vous aurez su, Madame, que je

lui demande auſſi mon retour, à condition de revenir dès qu'il y aura quelque choſe à faire ; mais je ne l'ai demandé qu'en alléguant des raiſons ſolides, & en me juſtifiant par-là de celles qu'on auroit pu trouver de quelque autre côté, peut-être auſſi touchant, mais pas ſi juſte en temps de guerre. Je crois que vous m'entendez à demi-mot : mais je n'oſe traiter ce Chapitre plus au long, de peur de vous tenter d'une réponſe, que je vous prie de ne me point faire, ſi elle vous incommode le moins du monde. Soyez perſuadée, Madame, que quoique je ne vous écrive pas ſouvent, mon amitié pour vous n'en eſt pas moins ſincere.

LETTRE XXXII.

Verſailles, Samedi à 9 heures.

J'Ecris au Roi, Madame, ſur une choſe qui intéreſſe encore plus tout ſon Etat que la ſanté de Monſeigneur: Vous jugez aiſément que c'eſt ſur la ſienne propre. Il n'y a perſonne qui ne tremble, lorſqu'on penſe que le Roi eſt expoſé à tous moments à un air dangereux, non-ſeulement pour la petite-vérole, mais

même pour donner d'autres maladies venimeuſes, & plus à craindre. Je ſais. Madame, que le Roi ſe doit à ſa famille, & je ne le ſais que trop, par l'ordre qu'il me donne de ne me point préſenter devant lui : mais je ſais qu'il ſe doit encore plus à ſon Etat : & ſi l'on recueilloit les voix de ſes ſujets, il ne s'expoſeroit point à un péril dont j'eſpere que Dieu le préſervera, mais qui eſt réel. Si le Roi du moins pouvoit quitter le vieux Château & ſe mettre dans le neuf, il en ſeroit plus éloigné, & tout auſſi à portée de recevoir à tous moments des nouvelles de la ſanté de Monſeigneur. Je crois auſſi, Madame, que Monſeigneur lui-même ſeroit plus tranquille de ſavoir que le Roi l'eſt : il ne le verra qu'avec peine : car je ſuis ſûr qu'il penſe comme moi ſur la conſervation du Roi. Jugez, Madame, par l'inquiétude que nous donne Monſeigneur, où nous en ſerions, ſi le Roi lui-même tomboit malade, & dans la conjoncture préſente, où le poids des affaires eſt tel, qu'il faut toute ſon ame pour les ſoutenir. Quelque dures que ſoient ces idées, on ne peut s'empêcher ni de les avoir, ni de les expliquer. Ce ſont tous ces ſentiments & beaucoup d'autres, que le peu de temps que j'ai

ne me permet pas d'expoſer ici, qui ſont que je vous ſupplie de préſenter au Roi la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire : c'eſt tout ſon Royaume qui lui parle par ma voix : il n'a pas un ſujet qui ne la ſignât de ſon ſang. M. le Duc d'Orléans & M. le Duc du Maine ſortent d'ici pour m'en parler tous deux : & ce dernier a vu ma lettre, qu'il ne déſapprouve certainement pas. Après ces objets publics, je ſuis honteux d'en venir à un particulier. C'eſt Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Penſez, je vous prie, Madame, tout ce que je ſens, tout ce que je dois ſentir : vous ſavez combien je l'aime : où en ſera mon cœur, ſi je la vois aller à Meudon ? La ſeule ſatisfaction du Roi l'emporte ſur mon inquiétude. Je vous prie, Madame, d'être aſſurée de la ſincérité de mon amitié, & que je ſuis au déſeſpoir d'être encore long-temps ſans vous la pouvoir témoigner moi-même. Mon Dieu ! ſi vous voyiez dans quel état nous ſommes ! Adorons Dieu dans tout ce qu'il fait : confions-nous en ſes immenſes miſéricordes : la foi ſeule peut nous ſoutenir, & le bien de l'Etat nous conſoler.

LETTRE XXXIII.

Au Roi.

1711.

J'Espere que Votre Majesté me pardonnera la liberté que je prends de lui écrire, dans l'appréhension que j'ai de n'avoir pas l'honneur de la revoir, sitôt. J'apprends en ce moment que la petite-vérole se déclare à Monseigneur. Je sais que Votre Majesté ne la craint point, & c'est ce qui me la fait le plus craindre : vous ne vous ménagerez point : vous céderez aux sollicitations de votre tendresse : s'il y a du péril, vous le mépriserez. Mais ces maladies non-seulement se communiquent : elles en communiquent encore d'autres, pour lesquelles je crains bien plus pour Votre Majesté qu'elle ne craint pour moi, lorsqu'elle me fait défenses de lui aller faire ma cour à Meudon. Je vous supplie, Sire, au nom de Dieu, de conserver votre personne sacrée, que je ne saurois m'accoutumer à voir en péril. Je ne suis pas le seul qui vous fasse cette priere : c'est tout votre peuple : c'est tant de millions de su-

jets, dont je ſuis le plus fidele & le plus ſoumis. Me voir éloigné de Votre Majeſté pour un temps conſidérable, m'eſt extrêmement ſenſible; mais qu'eſt-ce que mes peines, en comparaiſon de mes craintes? Je ſupplie Votre Majeſté de recevoir en bonne part cette lettre, qui part du cœur le plus reſpectueux, le plus dévoué, &, ſi j'oſe le dire, le plus tendre qui fut jamais.

LETTRE XXXIV.

De Mad. la Dauphine.

J'Ai reçu votre lettre. Vous m'avez fait un fort grand plaiſir de me faire toute la deſcription de tout ce qui ſe paſſe où vous êtes. J'avoue que vous m'en avez donné autant que je puis en prendre dans cette conjoncture. Aujourd'hui tous mes deſirs tendent uniquement à voir le Roi. J'eſpere toujours que vous me tiendrez votre promeſſe, qui eſt de lui parler quelquefois de moi: vous ne me ſauriez obliger davantage: faites auſſi, je vous prie, que la Reine (d'Angleterre) ne m'oublie pas tout-à-fait: & vous, ſongez auſſi quelquefois à moi. A la deſcription que

vous me faites de Chambord, je ne doute pas qu'il ne ſoit fort commode & aimable : & puis s'il ne l'étoit point, le Roi, la Reine, & vous l'auriez bien rendu tel.

Beſſola vous fait ſes compliments, & vous prie de la tenir toujours un peu dans votre ſouvenir. Elle veut bien s'engager à être votre caution. Vous avez trop d'eſprit pour douter de mes ſentiments pour vous, & trop de probité pour ne pas en avoir de tendres pour moi. Je vous promets de me bien divertir à Fontainebleau, & que le Roi ſera content de l'air dont j'y irai. Adieu, ma chere Me. de Maintenon.

LETTRE XXXV.

De Me. la Ducheſſe de Bourgogne (1).

J'Irai vous trouver où vous ſerez. Ne vous contraignez point. J'aime autant être chez Me. de Caylus que chez vous : toutes les chambres ſont fort indifférentes à qui jouit du plaiſir de vous voir :

---

(1) Deux de ces lettres de Me la Ducheſſe de Bourgogne avoient déja paru dans l'édition de Nancy.

le lieu où vous ferez avec le plus de commodité, sera celui où je ferai avec le plus d'agrément. J'ai quelque soulagement de pouvoir faire ma volonté sans aucune contradiction.

J'ai été fort contente de la maniere dont le Roi m'a reçue. La joie que lui & ses Courtisans ont eue de me voir, me dit bien l'ennui excessif qu'on a à Meudon : on ne s'ennuye point comme cela auprès de vous.

LETTRE XXXVI.

De la même.

JE suis au désespoir, ma chere tante, que vous soyez en colere contre moi. Je vous assure que je ne le mérite pas tant, & que je ne songe du matin au soir qu'à vous plaire & à ne point faire de sottises, pour me rendre digne de votre amitié. Je vois bien que c'est par tendresse pour moi que vous êtes si vive sur tout ce qui me regarde. Je vous assure que dans tout ce qu'on vous a dit de moi, il y a bien des choses qui ne sont pas vraies. Mais je vois bien que vous commencez à vous dégoûter de moi, &

que dans peu de temps vous ne m'aimerez plus du tout. Vous auriez raiſon de ne plus m'aimer, s'il étoit vrai que je me cachaſſe de vous, & ſi je ne vous diſois pas la vérité, comme vous commencez à le croire. Voyez juſqu'où cela va : ſi vous me croyez menteuſe, il eſt impoſſible que vous n'ayez pas de mépris pour moi : & ſi vous en avez, le Roi en aura auſſi : & ſi le Roi en a, je ſerai au déſeſpoir. Oui, je ſuis au déſeſpoir, quand je ſonge que je vais perdre votre amitié, & ce n'eſt pas tant ma faute, que par de faux rapports : je ſuis prête à faire tout ce que vous voudrez pour la conſerver : car je me flatte qu'elle n'eſt pas tout-à-fait partie.

LETTRE XXXVII.

IL ne s'eſt rien paſſé aujourd'hui au marché : les nouvelles qu'on en fait ſont de huit heures du matin : tout y étoit fort calme. On n'a rien dit ſur la quantité de pain, ni ſur le prix : mais le principal eſt qu'il n'y a eu aucun déſordre. Vous en ſaurez davantage ce ſoir. Tranquilliſez-vous un peu, ma chere tante, ſi vous pouvez. Je commence à croire,

comme le Roi, que toutes ces choses-là qui nous effrayent tant, ne sont rien. Il est bien étonnant qu'il ne nous ait pas encore communiqué un peu de son sang-froid & de son courage! il me semble que cela se prend comme le reste : & je me trouve assez courageuse, au moment que je vois des hommes intrépides.

On a envoyé chercher des Compagnies du Régiment aux Gardes qui étoient dans des Villages aux environs de Paris. L'on ôte tous les petits corps-de-garde pour en mettre de plus considérables dans chaque quartier. L'on garde aussi les deux marchés. Enfin, l'on prend toutes les précautions nécessaires pour qu'il n'arrive plus de désordre. Mais je crois que le tout dépendra de la quantité de pain qu'il y aura demain au marché. Car comment veut-on que la crainte contienne des gens qui meurent de faim? Je vous manderai, comme vous me l'avez ordonné, tout ce que j'en apprendrai; mais quoi qu'il arrive, nous avons grand besoin de patience & de prieres. La journée que vous allez passer me fait bien de la peine à imaginer : & je me dis ensuite pour m'achever, la nuit de ma chere tante ne sera pas meilleure.

LETTRE XXXVIII.

JE ſuis au déſeſpoir, ma chere tante, de vous déplaire toujours. Je ſuis bien réſolue de me corriger, & de ne plus jouer à ce malheureux jeu, qui me fait perdre mon argent & votre amitié. Je vous prie, ma chere tante, de n'en point parler au cas que je tienne la réſolution que j'ai priſe. Si je manque une ſeule fois, je ſerai ravie que le Roi me le défende, pour éprouver ce qu'une telle impreſſion peut faire ſur moi contre moi. Je ne me conſolerai point d'être la cauſe de vos maux : & je ne le pardonnerai point à ce maudit Lanſquenet. J'eſpere que dorénavant ma conduite réparera mes fautes, & que je regagnerai votre amitié. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt de me rendre une Princeſſe aimable par ſa conduite : je me flatte que mon âge n'eſt point encore aſſez avancé, ni ma réputation aſſez ternie, pour qu'avec le temps je n'y puiſſe parvenir. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu : j'ai abandonné Dieu, & il m'a abandonnée : j'eſpere qu'avec ſon ſecours, que je lui demande de tout mon cœur, je me corrigerai. Rendez-moi, ma

chere tante, votre eſtime & votre amitié dont je me ſuis rendue indigne : je vous aſſure que je la mériterai : il me faudra bien du temps : mais c'eſt la ſeule occupation que déſormais je vais avoir. Vous êtes bien bonne, tandis que je vous cauſe du chagrin, de m'envoyer de quoi payer mes dettes : Dieu vous le rende !

LETTRE XXXIX.

JE ne ſuis point faite pour avoir un moment de joie. Je ſuis dans la plus grande inquiétude. M. le Duc de Chartres a une groſſe fievre, & tous les ſymptômes de petite-verole. Ah ! ma chere tante, que faudra-t-il faire pour mon fils ? il eſt encore bien petit pour le changer d'air. Mais il eſt bien précieux pour l'expoſer à un air mal-ſain. On lui a fait accommoder une chambre pour qu'elle ne fût pas trop exhauſſée : il ſe porte à merveille, & il me ſemble qu'il eſt d'une aſſez grande conſéquence pour y faire attention. Pour moi, je n'héſiterois point à faire emporter M. de Chartres à la ville, au cas qu'il n'ait point encore de rougeurs ; le Roi m'en a paru ce ſoir aſſez en peine : il y faut mettre ordre : j'en

ſuis toute troublée : & je vous prie, ma chere tante, d'y bien penſer.

LETTRE XL.

NOus voilà décidés ſur le mal de Monſeigneur : mais notre inquiétude n'en eſt pas moindre : car la petite-vérole eſt bien dangereuſe, ſur-tout à ſon âge : & il n'y a jamais aucune ſûreté : d'un moment à l'autre, elle peut changer. J'eſpere, ma chere tante, que vous ne le verrez point : Monſeigneur ne s'en ſouciera guere : & votre ſanté n'eſt pas aſſez bonne, & nous eſt trop chere, pour la haſarder pour rien. Je ſuis fort en peine du Roi : au nom de Dieu, qu'il le voye le moins qu'il lui ſera poſſible ! M. le Duc de Bourgogne en eſt dans une grande inquiétude, & m'a dit qu'il vous en avoit écrit. Je ſuis hors de moi, beaucoup plus encore pour vous, & pour le Roi, que pour Monſeigneur : car j'ai dans la tête qu'il s'en tirera heureuſement. Mandez-moi bien tout ce qui ſe paſſe : rien n'eſt plus cruel que l'incertitude. Je ſuis bien fâchée, ma chere tante, de ne vous point voir aujourd'hui. Nous verrons enſemble comment je ſe-

rai pour voir le Roi : car, à vous dire la vérité, je n'ai pas grande envie d'entrer dans la maison. Je sais les mêmes réflexions pour moi que pour vous : & quand j'irai gagner quelque mal, personne ne m'en saura gré, & tout le monde m'en blâmera : il faut pourtant que je voye le Roi : car je ne saurois vivre sans lui. Versailles m'est insupportable : vous ne sauriez vous figurer l'air qu'il a. Il faut dire la vérité : les lieux où le Roi n'est point sont absolument inanimés. Janette a la rougeole : Me. Dangeau va partir. Que deviendrons-nous, puisque vous nous manquez ? Ce ne sera pas la derniere lettre que vous aurez de moi aujourd'hui. Ecrivez-moi, je vous prie, que vous avez de l'amitié pour moi : si vous me le dites, je suis sûre que cela sera vrai. Soutenez-moi un peu, car mes pensées sont très-noires.

LETTRE XLI.

DEvinez où je serois, si j'étois où mon penchant m'appelle. Je serois dans la chambre de Me. de Caylus, pourvu qu'elle fût assez grande pour contenir une personne de plus. Je suis d'une

humeur horrible : car vous ne goûteriez pas le mot de vapeur qui pouroit un peu déguiser ma bisarrerie. Je n'ose pas seulement faire un petit papillon, de peur qu'on ne dise : Voyez, elle ne songe qu'à se divertir. La compagnie qui m'environne m'est insupportable, & je ne la souffre que dans l'espérance de contrarier à tout ce que l'on dira. Croyez-vous, ma chere tante, que la Reine d'Angleterre puisse réparer par sa présence ce que votre absence me fait souffrir ? J'en enrage : que n'est-elle dans son Royaume, & que ne roulons-nous tous ensemble sur des sacs pleins d'or ? Aujourd'hui je mets notre plus grand bonheur dans ce métal : je ne vois en ce moment que des piastres : je voudrois être au Pérou : ah ! que je deviens vilaine ! Mandez-moi de temps en temps de jolies choses, afin de faire diversion à toutes les passions qui me dominent.

LETTRE XLII.

J'Apprends que vous demeurez ici : je me suis fort sottement embarquée à dîner à la Ménagerie. J'ai pris le jour où je n'avois aucun Prince pour faire une

fois en ma vie ma volonté. Mais je vois bien qu'il faut y renoncer, & que je suis condamnée à faire éternellement celle d'autrui. Un moment a changé la mienne. Car, sans aucune flatterie, j'aimerois bien mieux être avec vous : & si j'osois, j'abandonnerois volontiers mon dîné pour vous tenir compagnie : mais j'aurois peur que vous ne fussiez aussi lasse de ma Duché que je le suis des Principautés. J'espere pourtant que vous m'ôtez de ce grand nombre d'importuns & d'ennuyeux qui vous accablent. Je meurs de peur que la mauvaise nuit que vous avez eue n'ait été causée par la visite de ce M. de Chamillard : ces Ministres sont la migraine même.

LETTRE XLIII.

CE n'est point sans peine que je vois partir Me. de Caylus. Jamais la Reine d'Angleterre n'est venue si mal-à-propos : & pour comble de malheur, il faut l'attendre tout le jour. J'ai pensé envoyer chercher mon carrosse pour vous aller voir un instant : mais on m'a fort représenté qu'il seroit ridicule que la Reine ne me trouvât point ici : cela est vrai : mais il est bien ridicule aussi de s'ennuyer : &

l'on diroit que je ne ſuis Princeſſe que pour cela.

Adieu, ma chere tante; il faut ſe détacher de vous pour aujourd'hui : ce n'eſt pas ſans peine. Songez que quoique nous ne nous voyions point, nous ne nous en aimons pas moins : c'eſt toujours une petite conſolation.

Voilà, ma chere tante, une lettre du Roi d'Eſpagne : vous verrez qu'il ne vous a pas pas oubliée, & que ſi les Couronnes dérangent bien des têtes, elles ne changent point le cœur des Bourbons : je vous rends les propres paroles de M. le Duc de Bourgogne, qui pourroit bien avoir retenu cette phraſe de M. de Cambray.

LETTRE XLIV.

De Madame.

Ce 13 *Octobre* 1701.

LA Reine Douairiere d'Eſpagne eſt cauſe, Madame, qu'il faut que je vous importune d'une aſſez mauvaiſe lecture : je vous prie de faire lire ma lettre au Roi pour voir ſi Sa Majeſté approuve ma réponſe : ayez la bonté, je vous prie, en cas

cas que le Roi y trouve quelque chose à retrancher ou à augmenter, de me le mander. Je ferois au désespoir d'écrire un mot qui pût lui déplaire ; & si l'on m'a représentée à lui autrement, c'est une injustice, & je n'oublierai jamais que c'est vous qui l'avez désabusé. Il faut aussi, Madame, que je vous dise la joie que j'ai eue d'une nouvelle bonté qu'il m'a témoignée. Je l'ai vu hier & avant-hier dans son cabinet, après soupé : j'en suis ravie, & vous n'en serez pas étonnée, vous, Madame, qui savez qu'il a au suprême degré le talent d'enchanter. Toutes ses bontés me viennent de vous, en ce que vous m'avez rapprochée de lui : je vous prie de croire que je n'en reçois aucune marque, que ma reconnoissance pour vous n'augmente dans mon cœur ; & je vous assure que mon amitié pour vous, Madame, va bientôt égaler l'estime que vous doit ELISABETH-CHARLOTTE.

LETTRE XLV.

De la même.

Ce 8 Novembre 1706.

VOus ne vous laſſez point, Madame, de faire du bien, & vous croyez que c'eſt votre vocation.

Vous avez trouvé bon que je vous importune pour les lettres de la malheureuſe Reine d'Eſpagne. Comme celle-ci eſt moins ſeche que celle de l'autre fois, j'eſpere qu'elle ſerá plus de votre goût, auquel je me conformerai toujours avec plaiſir. Le Roi trouvera, je crois, les phraſes fort Allemandes : mais il faut bien qu'on y reconnoiſſe la main du Traducteur : & vous devinerez, en tout cas, ſes ſentiments à travers la maniere dont je les ai rendus.

La Reine me mande de vous prier inſtamment de brûler ſa lettre, & que M. le Duc de Grammont ne puiſſe ſavoir ce qu'elle vous mande du Duc de Saint-Pierre. Après m'être acquittée de ma commiſſion, vous voulez bien que je vous diſe encore, que mes ſentiments pour vous

ſont, en dépit des gens qui veulent nous brouiller, tels que vous pouvez deſirer.

P. S. On m'a priée de vous demander un avis : c'eſt M. le Duc de Lorraine qui ne veut jamais rien faire en ſa vie qui puiſſe déplaire au Roi ; & comme il a néceſſairement à faire à Vienne, à cauſe des affaires de ſon frere l'Evêque d'Oſnabruck, il voudroit ſonder par vous, Madame, ſi un voyage fort court qu'il feroit à Vienne, fâcheroit le Roi. Si vous croyez que Sa Majeſté y ait quelque répugnance, il aime mieux tout abandonner que de lui déplaire : mais ſi la choſe étoit indifférente, il en feroit donner avis au Roi par M. de Torcy. Faites-moi, je vous prie, le plaiſir, Madame, de me mander ce que je dois répondre : & ſoyez perſuadée que vous ne prendrez jamais de peine pour perſonne qui en ait plus de reconnoiſſance que moi.

LETTRE XLVI.

De M. le Duc d'Orléans.

Briançon, ce 10 *Octobre* 1706.

IL n'y a point de douleur, Madame, qui ne cede à vos conſolations & aux

bontés que vous me témoignez. Après les aſſurances que vous me donnez, que l'amitié y a autant de part que la compaſſion, j'aurois tort de n'être pas tranquille. Si votre lettre n'étoit pas remplie de mes louanges, je paſſerois ma vie à la lire : car elle me fait voir avec un charme infini toute la reconnoiſſance que je dois au Roi. Quoique vous vouliez me cacher celle que je vous dois, je la démêle en tout, & particuliérement lorſque vous me faites ſouvenir de remonter à la cauſe des grands événements. Quand je pourrai vous dire, ſans hypocriſie, que je ſuis un dévot, j'aurai une joie parfaite de vous faire ma confidente : ceux qui ſont parfaitement dévots, ſont ſi vrais & ſi généreux, qu'un honnête homme a plus de diſpoſitions qu'un autre à le devenir. Continuez-moi vos bontés, Madame : j'en ſuis touché vivement : il n'y a rien que je ne veuille faire pour me les conſerver.

LETTRE XLVII.

De Me. la Ducheſſe d'Orléans.

1711.

J'Ai eu la petite-vérole, & je ne la crains point, Madame : & quand je la craindrois ? Être éloignée du Roi, c'eſt pour moi le plus mauvais air. En quel état tout ceci doit vous mettre ! j'en juge par ce que je ſouffre. Je vous prie de dire au Roi, que c'eſt de très-bonne foi que je deſire d'aller à Meudon, & que je lui en demande la permiſſion. Je m'adreſſe toujours à vous, Madame, & je m'en trouve trop bien pour changer jamais de conduite.

Pour vous épargner l'importunité d'une lettre, j'avois fait offrir mes pierreries au Roi par Blouin : mais je n'ai point eu de réponſe. J'ai donc recours à vous, Madame, pour le prier de les accepter. La penſée m'en étoit venue dès que je ſus qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de paix : elles me viennent toutes du Roi ; qu'elles y retournent ! elles ſeront bien mieux employées à le ſervir qu'à me parer. D'ailleurs, j'ai eu ſi peu de vaiſſelle à envoyer,

& si vilaine, qu'il est bien juste que je répare ma pauvreté par mes pierreries. Je m'en remets à vous pour le tour qu'il faut donner à cette offre. Mais je le trouverai très-bien, si ma proposition est acceptée, & si je vais à Meudon. Je vous prie d'être bien persuadée de ma reconnoissance, & de la sincere amitié que j'aurai pour vous.

P. S. Vous me rendriez un bien grand service, si vous attachiez Me. de Marey auprès de moi : vous avez commencé mon bonheur, & cela suffit pour l'achever. Faut-il vous dire encore, que vous avez le cœur si bon, que vous devez être bien-aise que je l'aye aussi?

LETTRE XLVIII.

De Mad. la Princesse de Conti.

Issy, ce 24 Octobre 1709.

MR. de St. Sulpice m'a montré, Madame, la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire. Je suis trop sensible à toutes les attentions que vous voulez bien avoir pour moi, pour lui abandonner le soin de vous en faire mes

remerciements, qui ne feront jamais auffi forts que ma reconnoiffance eft vive.

L'état où je fuis ne me permet pas d'aller cet hyver à Verfailles : les coûches feules de Me. la Ducheffe de Bourgogne auroient pu m'y faire aller ; mais tout doit céder à ce qui peut plaire au Roi. C'eft dans mes malheurs le feul defir qui me refte, & ce fera ma feule occupation. Dès que le temps marqué pour ma retraite fera expiré, je compte aller m'établir à Verfailles pour élever mon fils plus près de Sa Majefté. En voyant quelquefois fon maître, il apprendra à le fervir & à l'aimer, & je lui infpirerai fans effort les fentiments de foumiffion, de fidélité, de reconnoiffance qu'il lui doit. J'efpere, Madame, que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous voir quelquefois : votre converfation fera pour lui la plus excellente des leçons. Vous m'aiderez de vos avis pour une éducation qui me tient fi fort à cœur : vous ne la regarderez pas au-deffous de vos foins, quand vous penferez à ce que nous fommes au Roi, & à ce que mon fils peut un jour être à l'Etat : de forte que nous profiterons de votre amtié pour notre maître, & de votre zele pour le bien public.

LETTRE XLIX.

De Madame la Princeſſe.

Paris, ce 28 Mai 1719.

VOus êtes, Madame, toute ma conſolation dans toutes mes peines. Je ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon cœur ſur l'inquiétude où je ſuis de voir mon petit-fils à l'armée, encore plus ſeul qu'il ne l'étoit l'année paſſée. Je ſerois bien fâchée d'importuner le Roi : je connois ſes occupations : je ſais qu'on eſt ſi occupé à ſauver l'Etat, qu'on n'a guere le temps de penſer à un Prince. Mais je ne puis m'empêcher de vous repréſenter les conſéquences d'être abandonné à ſoi-même à l'âge qu'il a. Vous les voyez mieux que moi : le Roi les verroit auſſi d'un coup d'œil : Mr. le Duc a l'honneur d'être non-ſeulement Prince de ſon ſang, mais ſon petit-fils : les fautes qu'il fera le toucheront plus que celles d'un autre ; & comment peut-il n'en pas faire, s'il n'a perſonne qui le conduiſe & qui lui donne des conſeils encore plus néceſſaires à l'armée qu'à la Cour ? Nous n'avons

point proposé un Officier général. On diroit dans le monde que nous cherchons plutôt un homme qui nous donne de l'éclat que des avis, & assurément rien ne seroit plus faux : car si nous connoissions un simple soldat qui fût capable de l'instruire, nous le préférerions à un Maréchal de France. Il me semble, Madame, que l'attention qu'on aura sur mon petit-fils ne peut détourner du service du Roi, parce que les choses que celui qui en seroit chargé feroit pour le service, serviroient aussi à l'instruction.

Mon petit-fils suivroit cet homme partout, l'écouteroit, le consulteroit, & sauroit fort bien se faire tuer à ses côtés. J'espere, Madame, que vous voudrez bien me donner en cette occasion les marques d'amitié que vous m'avez données en tant d'autres. J'en souhaite fort la continuation. J'ai été quelques jours à Chaillot, où je me serois trouvée fort bien, si je n'avois dans la tête tout ce que j'y ai. Pardonnez-moi mes inquiétudes : voilà ce que c'est d'être grand'mere ! Souvenez-vous, je vous prie, de l'amitié que M. le Prince avoit pour vous, & de celle que vous avez toujours eue pour ANNE, PALATINE DE BAVIERE.

P. S. Si vous entendez parler de l'Abbé

de Maulevrier, je vous conjure de ſuſpendre votre jugement, juſqu'à ce que je vous aye parlé.

LETTRE L.

De la même.

Jeudi à 11 *heures du matin.*

VOilà enfin, Madame, le procès que je craignois tant, commencé! Je travaille pourtant le plus qu'il m'eſt poſſible pour un accommodement: je vous prie de demander à Dieu qu'il béniſſe mon travail, afin que je puiſſe empêcher les ſuites d'une affaire qui ruineroit tous mes enfants, & feroit très-mauvaiſe pour leur ſalut, par la déſunion qu'elle mettroit entr'eux. On plaide à l'heure qu'il eſt: & quoique l'on m'ait aſſuré qu'il n'y auroit rien dans les plaidoyers qui pût donner de l'aigreur, je ne laiſſe pas d'en avoir une grande peur: & j'en attends des nouvelles avec impatience & avec crainte. Je ne demeure ici que pour preſſer ce que je crois qui peut conduire à un accommodement, & pour empêcher ce qui y pourroit nuire. Sans cela, j'i-

rois à Chaillot pour ne point en entendre parler. J'eſpérois que l'on n'iroit pas aux audiences : le Roi avoit eu la bonté de le défendre : il me ſemble que l'on s'en ſouvient. Vous en aviez bien compris les conſéquences. Les ſollicitations ſont commencées. J'en ſuis affligée : il me ſemble qu'entre des perſonnes ſi proches, on n'en devroit point faire : mais je n'ai pu l'empêcher : je voudrois au moins qu'on en demeurât aux Préſidents à Mortier. Il n'eſt point de la dignité, que des femmes, comme Madame la Ducheſſe & mes filles, aillent chez ces petits Conſeillers du Parlement. Il eſt vrai que Mademoiſelle l'a fait, & me l'a fait faire dans le procès de la ſucceſſion de Guiſe, où elle avoit le même intérêt que moi. Mais je m'en ſuis diſpenſée dans un autre procès qui ne regardoit que moi, & qui étoit ſur cette même ſucceſſion que l'on vouloit m'ôter preſque entiere. M. le Prince ne voulut pas que je le fiſſe, & Me. de Guiſe ne l'a jamais fait : j'en parlai à Verſailles à Madame la Ducheſſe : elle me dit qu'elle ne le feroit pas ſi ce procès la regardoit ; mais que comme il regardoit ſon fils, elle ne pouvoit ne pas le faire. Je me ſoulage en vous mandant mes peines.

LETTRE LI.

A dix heures du ſoir.

J'Ai eu des nouvelles du plaidoyer : on m'a dit qu'il n'y avoit rien eu dont on ſe pût plaindre. Mais j'appris en même-temps que mes filles avoient déja été chez quelques-Conſeillers : cela me fait croire qu'il ſeroit fort néceſſaire que le Roi voulût bien dire quelque choſe ſur les audiences. Il ſuffira qu'il diſe : *Je ne crois pas qu'on ſonge à y aller.*

LETTRE LII.

Paris, ce 20 Juin 1712.

J'Allois vous écrire, Madame, pour vous prier de repréſenter au Roi l'état où eſt le Comte de Charolois, & le beſoin qu'il a de ſes graces, quand ma fille eſt venue me dire qu'elle avoit écrit au Roi & à vous, pour le Gouvernement de Provence. Si elle pouvoit l'obtenir, elle feroit les deux mariages que je ſouhaite depuis ſi long-temps. Elle entreroit très-

facilement dans l'accommodement qu'on propose, & ce seroit un grand bien pour notre famille. Le Roi ne pourra-t-il pas entrer dans cette considération, & faire aussi quelque chose pour le Comte de Charolois ? Voilà le Gouvernement de Provence, & la Charge de Général des Galeres qui vaquent : l'un mettroit la paix dans notre maison, & l'autre feroit un grand bien à un petit garçon qui en a grand besoin, que vous aimez, & que le Roi ne hait pas. Voici une occasion qui ne se trouvera peut-être jamais : mais il ne faut rien faire pour le Prince de Conty, qu'en faisant les mariages & l'accommodement tout ensemble.

Le Roi vint hier chez vous, Madame, sitôt après que j'y fus entrée, que je ne pus vous parler de l'Abbé de Gergy, Vicaire (depuis Curé) de St. Sulpice. Je crois que le Roi feroit un très-bon choix en le faisant Evêque de Châlons. Il seroit très-utile à la Province de Bourgogne : c'est un homme d'une grande piété & d'un bon esprit. Je ne vous parlerai pas souvent, Madame, de pareilles choses : je crains trop de proposer des personnes pour les Evêchés : mais je suis sûre, cette fois-ci, de ne rien faire contre ma conscience, ni de ne vous demander

rien contre la vôtre. M. le Curé de St. Sulpice vous aſſûrera, Madame, que nous ferons une bonne œuvre en contribuant à le faire Evêque.

LETTRE LIII.

Paris, ce 12 *Septembre* 1712.

LE Roi ayant la bonté, Madame, de vouloir l'accommodement de mes enfants, il feroit bien néceſſaire qu'il eût encore celle de défendre toutes les procédures, juſqu'à ce que l'on eût vu de quelle maniere cet accommodement ſe pourra faire. Je vous prie, Madame, de l'en ſupplier. Je ſuis perſuadée que cet ordre-là ne fera de peine à perſonne; & je ne prends la liberté de le demander au Roi, que pour qu'il ſoit aſſuré que les uns ni les autres n'y penſeront: la confiance n'eſt point entre eux: je voudrois qu'elle y fût: vous m'aimez: vous aimez la paix: vous l'avez miſe par-tout: vous la rétablirez parmi nous. Je ne doute pas, Madame, que vous n'ayez été bien-aiſe des bonnes diſpoſitions du Roi pour une ſi bonne œuvre, & je crois que vous avez un peu penſé à moi dans

cette affaire. Ce ſeroit un ſi grand bonheur pour moi, que j'aurai peur de tout jufqu'à ce qu'elle ſoit finie. Ma fille m'a demandé ſi elle devoit, par reſpect pour le Roi, ſe trouver à l'entrée du Conſeil. Je lui ai dit que ce n'étoit pas un ſpectacle bien agréable de voir des parents aſſemblés pour plaider à ſe ruiner les uns les autres. Je vous importune bien, Madame. Cependant je ne puis m'empêcher de vous importuner encore : je voudrois vous voir à St. Cyr : vous pardonnerez à une mere qui n'eſt pas dans un état bien tranquille. Je ne me corrigerai jamais de la confiance que j'ai en vos bontés.

LETTRE LIV.

Paris, ce 28 Octobre 1715.

JE ne vous ai point encore écrit, Madame. J'ai reſpecté votre douleur, autant que je l'ai ſentie. Mon amitié pour vous m'a montré toute la grandeur de la perte que nous avons faite. Je n'ai que trop connu que je ne me trompois pas, en craignant, autant que je faiſois, le malheur qui eſt arrivé : Je crois, Ma-

dame, que M. le Duc du Maine vous aura dit qu'il ne plaide plus avec M. le Duc : j'eſpere que cette ſuſpenſion d'armes réunira les cœurs : je le ſouhaite paſſionnément. Si je pouvois voir l'union dans ma famille, je croirois n'avoir plus rien à faire en ce monde. Qu'on eſt heureux, quand on peut s'en ſéparer entiérement ! mais il faut votre courage, vos malheurs & votre vertu. C'eſt la ſeule conſolation que vous puiſſiez avoir, Madame, & je la crois grande. Depuis long-temps vous étiez laſſe du monde, quoiqu'il paroiſſe, à la maniere dont on parle aujourd'hui de vous, Madame, que le monde n'étoit point las de vous.

Conſervez-moi votre amitié : elle ſera toujours & mon plaiſir & ma gloire. J'eſpere, Madame, que vous voudrez bien que je vous aille voir, & que vous ne me regarderez pas comme étant du monde : & en effet, je n'en ſuis guere.

LETTRE LV.

De Mad. la Ducheſſe d'Orléans.

J'Avois deſſein, Madame, d'aller mêler mes larmes aux vôtres. Mon frere le Duc du Maine m'a dit que vous voulez abſolument pleurer ſeule, & que vous craindriez que ma viſite ne vous en attirât d'autres. Je ne deſire que ce ui vous convient. Je vous prie donc, Madame, de me mander franchement vos réſolutions. Je vous prie auſſi de recevoir les aſſurances de l'ancienne amitié, &c.

LETTRES DE M. LE DUC ET DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE A Me. DE MAINTENON.

LETTRE I.

De Mr. le Duc du Maine.

JE suis bien-aise du moyen dont vous vous êtes servie pour m'apprendre que ma conduite n'est pas bonne : mais je suis bien fâché que l'ayant trouvé telle, vous ne m'en ayez pas averti plutôt. Dès que l'on aime véritablement, comme je crois que vous m'aimez, il n'y a point de mesures à garder. Je m'en vais donc répondre à tous les points de votre lettre. Vous vous souvenez bien que lorsque Me. de Montespan revint, je vous priai de

ſavoir d'elle quel genre d'étude je ferois : je vous promis dans ce temps que juſqu'à ce que Me. de Monteſpan l'eût choiſi, je continuerois les Mathématiques : je n'y ai manqué au plus que quatre fois. Vous me mandez d'aller une fois la ſemaine chez Madame la Dauphine : j'y vais plus ſouvent. Toutes les fois que M. le Duc de Chartres eſt ici, je vais le voir une fois tout au moins. Il y a aujourd'hui quinze jours que j'allai chez Monſieur : je n'ai manqué que trois jours à aller chez Mademoiſelle. Je ne vais point chez M. le Prince & chez Madame la Princeſſe, parce que la défenſe que Mademoiſelle me fit faire, n'a point encore été levée. J'ai tort ſur M. & Madame la Princeſſe de Conty : il y eut hier trois jours que je perdis contre M. le Prince de Conty : je comptois de recevoir mon argent hier, & de le payer tout auſſi tôt : je ne vous l'avouai point, parce que vous n'aimez pas que je joue, & que j'eſpérois que vous n'en ſauriez rien. Pour ce qui eſt de la lettre du Pere de la Chaiſe, il y a plus de trois ans que Madame de Monteſpan parle & me fait parler pour M. de Maleſieux, & me demande de temps en temps les réponſes que l'on me fait : & comme c'eſt tou-

jours des promesses, & jamais d'effet, elle me fait la guerre, me dit que je n'ai point de cœur, que je ne vois pas qu'on se moque de moi, & que je ne m'en soucie pas : elle me dit en même-temps qu'il faudroit parler au Pere fortement. Outré de ces reproches, à ses derniers refus, je lui écrivis une lettre, que je crois que vous avez vue, à la maniere dont vous m'en parlez. J'en tirai une copie pour m'en faire honneur auprès de Me. de Montespan : je la lui montrai : elle me dit qu'elle étoit bien-aise que j'eusse ces sentiments, mais qu'il falloit les cacher. J'envoyai redemander ma lettre : elle étoit donnée : le Pere de la Chaise me promit qu'il ne la montreroit & n'en parleroit à personne, & cependant vous l'avez vue. Ce trait du Révérend Pere me surprend : car je sais bien que, quoique je sois un Gentilhomme de campagne, qui passe ma vie loin du monde, dans les plaisirs, toujours dans les forêts, avec M. de la Rochette, rien ne seroit capable de me faire manquer à ma parole.

Comme il faut toujours finir par dire ses péchés à son Confesseur, je veux vous avouer à présent la cause de toutes mes dettes passées, sans comparaison avec la

contrition d'un bon pénitent, & la crainte d'une juste réprimande ou remontrance, que je crains plus que celles de Me. de Montespan, parce qu'elles sont toujours autorisées de la raison. Dans l'impossibilité que j'ai trouvé d'être à Marly sans jouer, & ne trouvant personne qui voulût jouer petit jeu, je perdis cent pistoles contre M. de Richelieu, & autant contre le Comte de Grammont. N'interprétez point mal, je vous conjure, l'excès de ma crainte : & me donnez plutôt courage, puisque ce qui la rend si grande, est le chagrin de vous avoir fâchée, & je ne puis lui donner un nom qui convienne mieux que celui de crainte filiale.

Je serois inconsolable de vous voir rougir pour moi. On est prévenu en ma faveur, parce qu'on sait que vous m'avez élevé. J'ai mille fois éprouvé avec quel plaisir vous publiez le bien & cachez le mal. Si vous n'aviez point trompé le public en cachant les petites opiniâtretés que j'avois dans mon enfance, je n'aurois pas la réputation que vous m'avez faite. je n'entreprends point votre éloge : Je suis trop jeune pour un si grand ouvrage. Je dirai seulement, pour donner quelque teinture de vous, que vous avez su ac-

corder la faveur du plus grand Roi du monde avec l'amitié de tous ſes ſujets.

LETTRE II.

Du même.

Devant Philisbourg, ce 7 Octobre 1688.

NOus arrivâmes hier ici, Madame, fort fatigués. Monſeigneur avoua qu'il n'en pouvoit plus. La laſſitude ne m'ôta point l'appétit : je mangeai des oignons, & je couchai ſur la paille, où l'on dort fort bien dix heures de ſuite. Je ne puis exprimer mon impatience de voir la Place de plus près : car hier M. de Duras m'en fit paſſer aſſez loin, à la réſerve de deux ou trois endroits à la portée du canon, où l'on fit paſſer Monſeigneur, lui dixieme. Ce matin il eſt monté à cheval à huit heures, & a été ſe promener à la tête de quelques camps. Il a été voir enſuite l'endroit où l'on a débarqué les canons, qui n'eſt guere éloigné de Reinhauſen. De-là il a été à un pont, qu'il ordonna hier que l'on jettât du côté de Spire : cela ſera d'une grande utilité, parce que par-là le chemin eſt

beaucoup plus court que par l'autre côté. Celui qui bâtit le pont s'appelle M. de Viffac, dont on fe loue extrêmement. J'ai oublié de vous dire que, comme l'endroit où Monfeigneur vouloit aller, étoit fort découvert, on a pris la même précaution qu'hier; c'eft-à-dire, de faire demeurer derriere le gros de fa fuite. Je me fuis avancé feul avec lui : comme l'on étoit vu à plein de la place, les ennemis ont braqué de notre côté deux pieces de canon de douze livres de balle chacune. Le boulet de la premiere a donné dans le Rhin, & celui de la feconde a paffé par-deffus notre tête à toute volée. Quatre payfans, qui étoient derriere, fe font jettés ventre à terre, & le boulet a été trouvé à cent pas de-là. Je fais ce que je puis pour captiver la bienveillance de ceux que vous me nommâtes avant que de partir, & je les trouve bien difpofés en ma faveur. J'aurai l'honneur d'écrire demain au Roi : vous jugez bien, Madame, que ce détail n'eft pas pour vous toute feule. Hier au foir il y eut un de la place qui vint fe rendre à nous : il dit que la place n'avoit pas grandes munitions : qu'il y avoit trois jours que M. de Staremberg, le Gouverneur, ne s'étoit montré : qu'on difoit qu'il étoit in-

commodé, & fort haï de la garnifon. Je crois que le fiege ne durera guere. Ma fanté eft fort bonne, Dieu merci : faites-moi favoir l'état de la vôtre. Je vous prie auffi de dire au Roi qu'il ne juge pas de mon ftyle par la premiere lettre que je lui écrirai. Le quartier du Roi s'appelle Obernozen.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON.

LETTRE III.

Octobre 1688.

IL ne fe paffe rien ici d'affez confidérable pour que je le mande au Roi : la garnifon a défilé devant Monfeigneur : il l'a trouvée fort belle, & s'eft étonné qu'elle fe foit rendue fitôt : l'on a vu 900 femmes ou enfants. M. de Staremberg, le Gouverneur, lui a dit qu'il étoit au défefpoir d'avoir perdu une piece de cette conféquence-là pour fon maître; mais que ce lui étoit une confolation, que ce fût entre les mains d'un auffi grand Prince que lui. Nous allons après demain à Manheim, & je crois que nous ferons bientôt de retour : j'ai prié Monfeigneur, en

en s'en retournant, de vouloir bien voir mon Régiment de Cavalerie qui eſt à Metz; & il me l'a accordé.

LETTRE IV.

Ce 9 Novembre 1688.

J'Ai appris, Madame, par Mr. d'Antin, toutes les bontés du Roi & les vôtres, ce qui m'a fait un fort grand plaiſir : je puis vous aſſurer que ma reconnoiſſance égalera toutes les qualités du deſſus de votre lettre, & que j'acheterois bien cher une jambe pour que les effets puſſent ſuivre ma bonne volonté. Il vient d'arriver un accident qui me touche au dernier point : nous avons perdu le brave Mornay. Mais je trouve M. de Montchevreuil bien heureux dans ſon malheur, d'avoir une perſonne comme vous auprès du Roi pour prendre ſoin de ſes intérêts. Je vous ſupplie de vouloir bien vous charger d'un compliment pour Me. de Montchevreuil. M. de Nêle eſt fort mal : je monterai Vendredi la garde à la tranchée de la citadelle : & je vous aſſure qu'il ne m'arrivera pas de la deſcendre avant le bataillon, comme l'autre fois.

LETTRE V.

Ce 28 Octobre 1688.

JE crains bien, Madame, que vous ne me laissiez rouiller, de peur de me fatiguer. Pourquoi commencer un commerce, s'il devoit être sitôt rompu? Je me corrigerai des fautes de style que vous remarquez dans mes lettres; mais je crois que les longues phrases seront pour moi un long défaut. Je n'ai que faire de cultiver les bonnes graces de Monseigneur pour vous : il a trop bon esprit pour oublier le mérite : & il est trop dans les mêmes sentiments du Roi, pour ne se pas souvenir du vôtre.

J'ai déja commencé, Madame, à sentir les fatigues de la guerre : j'ai été trois jours & deux nuits sans changer de chemise : mais ce n'est rien pour les fils les plus délicats des Rois. Il y a une si grande quantité de sur-touts à ce voyage, que je ne doute pas que cette campagne ne soit appellée la Campagne des sur-touts. Nos personnes se portent fort bien, mais nos équipages très-mal. M. le Maréchal en use toujours avec moi à merveille, &

je vous dirai ingénuement que j'eſpere réuſſir à ce métier-ci. Toutes vos lettres me font un étrange portrait de la Cour : & ce qui me ſurprend, c'eſt que, malgré tous les faux rapports que l'on vous fait de moi, & auxquels même il me paroît que vous avez aſſez de foi, vous eſpérez qu'à mon retour je mettrai les choſes ſur un autre pied : ſoyez ſûre du moins que je rendrai hardiment témoignage à la vérité, & que je ſaurai bien empêcher que les innocents ne ſouffrent pour les coupables. Ce diſcours n'a d'autre fondement qu'une grande intégrité, qui eſt la vertu que je me propoſe. Je vous ſupplie, Madame, de continuer toujours à me mander ce qui vous revient de moi : cela tournera à votre profit, ou au mien. Si les rapports ſont véritables, je profiterai de vos avis : s'ils ſont faux, mes réponſes vous feront connoître vos gens. Je ſuis bien-aiſe que Madame la Ducheſſe faſſe bien : il faut qu'un de ſes principaux mérites ſoit de ne point m'écrire : car je reçois très-rarement de ſes lettres : l'amitié que j'ai pour elle eſt ſi ſolide, que je me conſole de n'avoir point de ſes nouvelles, ſi avec cette conduite elle trouve la paix & ſon compte.

LETTRE VI.

Ce 25 Octobre.

NOus recevons, Madame, tous les jours des réprimandes de ce que nous n'écrivons point, & tous les jours nous écrivons. C'eſt bien la choſe la plus cruelle de ſe tuer à mander ce qui ſe paſſe, & de ſe déſeſpérer enſuite de ce que tout eſt ignoré. Depuis que vous m'avez mandé de donner mes lettres à M. de Saint-Pouange, je l'ai toujours fait : & j'apprends que vous n'en recevez pas davantage. Dès que j'ai prié Dieu, j'écris : j'écris dès que je ſuis habillé; j'écris dès que je deſcends de la tranchée ; j'écris dès que je deſcends de cheval : je ne fais autre choſe : & cette choſe ſi importante, ſi réguliérement faite, eſt perdue. Il faudroit que je fuſſe le plus ſot homme du monde pour ne pas profiter de la permiſſion que le Roi m'a donnée. Auſſi n'ai-je pas cela à me reprocher : car depuis que je ſuis ici, je lui ai écrit ſix lettres. Je ſuis ravi qu'on loue & qu'on faſſe valoir Monſeigneur, puiſqu'il le mérite : mais je voudrois auſſi que l'on parlât de moi, qui fais de mon

mieux, & qui ne réussis pas mal. Vos sentiments dépendent donc de la négligence d'un misérable courier! Au-lieu de m'encourager au moment où je suis en péril, vous vous affligez: & au moment que je n'y suis plus, vous me grondez: aimez-moi, Madame, un peu plus à propos. M. de Montchevreuil est aussi triste que moi: mais si nous ne vous aimions pas aussi tendrement, vos reproches nous toucheroient moins. Je vous demande pardon de la vivacité de ma lettre, si elle vous fâche. Mais je n'ai pu me laisser attaquer sans me défendre. Voici la onzieme lettre que je vous écris, & je n'en ai reçu que six de vous. Peut-on avec bienséance finir des reproches par une priere? Je voudrois que dans l'occasion vous dissiez à Me. de Montespan que nous manquerons bientôt d'argent. J'ai oui dire qu'elle renvoye M. de Malezieux: ce qui ne me surprend point: car je sais qu'elle a toujours peur qu'on ne la vole, quoique M. de Montchevreuil n'ait point du tout l'air à cela.

Ma santé est bonne, Dieu merci; mais elle ne durera guere, si vous continuez à n'être pas contente de moi: vous m'avez appris assez de maximes pour que je puisse vous donner celle-ci, qui est d'ex-

cuser vos amis : commencez par moi, puisque je suis celui de tous qui vous est & sera toujours le plus fidele. Adieu.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON.

LETTRE VII.

Au Camp de Pitton, ce 31 Mai 1689.

JE n'ai pas manqué de dire à Chambonas ce que vous m'avez ordonné. L'air de la guerre m'est fort bon : j'y dors & mange bien, & ne bois guere : les Officiers paroissent assez contents de moi : & mes valets me donnent des louanges. Quand je partis, j'oubliai de demander au Roi si le Régiment des Gardes Suisses ne devoit pas battre aux champs pour moi, comme Général des Suisses, dès qu'il n'étoit pas dans un lieu. Je vous supplie de vouloir bien lui en parler, & me mander son intention là-dessus. Les premieres choses tirent à conséquence, & personne ne sait mieux si cela se doit que M. Stoppa. Je crois que c'est une mauvaise plaisanterie que vous me faites, quand vous me mandez que vous aviez vu l'objet de ma passion. Je n'ai

pas été plus ſavant pour cela. Je n'écris point au Roi, parce que je n'ai rien à lui mander. Il faudroit que l'ennemi ſe montrât à nous pour nous réjouir : car on fait quaſi tous les jours la même choſe, & l'on s'en laſſe. Il y une grande union entre le Maréchal & moi ; & la maniere dont il en uſe, mérite bien que vous lui en faſſiez un remerciment. Adieu, Madame : je vous aſſure que je n'oublierai jamais que le Roi a fait de moi un Prince, & vous, un honnête homme.

M. de Richmond eſt arrivé. Je lui ai donné la main, comme le Roi me l'avoit ordonné. Je vous ſupplie de lui demander comme il veut que j'en uſe avec le Comte de Soiſſons, qui eſt auſſi dans l'armée. Nous allons partir pour aller à Senef.

LETTRE VIII.

A Piſton, ce 7 Juin 1689.

JE mande à 240 que vous m'aviez écrit qu'elle méritoit de plus grandes réprimandes que celles que 200 lui avoit faites : je vous réponds que 44 ſongera à lui ſur toutes choſes : il s'eſt bien douté

que quand 7 lui refusa ce qu'il lui avoit demandé, c'étoit par la raison que vous me mandez, qui étoit celle aussi qui lui faisoit souhaiter plus ardemment. De plus, Madame, songez, s'il vous plaît, que la conduite de 47 a été fort épurée, qu'il y a long-temps qu'il a des Régiments, & que 27 n'en a point. L'application au service mérite bien quelque récompense. Vous avez tant d'envie de faire plaisir au Maréchal d'Humieres & à moi, que je me crois obligé de vous dire que dans une conversation que j'eus avec lui, il me témoigna, en me demandant mes bons offices, que la seule chose qu'il souhaitoit présentement, étoit d'être Duc, & il me dit de fort bonnes raisons pour cela. Si le Roi lui accorde cette grace pendant la campagne, le Maréchal croira m'en être obligé: mais ce qui me feroit encore plus de plaisir, seroit que le Roi voulût bien me charger de lui promettre cet honneur, ou m'adresser la lettre par laquelle il le lui accordera. La raison qui me fit parler pour M. de Luxembourg, me fit parler pour celui-ci, qui est le meilleur homme du monde, & que j'aime tout-à-fait. Croyez, Madame, que je n'oublierai jamais les sages maximes que vous m'avez données. On vous im-

portune souvent; mais le Temple de Delphes étoit toujours plein, à cause de la confiance qu'on avoit à l'oracle.

LETTRE IX.

Ce 27 Juillet 1689.

VOus ne devez pas être fâchée, Madame, de me voir plus touché d'un reproche que de toutes les louanges que l'on me donne : & il me semble que cela ne peut partir que d'un bon fond. Vous me faites un véritable plaisir de me faire ma provision de compliments : car il y a là-dedans une espece du fausseté ou de bassesse, qui, chez moi, ne coule pas de source. Je vous prie de ne me point trahir quand vous reconnoîtrez les vôtres mot pour mot, d'autant plus qu'en ce pays, en devenant solide, on perd le talent de tourner finement les phrases. Enfin, l'on a fait réponse à ce que je vous avois écrit sur le Régiment des Gardes Suisses : mais elle est d'une maniere qui m'assure que l'on n'a pas entendu la question : car l'on mande que la garde de M. le Maréchal, c'est-à-dire, celles des Suisses, ne doit point prendre les armes pour

moi, & que cela me fait plus d'honneur que ſi elle les prenoit : que la garde qui eſt devant le camp du Régiment des Gardes Suiſſes, doit prendre les armes & appeller pour moi : & à la fin de la lettre ; que les Suiſſes doivent ſe conformer ſur les François. Je réponds à cela, que les François de la garde de M. le Maréchal prennent les armes, & appellent pour moi, & par conſéquent les Suiſſes : que la garde des Suiſſes, qui eſt à la tête du camp, prenant les armes & appellant pour moi, ne fait rien auſſi que les Gardes Françoiſes ne faſſent : ſi bien donc, Madame, que les Suiſſes font la même choſe que les François. Après avoir répondu aux trois queſtions que l'on me fait, je vous dirai que tous ces honneurs-là ne me ſont rendus que comme Prince du Sang : qu'outre cette dignité, je ſuis encore plus pour les Suiſſes, puiſque je ſuis leur Général, & que les Gardes Suiſſes, hors dans les maiſons Royales, ont toujours battu au champ pour ceux qui poſſédoient cette charge, auſſi-bien que les François pour le Général de l'Infanterie Françoiſe. Ce que je vous dis eſt un fait que le Roi peut demander à tous les vieux Officiers. Outre cela, une différence, c'eſt que les Suiſſes de la Garde

du Roi prennent les armes, & appellent pour moi; ce que les François ne font point: par conséquent, puisque les François appellent ici pour moi, les Suisses en doivent faire davantage: sans compter que la regle est, qu'à l'armée on bat au champ pour ceux pour qui l'on appelle à la garde du Roi. A présent que j'ai dit mes raisons, on fera ce que l'on voudra: ce n'est qu'un simple honneur qui ne tire point à conséquence: on n'ira pas me l'ôter: car pour les fonctions de la charge, je n'en parle pas, puisqu'on croit que le service du Roi en ira mieux. Demander sans passion, me soumettre sans murmure, voilà ma maxime. Il est vrai que ma grandeur tient à celle du Roi.

LETTRE X.

Ce 9 Août 1689.

LE Chirurgien est venu: je crains bien que nous n'ayons pas besoin de lui. Je vous parle peu de moi: il seroit triste de vous en mander du mal, & ridicule de vous en mander du bien. Je vois avec douleur que le Roi ne m'a fait depuis long-temps ses compliments: j'ai beau

m'examiner, je me trouve ſans faute, comme M. le Ragois trouvoit mes thêmes.

Nous avons reçu aujourd'hui d'aſſez bonnes nouvelles d'Irlande : on nous mande que M. Roze n'a pas voulu recevoir à capitulation la Ville de Londondery. Je vous ſupplie de dire au Roi que je ne me donne point l'honneur de lui écrire, parce que je n'ai point aſſez de matiere pour une lettre, puiſque je ne ſais autre choſe, ſinon que nos ennemis ont été campés ce matin à Nivelle. Il y a grande apparence qu'ils veulent aller plus loin : car où ils ſont, il n'y a pas aſſez de fourrages pour faire ſubſiſter quelques jours leur armée. La nôtre, Madame, eſt bien en état d'entreprendre quelque choſe : & il me ſemble que cela ſeroit bien glorieux au Roi, & en même-temps bien aiſé à nous. M. le Maréchal attend, pour prendre ſon parti, qu'il puiſſe être ſûr de celui que les ennemis auront pris. Si le Roi le laiſſoit faire, comme on nous mande qu'il l'a dit à Verſailles, je crois que nous ferions parler de nous, ſans beaucoup haſarder : car, ſur les lieux, on voit les temps propres à entreprendre les choſes, & vous ne pouvez voir les moments de ſi loin. M. le Maréchal craint avec raiſon qu'après le bruit que le Roi

a fait courir, qu'il l'avoit laiſſé maître de ſes actions, l'on n'ait mauvaiſe opinion de lui, de n'avoir encore rien entrepris. Je vous avoue, Madame, que je brûle d'impatience de voir ſi je ne déments point le ſang dont je ſors, & ſi je mérite toutes les bontés que le Roi a toujours eues pour moi. Je vous prie de vouloir bien me fournir des fins de lettres, car je n'en ai plus que deux.

Il n'y a donc que les Suiſſes ſur quoi vous n'ayez point d'eſprit! Reliſez ma lettre, mais d'un bon ton, & vous n'y trouverez point de chagrin. Je n'ai fait que dire mes raiſons, & je les ai dites comme ſi je n'en avois pas de plus fortes dans le cœur du Roi & dans le vôtre! Je ſuis bon diable, & je ne me fâche pas aiſément. J'avoue que je n'entends pas bien les railleries par écrit : mais au-lieu de date, mettez au commencement de vos lettres l'état de votre humeur, & je vous entendrai bien.

LETTRE XI.

Au Camp des Eſtines.

JE croyois, Madame, voyant les ennemis foibles, que nous pourrions entreprendre quelque choſe en ce pays-ci: mais par les dernieres lettres que M. le Maréchal a reçues, il me paroît que bien-loin de nous faire profiter de notre ſupériorité, on démembre notre armée. J'aurois lieu d'être un peu fâché de voir que l'on ne m'a envoyé de ce côté, que pour me conſerver & m'apprendre à viſiter des camps. Malgré l'amitié que j'ai pour M. le Maréchal, je ne puis voir ſans douleur l'oiſiveté où l'on tient ſes troupes. Il m'a donné de bonnes maximes générales, & je commence à ſavoir comme l'on doit ſe comporter dans les armées. Vous êtes de trop bon ſens, pour ne pas voir que quand on eſt deſtiné à une choſe, il y a plaiſir de s'y rendre habile en peu de temps, & qu'on n'y peut parvenir qu'en voyant faire les autres. Pourquoi donc pouvant me faire voir la guerre, & le Roi m'ayant témoigné ſon impatience de m'y voir réuſſir,

pourquoi me fait-on perdre une année? Car celle-ci ne peut être comptée. Puisque le Régiment du Maine est si bon, que le Roi s'en serve! Il n'aura peut-être jamais plus de besoin de ses bonnes troupes: & puisqu'ici il ne fait que croupir dans l'oisiveté, que ne l'envoye-t-on en Allemagne, où je pourrai servir le Roi & apprendre mon métier? Je meurs d'envie de voir si je vaux quelque chose. Il n'y aura qu'à me recommander à Chanlay. Vous m'aimez trop solidement, Madame, pour ne pas approuver ma lettre, quand vous y aurez fait réflexion, & pour ne pas persuader le Roi.

LETTRE XII.

Au Camp de Horn, ce 14 *Septembre* 1689.

NOus apprîmes hier par Bruxelles la prise de Mayence, qui nous étonna beaucoup : on en dit même des particularités qui empêchent d'en douter. M. de Cour, Madame, me dit que vous l'aviez chargé de faire une sollicitation à M. le Maréchal. Mais M. de Louvois ne vouloit plus entendre parler de cette affaire. Il s'en faut bien que je sois de l'a-

vis de Me. de Montespan sur ma campagne : j'ai été fort allarmé, quand j'ai vu dans la lettre que vous écriviez à M. de Cour, que vous espérez me revoir à votre retour de Fontainebleau. Quoique je ne fasse pas grand'chose ici, j'y fais toujours plus qu'à la Cour, où je ne fais que clopiner devant des gens à qui je fais de la peine, au-lieu que j'apprends ici mon métier : & je n'y vois point Madame la Duchesse, que vous craignez toujours qui ne me gâte : je ne manque pas, comme vous voyez, de raisons pour demander à servir long-temps, sans parler de l'extrême envie que j'en ai. Tous les Officiers disent ici que le véritable temps d'entreprendre est arrivé. Je n'écris qu'un mot au Roi : il vaut mieux qu'une lettre soit courte que languissante. Sa Majesté aura bien de la peine à trouver mieux que le Maréchal d'Humieres ou M. de Luxembourg. Sans s'être concertés avec le Roi ni avec vous, ils m'ont toujours donné les mêmes maximes.

Je commence à être persuadé que tous les bons offices que l'on m'a rendus ne feront que me nuire : car les manieres de ce pays-ci, où l'on ne voit que des hommes, sont bien différentes de celles de la Cour, où l'on est environné de femmes

qui n'ont pas toutes votre ſolidité. Vous trouverez ſeulement que je ſuis plus occupé de ma grandeur que je ne l'étois, & que je ſerai bien-aiſe de faire conclure cet hyver le bon mariage que vous ſavez. Si le Roi veut que je lui écrive plus ſouvent, il eſt fort le maître : qu'il me faſſe voir plus de choſes.

LETTRE XIII.

Au Camp de Deinſſe, ce 16 Juin 1690.

JE ne me ſens pas, Madame, de la lettre du Roi & de la vôtre : la joie m'empêche ſouvent de m'exprimer : c'eſt ce qui me fait craindre de n'en pas aſſez témoigner au Roi. Mais vous me connoiſſez, & ſavez à quel point je ſens tout ce qui me vient de ſa part : dites-lui bien tout, Madame, je vous en prie, & peignez-moi pénétré de toutes ſes bontés : cherchez les termes les plus forts, & craignez encore avec tout votre eſprit de n'en pas dire aſſez : prenez enſuite pour vous, & donnez là-deſſus carriere à votre imagination : je ne me gâte point : les dernieres graces me touchent autant que les premieres. Je ſuis ravi que le foible

que vous avez naturellement pour moi ſe fortifie de l'eſtime, ſi c'eſt pour n'en jamais voir la fin. Si j'ai de l'ambition! j'en creve. Soyez un autre moi-même : & tandis que je ne demande ici qu'à me ſacrifier pour le ſervice du Roi & de l'Etat, que je ſois auſſi à Verſailles pour prendre ſoin de mes intérêts. Travaillez pour votre cher enfant, ſi vous le trouvez digne de l'avouer pour tel : & ſouvenez-vous qu'en ceci les autres Princes ne tirent point à conſéquence, & profitez-en.

Je ſuis bien honteux de toutes les louanges qu'on me donne, & de tous les compliments que je reçois. Quelle idée peut-on avoir des François, quand on voit crier au miracle à un homme qui n'a fait ſimplement que ſon devoir! Que de plaiſir j'aurois, Madame, à vous embraſſer, & à voir la joie peinte ſur le majeſtueux viſage du Roi!

LETTRE XIV.

Au Camp, ce 3 Juillet 1690.

JE ſuis ravi, Madame, j'ai vu une bataille : c'eſt une marque de mon bonheur. Je m'en porte bien, Dieu merci.

Je n'aurois jamais fait ſi je diſois du bien de tous ceux qui le méritent : je me contenterai ſeulement, Madame, de vous aſſurer, que Vaudeuil mériteroit bien d'être Maréchal-de-Camp, & que je m'eſtimerois heureux, ſi le Roi pouvoit être content des ſervices du *pauvre Gambillard.*

LETTRE XV.

Au Camp de Farcine, *ce* 16 *Juillet* 1690.

SI je n'ai pas encore fait mes dévotions, il y a, je l'oſe dire, Madame, de la faute du Pere de la Chaiſe, qui n'a point fait de réponſe aux lettres que M. d'Antin lui a écrites de ma part. Je ne ſuis point ſurpris que vous me croyiez plongé dans le libertinage, du moment qu'il vous eſt revenu que j'avois paſſé une fête ſans communier : car à la Cour, on ne connoît point les milieux. Si je n'étois pas homme de bien naturellement, je ne ſerois pas aſſez ſot pour le faire paroître. Je tiens dans la regle le plus que je puis, ceux que j'ai l'honneur de commander ; je ſecours les miſérables : j'empêche les querelles, & je n'ai jamais fait de mal à

personne, pas même à ceux qui le méritent. J'ajouterai, Madame, que je ne me leve, ni ne me couche, que je ne songe que je puis mourir à tous moments : que le jour du combat, il n'y avoit aucune apparence qu'il dût rien se passer : que quand on choqua les ennemis, ce fut avec une tête où il n'y avoit assurément point d'Aumônier. Le lendemain on croyoit si peu donner bataille, que l'on avoit fait faire sur la Sambre trois ponts, dans le dessein d'y faire passer nos bagages : & quoique l'on cherchât, à l'endroit où je fus toujours, des Prêtres pour donner l'absolution, on n'en trouva point. Mes ennemis trouveront toujours à m'attaquer : ils n'ont rien à dire sur ma conduite : ils veulent noircir les replis de mon cœur, & vous voulez les croire. Je me flatte, Madame, d'être vraiment honnête homme : & je serois bien fâché que vous me crussiez sans mœurs, en un âge où, si je l'ose dire, je mérite quelque louange de me conduire comme je fais. Je vous assure que je pardonne de tout mon cœur à ceux qui, pour faire les bons valets, ne songent qu'à vous dire du mal d'un homme que vous aimez. Je ne conçois pas leur politique; mais il y a des gens capables de toutes sortes de travers. Je

ſuis, Madame, livré au public, & vous pouvez aiſément vous éclaircir, ſi j'avance rien de faux. Je ſuis charmé de votre amitié, & je trouve qu'il n'y manque qu'à recevoir moins bien ceux qui vous diſent du mal de votre mignon : vous y gagneriez bien du repos, & je conſerverois votre amitié. Je donne à M. de Cour la liberté de me dire tout ce qu'il penſe ſur moi; auſſi me connoît-il mieux que moi-même. Je tends à la perfection, & l'on n'y parvient point avec les flatteurs. Continuez, Madame, à me dire mes vérités : je ne me laſſerai pas de les entendre. Mais ſoyez toujours juſte : il eſt étrange que depuis le temps que vous êtes à la Cour, vous n'ayez pas encore bien appris à donner le tort aux abſents.

LETTRE XVI.

Devant Mons, ce 26 *Mars* 1691.

IL me ſemble, Madame, que le Roi eſt content de moi : mais je ſerois bienaiſe de le ſavoir par vous. On n'a commencé à tirer le canon qu'aujourd'hui : & les aſſiégés paroiſſent juſqu'à préſent les meilleures gens du monde. Le Roi

fut attaqué hier légérement de la goutte : ce ne ſera rien ; elle commence à diminuer. Il tient mal la parole qu'il vous a donnée : car outre la fatigue, il s'expoſe ſi je l'oſe dire, comme feroit un jeune fou, qui auroit ſa réputation à établir. Je vous prie de lui en mander votre avis : car il ſe fâche quand nous lui en parlons. Je monterai demain la tranchée : je puis bien vous répondre que je n'y épargnerai ni ma perſonne, ni l'argent, pour faire bien ſervir le Roi. Le Prince d'Orange n'a point encore pris ſon parti, & nous n'en avons pas beaucoup d'inquiétudes : ſouvenez-vous, Madame, que notre amitié eſt à toute épreuve, & que vous me l'avez dit ſouvent vous-même. Je ſuis fort bien avec Boufflers ; je l'ai aſſuré que vous m'aviez plus d'une fois parlé de lui. Je ne vous écris point de nouvelles. Apparemment celui qui les fait vous en informe, & peut-être même vous en dit-il quelques-unes d'avance. Cette entrepriſe-ci eſt la plus audacieuſe qui ſoit encore entrée dans l'eſprit de l'homme. Le Roi nous aſſure que vous faites un grand plaiſir de venir au-devant des guerriers, & que vous êtes là-deſſus comme un enfant. Je compte beaucoup ſur mon zele, & fort peu ſur ma capacité.

LETTRE XVII.

Au Camp de Halle, 1 Juin.

MOnſieur le Duc de Chartres nous a joints, & m'a fort dit toutes les inſtructions que vous lui aviez données en partant, & la promeſſe que vous aviez voulu tirer de lui, qu'il ſe corrigeroit de certaines petites choſes. Vous devez être contente de lui, & croire qu'il eſt homme de parole : il me fait beaucoup d'amitiés, auxquelles je réponds, comme je dois, reſpectueuſement, mais ſans affectation. Je crois être obligé de vous mander qu'il ne m'a pas nommé le nom de Madame. Il a dîné chez moi, & il a ſoupé avec M. de Luxembourg : il nous a donné à manger. Il fut gaillard, quand il vit l'ennemi : enfin, il fait à merveille. Je ſuis fort bien auſſi avec M. d'Arcy & avec l'Abbé du Bois. Je vous l'avouerai, Madame : je ſuis aſſez content de moi. J'ai bien de la peine à me conſoler que la garniſon de Halle ſe ſoit retirée : car, en qualité de Maréchal-de-Camp de jour, j'en aurois commandé l'attaque, & je crois, qu'avec un peu d'aide, j'aurois mon-

té comme un autre. Vous ſavez ſans doute que M. de Luxembourg fait merveilles pour moi, & moi pour lui : & vous ne ſauriez vous imaginer combien mon pere eſt bien avec moi : qu'il eſt facile aux grands Seigneurs de faire plaiſir ! Ces mots, *je ſuis content de vous*, m'ont plus touché que cette multitude de charges qu'il m'a données. Si Malezieux ne ſe ſoucioit pas plus d'argent que moi, vous gagneriez bien du repos. Dites au Roi combien je l'aime : je ſuis au déſeſpoir de n'avoir qu'une vie à ſacrifier à ſon ſervice : mais je la ſacrifierai, comme ſi j'en avois cent.

LETTRE XVIII.

Au Camp de Florennes, ce 27 *Juillet* 1691.

DEpuis que les ennemis ont repaſſé la Sambre, nous n'avons pas eu beaucoup de loiſir. M. le Prince d'Orange nous tient de près : mais je commence à croire qu'il ne veut que nous importuner, & qu'il craint la déciſion. Empêchez le Roi, Madame, de tant travailler : en altérant ſa ſanté, il gâtera plus nos affaires, qu'un peu moins d'application pour elles

elles ne pourroient faire. Je ne ſuis pas ſurpris de la joie de Monſeigneur : car, quoique ſa naiſſance pût lui faire eſpérer ce que le Roi a fait pour lui, c'eſt une marque d'eſtime & de confiance, qu'il faudroit être bien peu ſolide pour ne pas ſentir vivement. Tout le monde eſt charmé du choix du Roi, & tous les pays étrangers ſeront ravis de revoir M. de Pomponne dans le Miniſtere. Nos affaires ſont trop bien conduites pour aller mal. Conſervez-nous le Roi ; & s'il ne veut pas ſonger à lui, forcez-le à le faire : ce ſont-là les cas où il eſt permis de déſobéir. Adieu, Madame.

LETTRE XIX.

Lundi.

JE ſuis ravi, Madame, que vous vous faſſiez autant de plaiſir de me montrer St. Cyr, que je m'en fais de le voir. Les principes de ce grand établiſſement ſont bien ſages, bien ſolides, bien avantageux pour l'Etat & pour la Nobleſſe : je vous reconnois dans le projet, & je ſuis certain de vous retrouver dans l'exécution. Vous aurez choiſi les moyens les plus

sûrs & les plus simples pour arriver au mieux. Je compte d'y apprendre quelque chose pour l'éducation de la jeunesse : & je me sens tout glorieux de songer que vous devez m'initier dans vos mysteres : j'appréhende seulement d'en avoir l'esprit tellement rempli, qu'il ne me reste plus guere de liberté pour traiter les graves propos, par lesquels vous me faites envisager que se terminera la fête. Je ne cesserai de vous assurer de ma reconnoissance : vous avez fait tant d'ingrats, Madame, que ce sentiment doit vous paroître nouveau.

LETTRE XX.

Versailles, ce 12 Mars 1710.

ON ne meurt point de joie, Madame, puisque je n'en suis pas mort, quand le Roi m'a fait l'honneur de me dire ce matin, qu'il étoit déterminé à toutes les graces que je lui avois demandées. Sans la Reine d'Angleterre, j'aurois été partager mon ravissement avec vous : l'épanchement de nos cœurs eût été bien unanime. L'avis que vous me donnez sur mes enfants, Madame, est rempli de bon-

té & de sagesse. Vous croyez bien aussi que ne songeant pas à me désaisir du Gouvernement de Languedoc, je les retiens toujours par l'incertitude de l'écoulement de cette grace, à laquelle naturellement entr'eux, sous le bon plaisir du Roi, dans la suite des temps, ma prédilection donnera le branle. Permettez-moi de chercher demain un moment pour vous embrasser.

LETTRE XXI.

A Versailles, ce 13 Avril 1710.

LE Marquis de Lassay, Madame, est allé à Paris, pour ne plus importuner le Roi par la trop fréquente vue de son triste & inquiet visage. C'étoit très-naturellement que je jouois le surpris : le jour de la revue passé, je ne savois plus à quoi m'attendre. Il est vrai que la maniere d'annoncer une aussi grande grace eût été bien galante, bien brillante, & m'eût épargné bien des lettres de compliments de tous nos Messieurs : mais peut-être aussi qu'il m'en eût coûté la vie : car j'aurois voulu me précipiter de mon cheval pour faire mon remerciment, &

pour témoigner plus vivement devant tout le monde mon extrême reconnoiſſance, & la parfaite notion que j'ai du prix infini d'un ſemblable bienfait. Il vaut donc mieux pour moi que mes premiers mouvements ſoyent plus en particulier. J'aurai encore un double plaiſir à les répandre & à les réitérer à chacun des gens à qui j'en apprendrai la nouvelle : ſi elle arrive cette ſemaine, ce Carême aura été délicieux pour moi. Je mentirois ſi je vous diſois que je l'attends ſans impatience. Mais je vous aſſure que c'eſt ſans inquiétude, & que je ſuis pénétré de la tendre & active ſollicitude, dont vous me donnez encore de ſi touchantes preuves. J'ai laiſſé abſolument le choix d'une Dame d'honneur à Madame la Princeſſe : je n'aurois pas tant conſulté ſon opinion pour le choix d'un Cavalcadour.

LETTRE XXII.

Verſailles, *ce* 11 *Avril* 1711.

VOilà donc la petite-vérole déclarée, Madame ! Elle ne nous a pas ſurpris. Mais permettez-moi de vous redire encore un mot ſur l'extrême inquiétude

que j'ai pour la perſonne du Roi. Ne voyons point trop noir : ſongez ſeulement, je vous en conjure, que dans un air de venin, la petite-vérole n'eſt pas le ſeul mal que l'on puiſſe prendre. Eh! où en ſerions-nous ſi mon pere.... Je n'ai pas la force d'achever! Au nom de Dieu, Madame, que le peu de ſuccès que vous attendez de vos repréſentations ne vous empêche point de les faire bien vivement, & de vous joindre pour cela avec M. Fagon. J'ai eu le cœur vraiment touché ce matin des diſpoſitions de tendreſſe que j'ai vues à M. le Duc de Bourgogne. Il m'a montré la lettre qu'il écrit au Roi, & m'a dit qu'il vous en écrivoit une encore plus forte. Le Roi ne doit point ſe regarder comme un ſimple particulier. Qu'il s'expoſe pour ſauver ſon Etat, à un danger indiſpenſable, nous tremblerons, mais nous ne l'en détournerons pas. Ici, il s'expoſe ſans néceſſité & ſans fruit : le ſalut de ſon Etat lui demande de ne ſe point expoſer. Il peut en ſe ménageant ſatisfaire à ſon inquiétude, & avoir à toutes les heures des nouvelles de Monſeigneur. Qu'il ſe diſe à lui-même ce qu'il vous a dit alors : qu'il ſonge à la conjonćture où nous ſommes : tout réſide en lui : le péril de Monſei-

gneur le doit presser de ménager le sien. Enfin, Madame, n'ayez rien à vous reprocher pour sa précieuse conservation. Vous ne sauriez vous imaginer en quelle agitation je suis, & ce qui se passe en moi, séparé du Roi. Il est, en vérité, bien incommode de tant aimer !

LETTRE XXIII.

De Me. la Duchesse du Maine.

Versailles, *ce* 15 *Avril* 1711.

AH! Madame! quel coup, & quel coup pour le Roi! ne me sera-t-il point permis d'aller à Marly, pour mêler ma douleur avec la sienne, & pour satisfaire à l'inquiétude que j'ai sur sa santé? J'attends ici vos ordres avec impatience: & je vous supplie, Madame, si l'on ne me permet point de me présenter, d'assurer que je ressens & que je pense tout ce que je dois.

LETTRE XXIV.

De la même.

Juin 1711.

PErmettez-moi, s'il vous plaît, Madame, de n'employer mes premieres paroles qu'à excuser le désordre de mon esprit. Je ne sais si je suis véritablement en vie. M. le Duc du Maine m'apprit hier en arrivant l'effroyable état où il a été. Quoique ce soit lui-même qui m'en a fait le récit, je n'ose qu'à peine me flatter que ce soit lui qui me parle, & je sens bien que je perdrai le peu de raison que j'ai, si Dieu, qui, par sa miséricorde sur moi & sur mes enfants, vient de ressusciter mon mari, ne me fait la grace de remettre bientôt mon ame dans une assiette plus tranquille. Je sais, Madame, toutes les marques de tendresse que vous venez de lui donner dans cette malheureuse occasion. Si la foiblesse où je suis me permettoit de me traîner jusqu'à votre appartement, j'irois vous embrasser mille fois, pour vous en témoigner ma reconnoissance. Agréez, Mada-

me, que cette lettre, toute mal faite qu'elle eſt, m'acquitte de ce devoir envers vous. Soyez, s'il vous plaît, bien perſuadée que je vous régarderai toute ma vie avec des yeux de fille, & qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir pour perſonne ni plus d'eſtime, ni plus de tendreſſe, ni plus de reconnoiſſance, ni plus de reſpect.

De M. le Duc du-Maine.

Je vous recommande Guiry pour la Lieutenance-Générale du pays d'Aunis. Si vous ſaviez, Madame, combien on redouble d'ardeur de rendre ſervice aux gens de mérite, quand on s'eſt vu près d'habiter une terre où l'on n'eſt bien eſcorté que par de bonnes œuvres!

LETTRE XXV.

De M. le Duc du Maine.

Verſailles, ce 6 Janvier 1712.

LE billet dont vous m'avez honoré, Madame, eſt bien court : mais il dit tant de choſes, & il eſt ſi flatteur, que je ne puis m'empêcher de vous en té-

moigner ma reconnoiſſance. Je l'envoye à M. le premier Préſident, pour qu'il ſache d'original ce que vous me mandez de lui. Je puis, ſans aucun riſque, vous offrir tout mon crédit auprès de ce Magiſtrat. Il joint à beaucoup de bonnes qualités, une ſoupleſſe & une docilité d'eſprit, qui, à ce que j'eſpere, mettront le Roi tout-à-fait à l'aiſe. Je ſuis en état auſſi de répondre du reſpect & de la profonde eſtime qu'il a pour vous. Il vous en auroit aſſuré, Madame, s'il avoit eu l'honneur de vous voir : & il y auroit ajouté des actions de graces, que vous n'auriez peut-être pas voulu recevoir, & que je n'ai oſé vous faire, mais qu'il eſt cependant bien difficile de ſe perſuader que vous ne méritiez pas.

LETTRE XXVI.

De Mad. la Ducheſſe du Maine.

A Sceaux, ce 11 Février 1712.

VOus aimez M. le Duc du Maine, Madame : vous avez pour lui des entrailles de mere, & vous pardonnerez plus aiſément qu'une autre aux inquié-

tudes d'une femme qui tremble pour lui. Je ſais qu'il y a de l'indiſcrétion à s'adreſſer à vous au-milieu de la vive douleur qui vous occupe. Mais vos bontés, que nous avons tant de fois éprouvées, me font tout haſarder dans la cruelle ſituation où je me trouve. Je ne puis voir, ſans frémir, M. le Duc du Maine reſpirer un air dont tant de funeſtes aventures nous marquent la corruption. Il n'a point eu de ces ſortes de maladies : & il en eſt plus ſuſceptible qu'un autre, par la délicateſſe de ſa complexion, & par les impreſſions que lui a fait ſon terrible accident. Avec tout cela, je ſais, Madame, qu'il perdroit mille vies, plutôt que de ſonger un moment à s'éloigner du Roi : & quoiqu'il ne lui ſoit pas poſſible, en reſtant à Verſailles, de ne pas commercer tous les jours avec des gens qui ſont dans l'air, il paſſera certainement par-deſſus toutes conſidérations, ſi votre tendreſſe véritablement maternelle ne fait violence à ſes ſentiments. Que ſes trois enfants, que ſa femme vous ayent encore, Madame, cette importante obligation ! Délivrez-nous tous par vos bontés d'une ſi cruelle inquiétude, & d'un péril qui peut-être ne nous laiſſeroit pas jouir longtemps de toutes les graces que vous nous

avez procurées. Je me flatte, Madame, que vous m'accorderez encore celle-ci, que je vous demande les larmes aux yeux, & dont je garderai le souvenir jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE XXVII.

De la même.

Ce 14 *Février* 1712.

QUel malheur, Madame! quelle affliction pour le Roi! quelle perte pour la France! quel écrasement pour vous! Je sens tout trop vivement: mon cœur est déchiré: mais votre état en particulier donne un cruel redoublement à ma douleur, & je suis percée de tous les traits qui vous frappent. Une mort inopinée vous arrache la plus aimable des Princesses, l'ouvrage de vos mains, les délices de la France, dans le temps que tout le Royaume alloit recueillir le fruit de vos soins, & que vous commenciez vous-même à ressentir le succès d'une éducation qui vous avoit coûté tant de veilles! Voilà, Madame, une terrible prédication pour les Princes. Dieu me fasse

la grace de la mettre à profit ! Pendant que je lui demanderai pour vous les consolations qui vous sont nécessares, (& avec un cœur si sensible, qui en eut jamais un plus grand besoin ?) obtenez pour moi de sa miséricorde, que cet exemple effroyable du néant des grandeurs humaines, me fasse penser sérieusement à celle qui ne doit jamais périr.

LETTRE XXVIII.

De M. le Duc du Maine.

A Versailles, ce 6 Mars 1712.

L'Histoire de Crécy, qui vous est revenue, Madame, est véritable : c'est chez l'Abbé de Mornay qu'on vit cet Abbé à lunettes qui nous est inconnu. Je n'aime point tous ces raisonneurs sur l'avenir : & celui-ci ne s'expliqua point de la maniere dont lui étoient venues ses notions. Il est seulement certain qu'il fit ses malheureux pronostics pendant le premier Marly de cette année, & qu'il désigna pour le temps de crise les environs du 14 ou 15 Février. Il ne seroit peut-être pas mauvais de questionner cet Abbé,

qui va quelquefois, dit-on, chez M. de Torcy. Je ſuis accablé, Madame, de ce que j'apprends à ce moment de nos Enfants Royaux.

LETTRE XXIX.

Du même.

A Verſailles, ce 9 Mars 1712.

JUſques à quand, Madame, plaira-t-il à Dieu de nous frapper ? Hélas ! que ceux qui ſont morts dans le Seigneur ſont heureux, tant par ce qu'ils ont trouvé, que par ce qu'ils ont quitté ! Auſſi n'eſt-ce pas ſur eux qu'il faut pleurer : c'eſt ſur nous, qui reſtons. Qu'allons-nous voir ? & qu'eſt-ce que tout ceci nous annonce ? Si nous perdions encore M. le Duc d'Anjou, que de nouveaux obſtacles à la paix ! Et ſi tout roule ſur la vie d'un enfant de deux ans, dont même la complexion eſt aſſez foible, que nous reſte-t-il à enviſager pour l'avenir ? & que ne pourront pas dire pour le préſent, les perturbateurs du repos public dans les pays étrangers ? En ſortant des craintes, à l'aſpect d'une minorité, l'on re-

tombe dans celles d'un mal actuel, dont la fin ne peut se prévoir. Toutes ces idées sont bien accablantes : elles augmentent de moment en moment le prix de la conservation du Roi. Rien n'est plus flatteur, Madame, que l'attention que vous avez pour mes enfants au milieu de nos càlamités. C'est eux, en effet, qui, suivant le cours de la nature, sont à plaindre, & non pas moi, qui puis espérer, avec quelque vraisemblance, que le Roi me survivra. Cependant l'instinct qui nous porte à conserver notre sang, suivant l'ordre de la Providence, me les a fait envoyer à Sceaux. Je comptois que Mad. la Duchesse du Maine les suivroit de près : mais son inquiétude sur le sort des deux petits Princes, l'a emporté jusqu'à présent sur ses frayeurs personnelles. Adieu, Madame : je ne puis encore dans ces premiers instants me résoudre à vous voir. Où en serions-nous, si nous ne croyions pas en Dieu !

LETTRE XXX.

Ce Mardi 1712.

EN partant pour Anet, Madame, je reçois une lettre de Mad. la Princeſſe de Conti, qui ſe raviſe de ſon indiſcrétion, & qui me mande de dire au Roi qu'elle ſeroit très-contente de n'avoir que le Gouvernement. Comme peut-être le temps preſſe, & que je n'aurai l'honneur de voir le Roi que ce ſoir, je crois m'acquitter de ma commiſſion en vous l'adreſſant. Vous voyez en cette conjoncture l'opinion qu'on a de ma probité, & qu'on ne doute pas que, pour faire plaiſir aux autres, je n'oublie que le Comte d'Eu eſt & ſera dans le beſoin, quoique je fuſſe fort aiſe qu'il fût ſur le petit mémorial de Sa Majeſté, & que, s'il avoit le Gouvernement de Provence, ce fût comme ſi M. de Vendôme vivoit encore. J'ai été gratifié en perſpective depuis trop peu de temps, pour revenir ſitôt à la charge, malgré le courage que devroit donner la demande de M. de la Rocheguyon. En effet, s'il s'agiſſoit de diſtribution de penſions, j'ai beau être l'hom-

me du monde le plus ſerviable, & le moins âpre à la demande, je repréſenterois bien vivement à notre véritable pere, & à vous, Madame, qui nous tenez lieu de mere, que le Comte d'Eu ne pouvant enviſager ſur mon bien que dix ou douze mille livres de rente, il n'a, pour toute reſſource, que la charge de grand-Maître d'Artillerie, qu'il aura achetée par la mort d'un pere qui compte de ne la pas laiſſer ſitôt.

Voilà, Madame, ce que j'allois vous dire hier, quand Me. la Ducheſſe d'Orléans entra, & ce qui mérite, je crois, quelque attention, mais qui pourtant ne demande nulle réponſe. Je me flatte que vous aurez approuvé la maniere dont j'ai eu l'honneur de parler à Sa Majeſté, en faveur de M. de Charolois : les Princes du Sang, quoiqu'ils faſſent, auront toujours en moi un ami.

LETTRE XXXI.

Ce 23 Juin 1712.

DEpuis que je ſuis ſorti de chez vous, Madame, ayant réfléchi ſur le chagrin dans lequel vous m'avez dit qu'étoit

le Roi ſur la diſtribution de ce que la mort de M. de Vendôme fait vaquer, j'ai craint d'y avoir contribué par le dernier article de la lettre que je vous écrivis avant-hier. Je vous proteſte donc, Madame, que je ſerois au déſeſpoir qu'il eût produit cet effet. La même bonté qui donne la liberté de parler naïvement de ſes intérêts les plus intimes, au Roi & à vous, comme aux chefs de la famille, requiert auſſi que Sa Majeſté ne ſe tienne ni importunée des demandes, ni embarraſſée des refus, ni inquiete des mécontentements : tout ce que je penſe & pourrai penſer de ma vie, pour moi ou pour les miens, eſt uniquement relatif à lui. Compatiſſez, je vous en conjure, à la délicateſſe de mon cœur, qui fait aller le bon plaiſir de Sa Majeſté, & ſa bonne humeur, bien avant le parfait établiſſement du Comte d'Eu, & même avant ma vie.

LETTRE XXXII.

Versailles, ce 10 Octobre 1712.

NOn, vraiment, Madame, je n'avois pas oui dire que vous vouliez vous rendre encore plus invisible que vous n'étiez : l'air de Rambouillet est un fort mauvais air, s'il vous a inspiré cette mélancolique idée ; & nous sommes moins que jamais dans un temps à vous faire éviter les conversations de certaines gens. A qui parleroit-on du Roi & de l'État, sinon à vous, qui aimez si chérement l'un & l'autre ? Je franchirai demain cette barriere, que vous m'avez souvent reproché de trop respecter. Il me faudra une grande audience pour vous rendre compte des projets que je fais, en conséquence des volontés du Roi, pour notre accommodement de famille, des peines que j'ai à me donner pour cela, des mesures que j'ai à garder, & des inconvénients que je dois éviter dans des discussions qui ne se comprennent pas d'abord, & que Sa Majesté ignorera toujours, quand elle n'en entendra parler qu'à M. de Pontchartrain, qui trouve en lui-même peu de contrainte

à dire tout ce qu'il lui plaît. Je rendrai ma converſation un peu hiſtorique ſur une matiere que vous trouverez encore bien ſeche ; mais dans laquelle, pour ma conſolation de l'événement douteux du fruit de mes travaux, j'ai beſoin d'un témoin tel que vous. Le repos de la bonne conſcience ne tranquilliſe pas tant avec les hommes qu'avec Dieu, qui lit dans les cœurs. Au reſte, Madame, je combattrai le plus que je pourrai (pardonnez-moi cette expreſſion) les vifs mouvements de ma tendreſſe.

LETTRE XXXIII.

Ce 1 *Janvier* 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte, pour vous faire, ſur la nouvelle année, un compliment d'une ſincérité un peu commune. Voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je ſuis né, juſqu'au moment où je reſpire : rappellez les connoiſſances que vous avez du cœur que vous avez formé, & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui eſt fort au-deſſous de tout

ce que je ſens. J'ai quelque choſe d'important à vous communiquer ; mais, s'il vous plaît, n'ayez point mal à la tête. Plus je réfléchis ſur les différentes marques que vous me donnez de la plus délicate, ſcrupuleuſe, ſincere & profonde amitié, plus je vois combien j'ai de raiſons de vous adorer.

LETTRE XXXIV.

Mercredi 1714.

DEpuis que je vois, Madame, que M. le premier Préſident eſt une des cauſes ſecondes dont Dieu s'eſt ſervi pour déterminer le Roi, j'ai bien plus de reſpect que je n'avois pour ſon ſentiment. Auſſi, Madame, je crois ne pouvoir me diſpenſer de vous envoyer la réponſe que je viens de recevoir de lui, à la lettre, par laquelle je lui marquois ce que le Roi avoit dit hier à M. le Chancelier ſur le projet des Patentes. Ces dernieres réflexions ſont très-importantes : la choſe eſt aſſez grave pour n'y rien manquer pendant qu'on y eſt, & les affaires malheureuſes du Clergé nous font connoître que les formes demandent autant d'atten-

tion que le fond. Le Roi s'attend au bruit que ceci fera, & il sera certainement moindre & moins fécond en pauvretés, quand on procédera suivant les formalités. Le Roi ne doit pas être en peine de la réponse des Princes : ils seront charmés de s'en faire un mérite, qu'il sera bon de leur laisser. Dès qu'on aura leur consentement, il n'y a pas de difficulté à l'énoncer, sur-tout celui de M. le Duc d'Orléans, qui, pour des incertitudes de cérémonial, pourroit bien ne pas aller au Parlement. Pardon, Madame, & mille fois pardon! Je n'ai point de folle inquiétude : je ne vous demande pas même de réponse : mais il faut, s'il se peut, se mettre en sûreté dans le port.

Je vous envoye un mémoire dont je suis convaincu que vous n'aurez aucun usage à faire : car je ne crois pas possible que le Roi hésite à répondre *oui*, même avant que de l'avoir vu. M. le Premier Président, qui se connoît en style d'Edits, m'a dit, que s'il n'avoit pas fait la proposition que nous prissions le titre de Princes du sang, c'est que cela étoit naturel, nécessaire & incontestable : il ne vous en restera aucun doute, lorsque vous aurez employé une minute à la lecture de ce mémoire, qui vous pa-

rut si beau, avant que d'avoir sa derniere main.

LETTRE XXXV.

De Mad. la Duchesse du Maine.

Ce 29 Juillet 1714.

SI je m'abandonnois à toute ma joie, je partirois, Madame, dans le moment pour aller enbrasser les genoux du Roi, & vous embrasser vous-même. Je connois dans toute son étendue la grace prodigieuse que ce grand Prince daigne répandre sur ma famille. Je n'ignore pas, Madame, combien votre tendresse pour M. le Duc du Maine & pour mes enfants y a contribué. Aussi apprendront-ils bientôt de ma bouche à partager entre vous & moi toute la tendresse, toute la reconnoissance & tout le respect qu'on doit à sa propre mere. Je vous en porte la parole pour eux, & je sais qu'ils la tiendront. Ils n'auront, pour remplir tous leurs devoirs à votre égard, qu'à se conformer à ma conduite, & à étudier mes sentiments. Achevez, Madame, achevez votre ouvrage. Exprimez, comme vous

ſavez faire, à ce Roi auſſi bon que grand, à quel point je ſuis pénétrée de ſes bontés. Et puiſque M. le Duc du Maine juge à propos que je modere mon empreſſement, pour ne point donner d'embarras à Marly, dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance peut mettre dans la bouche d'une mere tendre, ſenſible & comblée. Vous parlerez bien mieux que moi, Madame, & d'ailleurs vous parlerez en votre nom & au mien, puiſqu'en effet ma famille eſt la vôtre, & doit partager entre vous & moi les obligations que les enfants doivent remplir à l'égard de leurs parents, & déſormais je pourrai les produire hardiment ſans être embarraſſée. Ah! Madame, que le Roi peut faire de grands miracles! Que votre interceſſion eſt puiſſante auprès de lui! & que vous êtes une bonne amie! Mais pourquoi me défendre un remerciment en forme? Pourquoi vouloir que j'aye ſecretement le cœur rempli de ſentiments qu'il m'eſt impoſſible de taire!

LETTRE XXXVI.

De Mr. le Duc du Maine.

Verſailles, ce 12 Août 1714.

LE Roi m'a ordonné, Madame, de lui donner aujourd'hui par vous quelques notions des idées de Madame la Princeſſe ſur le rang de ſes petites-filles. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de lui dire que je l'ai fait preſſentir par M. le Marquis de Laſſay, & que je m'étois ſi peu trompé dans mes conjectures, que Madame la Princeſſe, au moins juſqu'à préſent, perſiſte à vouloir faire expliquer Sa Majeſté. Je n'oſerois dire combien cela eſt de tout point extraordinaire : le Roi le ſait mieux que moi, & le témoignera. Je ne doute pas même que cette biſarre chicane ne faſſe qu'il ne reconnoiſſe de plus en plus combien ce qu'il a bien voulu déclarer en notre faveur étoit néceſſaire, & qu'il ne ſe félicite doublement de ce qu'il a fait. Il y a eu, à ce qu'il m'eſt revenu, un peu de vivacité entre Madame la Princeſſe & Madame la Ducheſſe du Maine, ſans que pourtant

pourtant cette derniere ſoit ſortie des bornes du reſpect : elle n'a appuyé que ſur ce qui la regarde perſonnellement : cependant la mauvaiſe humeur pourra en faire un ſujet de plaintes. Vous jugez bien, Madame, que cette lettre, que je n'oſe faire plus longue, eſt autant pour le Roi que pour vous.

P. S. C'eſt ainſi qu'on deſire l'union.

LETTRE XXXVII.

Verſailles, ce 13 Août 1714.

JE m'eſtime trop heureux, Madame, d'avoir fait de moi-même ce que vous m'auriez conſeillé : je vous aſſure qu'outre le plaiſir de faire effectivement un bien, j'ai été ravi de ſauver ou d'adoucir au Roi une petite peine. Mais je ne ſaurois l'exempter tout-à-fait de dire que nous n'en avons pas impoſé dans l'explication de ſes volontés. Vous ſerez peut-être aſſez étonnée de ſavoir, Madame, que je n'ai encore reçu que de bouche des compliments de M. le Maréchal de Villeroi : cela répond aſſez à la maniere dont il reçut l'année paſſée le mot *viſant à ceci*, que vous fûtes ſi fâchée que Sa

Majesté lui eût lâché; mais il ne faut pas y prendre garde, quoique de pareilles choses ne laissent pas d'instruire. On marche avec une grande sécurité, Madame, quand on est soutenu par vos avis. Me. la Princesse de Conti voudroit fort avoir en main contre son fils une lettre de cachet, dont elle pût faire usage quand elle le jugeroit à propos, ou bien une lettre du Roi, portant ordre au Prince d'obéir à sa mere. C'est pour s'accréditer dans sa famille, où elle est presque comptée pour rien.

LETTRE XXXVIII.

Versailles, ce 14 Août 1714.

DEpuis le billet que j'eus l'honneur de vous écrire hier, Madame, & auquel je crois que vous trouvâtes quelques obscurités, parce que vous ignoriez ce qui avoit précédé, M. le Marquis de Lassay, à ce qu'il m'a dit, a tant remontré à Madame la Princesse que la représentation qu'elle projettoit n'étoit point convenable, qu'enfin on l'assura (comme en effet il fut exécuté le soir) que Mlle. de Charolois iroit chez le Roi, & n'en-

treroit qu'après Madame la Duchesse du Maine : que si l'on parloit au Roi, ce ne seroit point d'une façon embarrassante : que le propos seroit seulement tourné sur les inquiétudes qu'on auroit par rapport aux filles de M. le Duc d'Orléans, à qui l'on suppose toujours des idées de distinction. Ainsi la scene ne sera point importune au Roi : & sans se peiner le moins du monde, il pourra dire, qu'il ne sauroit y avoir le moindre doute sur la préséance de Me. la Duchesse du Maine : ce discours même, Madame, sera d'autant meilleur, que Madame la Duchesse a dit à mon frere, cité comme témoin de la maniere dont Sa Majesté pensoit : *Une chose ne vaut guere, si elle ne vaut la peine d'être répétée.* Voilà le détail duquel le Roi me marqua hier avoir curiosité, par un mot qu'il me dit en passant. Me. la Duchesse du Maine est charmée de vous, & ressent bien vivement toutes vos amitiés. Que vous savez vous faire aimer !

LETTRE XXXIX.

De Mad. la Ducheſſe du Maine.

Ce 2 Septembre 1715.

VOus avez, Madame, auſſi-bien que M. le Duc du Maine & moi, une cruelle diſtinction dans la perte affreuſe que vient de faire la France. Nous ne pouvons attendre de conſolation que de la part de Dieu, qui nous a frappés. Si je croyois, Madame, que vous approuvaſſiez que j'allaſſe mêler mes larmes avec les vôtres, je prendrois cette occaſion pour vous renouveller les aſſurances de la vive reconnoiſſance que nous vous devons, auſſi-bien que nos enfants, pour toutes les graces que vous leur avez tant de fois attirées. A toutes celles-là, Madame, je vous conjure inſtamment d'en ajouter encore une : c'eſt de prier dans votre ſainte ſolitude pour vos amis exposés aux orages du monde, & d'être, s'il vous plaît, bien perſuadée qu'on ne peut honorer une mere plus que vous honorera tout le reſte de ſa vie LOUISE-BÉNÉDICTE DE BOURBON.

LETTRE XL.

De M. le Duc du Maine.

Verſailles, ce 8 Septembre 1715.

LE premier billet, Madame, que j'ai reçu ce matin de Mlle. d'Aumale a ſupprimé mon voyage à St. Cyr : car, pour achever de me tuer, il ne me reſteroit plus qu'à vous cauſer le moindre ſurcroît de mal. A la vérité, j'étois réſolu de ne vous rien dire dans ma viſite. Mais je me flattois, après avoir pleuré huit jours, de ſoutenir devant vous une mine auſſi ferme, que vous me l'avez vue dans la plus touchante & la plus cruelle conjonЄture de ma vie. Dans le ſecond billet, vous joignez des circonſtances à votre permiſſion qui la rejettent bien loin. Nous ſommes tombés des nues, Madame, dans un monde nouveau, ou pour mieux dire, dans un cahos. Après le Héros Chrétien qui eſt le ſujet de nos larmes, je trouve que vous êtes la plus heureuſe perſonne que je connoiſſe, de pouvoir donner un libre cours à votre douleur aux pieds d'un Dieu qui en peut

être l'unique consolateur. Vous n'avez à craindre d'importunités, que de ceux qui vous tiennent par le cœur : l'intérêt ne vous viendra plus accabler, & l'ingratitude, ce vice propre au Courtisan, vous garantira de tous ceux qui vous ont obligation, dont le nombre égaleroit celui des grains de sable de la mer. Je voulois vous mener mon fils, & je ne vous aurois nommé que Madame d'Orléans & Madame du Maine, très-fâchées toutes les deux de n'être pas en état de vous voir.

LETTRE XLI.

Du même.

A Paris, ce 21 *Septembre* 1716.

NOus sommes, Madame, dans des transes continuelles, sur la santé du Roi, au milieu de toutes les maladies dont on se trouve environné. Comment prendre quelque chose sur soi dans une occasion de cette importance ? On tremble des suites que pourroit avoir une transplantation. Nous prenons toutes les précautions possibles contre les communications suspectes, & nous nous abandonnons

du reſte avec ſoumiſſion à la Providence. Le Régent les a pouſſées plus loin que perſonne, en défendant à ceux qui approchent Sa Majeſté, toutes les viſites au Palais-Royal. Il s'eſt interdit à lui-même les Tuileries, quoiqu'il ne voye point ſon fils : cette petite-vérole de M. le Duc de Chartres, qui va pourtant à merveille, & qui n'eſt, Dieu merci, accompagnée d'aucun accident, nous eſt venue bien mal-à-propos : elle me ſépare de M. le Duc d'Orléans, qu'il eſt bon de tenir de près, ſur-tout dans un temps de criſe, où il y va du tout pour nous. Notre confiance eſt donc dans le Seigneur, qui fait ſouvent réſulter le bien ce que les hommes croyent un mal. Nous ſommes charmés de Me. de Vilette : comme c'eſt à vous que nous la devons, il eſt bien juſte de vous en informer, l'ingratitude n'ayant jamais été notre partage.

LETTRE XLII.

De Me. la Ducheſſe du Maine.

Paris, ce 6 Mai 1717.

QUoique je connoiſſe votre indifférence, Madame, ſur la plupart des choſes du monde, je crois pourtant que le mariage de Mlle. de Noailles eſt une de celles où un compliment peut être le mieux placé. Le mérite du Prince Charles eſt, je vous aſſure, auſſi eſtimable que ſa naiſſance, & il conſerve, pour la mémoire du feu Roi, une vénération qui doit lui rendre un bon office auprès de vous. Occupée d'une affaire qui doit décider de l'état de ma famille, inquiete avec raiſon ſur le voyage de Hongrie, pénétrée de mille chagrins divers, je trouve ma vivacité ordinaire pour prendre part à votre joie. Je vous demande la continuation de votre amitié, quelque part en vos prieres, qui ne peuvent qu'être exaucées par ce grand Dieu que vous ſervez ſi bien. M. le Duc a recommencé à faire des ſiennes, c'eſt-à-dire, à tenir de mauvais diſcours qui importunent, mais n'effrayent point.

LETTRE XLIII.

De Mad. la Duchesse du Maine, à M. le Duc de Vendôme.

1710.

S'Il m'étoit aussi facile de faire une belle lettre qu'il vous est aisé de rétablir les Rois, que d'heureuses pensées je vous enverrois sur la grande nouvelle que nous apprenons de Villa-Viciosa! Mais il s'en faut bien que je n'aye une facilité si rare : & il vous est plus aisé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'esprit. Je me souviens d'ailleurs fort à propos du proverbe : *A grands Seigneurs peu de paroles*. Les plus grands de tous les Seigneurs, selon moi, sont les vrais Héros. Ainsi je dois vous dire plus laconiquement que personne, que vous êtes l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les honnêtes gens & de votre famille ; que de tous ceux qui la composent, je suis celle qui vous aime le plus, & qu'en vous préférant à tout, je ne crois faire que mon devoir.

Fin du Tome septieme.

DC
130
M2L2
1778
t.13

⌜La Beaumelle, Laurent
Angliviel de⌝
Mémoires et lettres
⌜Nouv. éd.⌝

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY